PEROU FANTASTIQUE



par Bernard Goorden & Harry Belevan

PEROU FANTASTIQUE (anthologie de B. Goorden & H. Belevan)

Illustration de couverture: Jacques Le Gay

("IDES... ET AUTRES" N° 26)

LA PROSE FANTASTIQUE EST PLUS ANCIENNE QUE VOUS LE PRETENDEZ, MESSIEURS LES CRITIQUES AUTORISES.

Si l'époque à laquelle on peut faire remonter l'apparition de l'homme sur la Terre a fait couler beaucoup d'encre, le problème de l'époque (et du lieu!) où la prose fantastique est apparue, commence seulement à en faire couler, n'en dé-plaise à la "critique autorisée". D'aucuns avaient cru le tour joué en confinant le genre entre Cazotte et Maupassant, à une période relativement brève donc; d'autres situaient cet-te apparition en d'autres temps et en d'autres lieux, en l'occurrence les brumeux espaces germaniques, décrits dans le "romantisme noir", par exemple; d'autres encore, plus avertis -donc plus prudents-, avançaient les noms de précur-seurs, originaires de divers horizons. Ces derniers, qui ne connaissaient pas nécessairement davantage les langues étran-gères que leurs "collègues", nous semblent être les plus proches de la vérité et le moins partiaux, même s'ils ne s'aventurent pas à situer la prose fantastique avant la seconde moitié du dix-huitième siècle. Le grand drame du critique, en général, est qu'il ne peut consulter que des sources de seconde main, à défaut d'être à même de lire le document dans la langue originelle. Cela explique pourquoi il est parvenu à découvrir une telle profusion d'écrivains fantastiques dans une très hypothétique école française, à force d'idéaliser les fonds de tiroir, alors qu'il mécon-naît des courants entiers et de longues traditions existant dans d'autres pays, voire dans un continent comme l'Amérique Latine, puisque c'est l'objet de notre propos.

Une fois de plus, nous sommes en mesure de jeter un pavé

dans la mare -plaisir dont nous ne nous privons pas depuis 1974, au fil d'une trentaine de publications!-. Nous vous présentons à nouveau un riche éventail de textes, pour la plupart inédits en langue française, dont un qui risque de bouleverser toutes les théories échafaudées jusqu'à ce jour en matière de prose fantastique, en l'occurrence "Tutupaka llakkta" (littéralement "le village de Tutupaka"), anonyme quechua, qui pourrait remonter à la seconde moitié du 16è (seizième) siècle -je dis bien: c'est-à-dire faire reculer l'origine de la prose fantastique d'au moins deux siècles-voire plus tôt. Cette longue nouvelle présente deux problèmes quant à sa datation précise: elle a été recueillie de la tradition orale -vous vous souviendrez que les Incas ne disposaient pas d'une littérature écrite- et elle a, incontestablement, subi une influence chrétienne, à la suite de l'arrivée des conquérants espagnols, tout en étant réactualisée partiellement, au fil des générations et sur le plan de la forme (ce qui expliquerait certains termes de vocabulaire relatifs à des objets européens). Abstraction faite de cette double remarque -puisque nous jouons honnêtement carte sur table-, ce texte est remarquable, ne fût-ce que par sa longueur. Par ailleurs, s'il est vrai que l'on peut opérer un certain rapprochement avec le mythe de Médée, et compte tenu du parallélisme étroit qui existe entre le mythe et le conte populaire merveilleux et qu'a souligné Lévi-Strauss, il est néanmoins indubitable que "Tutupaka llakkta" est fantastique à part entière car la peur y revient en leit-motiv et sous-tend l'action jusqu'à la conclusion, qui a su ménager l'effet de suspense.

Sur le plan de la forme, nous distinguons deux parties dans le récit. La première adopte un ton rappelant peut-être celui de la parabole biblique, jusqu'à la fin des travaux de notre "Hercule"; la seconde consiste en une action rapide, se développant au rythme de la fuite des protagonistes et se dénouant de façon tragique, étant donné l'omniprésence du destin en toile de fond. Il s'agit, sur le plan thématique, d'un pacte avec le diable, un des plus anciens thèmes de la littérature fantastique, où le condor joue un rôle initial qui imprimera de façon déterminante le cours de l'action, avec la vie agricole pour décor.

Pour prévenir les détracteurs, qui ne manqueront pas de crier à la supercherie, signalons que le texte a été recueilli par le père Jorge A. Lira, dans la vallée de l'Urubamba et, pour être plus précis, dans le village de Marangani (province de Canchis, Cusco). Messieurs les critiques, tirez les seconds -une fois n'est pas coutume-, la balle est dans votre camp!

Venons-en tout de même aux autres textes de notre sélection. Tout comme il n'avait pas retenu "Tutupaka llakkta" -mépris d'un intellectuel européanisé à l'égard de la culture quechua?... Je ne crois pas. Méconnaisance, plutôt-, mon ami Belevân n'avait pas jugé bon de retenir le conte de Ricardo Palma, le père des "Traditions péruviennes". En revanche, il aura eu le mérite de révéler à un plus large public les oeuvres de Clemente Palma, fils du précédent, et de Abraham Valdelomar, trop tôt disparu, ainsi que Ventura García Calderón et César Vallejo, plus connus; c'est à Belevan que nous devons en effet l'excellente "Antologia del

cuento fantástico peruano" (1977), qui suivait de peu son étonnant recueil "Escuchando tràs la puerta" (1975), dont nous avons extrait cette incroyable suite à "La métamorphose" de Franz Kafka.

Les autres textes proviennent respectivement: de "Cuentos malévolos" (1904), pour "Los ojos de Lina", de Clemente Palma, qui devait ultérieurement publier un autre recueil, "Historietas malignas" (1925), et un roman, "X. Y. Z."(1934); de "La venganza del condor" (1924), pour "La momia", texte très réputé de Ventura Garcia Calderón; de "El caballero Carmelo" (1918), pour "Finis Desolatrix Veritae", de Abraham Valdelomar; et enfin de "Escalas melografiadas" (1923), pour "Mas allá de la vida y de la muerte", de ce grand poète qu'était César Vallejo, qui avait d'ailleurs obtenu un prix en 1921 pour ce texte.

L'école fantastique péruvienne comporte d'autres représentants, dont nous n'avons malheureusement pas pu sélectionner de textes ici; j'ai cité Enrique Lòpez Albujar (1872-1965), un autre précurseur; ainsi que mesdames Carlota Carvallo de Nuñez (1915) et Maria Telleria Solari (1926), et messieurs Felipe Buendia (1927), Julio Ramòn Ribeyro (1929) -plus connu peut-être-, José B. Adolph (1933), Eduardo Gonzalez Viaña (1941) et, surtout, Manuel Scorza (1928), grande révélation de ces dernières années, avec son fameux cycle de cinq romans, sans oublier Manuel Mejia Valera, deux derniers auteurs que n'avait pu sélectionner Belevan. Nous le retrouverons, lui, dans notre prochain volume, consacré à sa "Théorie du fantastique" (1976), après avoir publié son roman "La piedra en al agua" (notre N° 23).

(B. G.)

TUTUPAKA LLAKKTA
OU LE JEUNE HOMME QUI VAINQUIT LE DIABLE.

Il était une fois un jeune homme, qui prenait quotidiennement la route pour tenter fortune aux jeux de hasard. Il faisait des paris tant avec les voyageurs qui montaient qu'avec ceux qui descendaient au village. Il avait beaucoup de chance, gagnait toujours et, de la sorte, se trouvait avec de l'argent en abondance. Un jour, il passa un muletier avec d'innombrables bêtes à la queue leu leu et fort chargées. Le jeune homme l'arrêta et lui dit:
-Disputons une partie, monsieur.
-Jouons pour nous amuser -répondit le muletier.

Ils jetèrent les dés et jouèrent. Le jeune homme prit le dessus dans un premier temps: il gagna les mules, leur chargement et, même, leur propriétaire. Le muletier lui fit alors une proposition:
-Rejouons.

Et ils disputèrent une seconde partie. Ce fut le muletier qui gagna cette fois-ci. Il récupéra les bêtes de somme, leur chargement et l'argent; le jeune finit par être lui-même en gage. Le muletier lui déclara alors:
-Jeune homme, à présent tu m'appartiens. Je vais t'emmener dans mon village.

Ce muletier était le diable qui avait revêtu une apparence humaine. Le jeune homme ignorait qu'il s'agissait de Satan en personne et il lui répondit:
-Il ne m'est pas possible de me rendre dans ton village, aujourd'hui encore, mais je prendrai la route dans peu de temps.
-Seul, tu ne pourras jamais atteindre mon village. Il faut marcher pendant trois mois. Cette agglomération s'appelle Tutupaka -lui déclara le diable.
-Quoi qu'il m'en coûte, je parviendrai à ton village -lui assura le jeune homme.

Ils mirent alors par écrit, de façon très claire, que le jeune homme avait un délai de six mois pour atteindre ce village. Et le diable de lui conseiller:
-Tu te feras faire trois paires de sandales en fer et une grande canne de llokke. Tu marcheras ensuite pendant trois mois entiers jusqu'à mon village. Tu repèreras ton chemin en te guidant sur les traces laissées par mes mules.

Quand ils se furent mis d'accord sur tous les points,

ils prirent congé l'un de l'autre.

Le démon, pressant les bêtes de somme, reprit la route en direction de son village. Ses mules marchaient à la queue leu leu, constituant une file immense et transformant le chemin en une poussière menue, qui s'élevait comme un nuage devant les yeux du jeune homme, qui comprit alors qu'il avait signé un pacte avec le diable lui-même.

Le jeune homme regagna son village et, à peine rentré en son foyer, il déclara à ses parents:

-Mon père, ma mère. J'ai aujourd'hui joué avec le diable et j'ai perdu. Nous avons convenu que je me rendrais en son village dans six mois. Il ne m'en reste que trois à passer à vos côtés, tout en préparant mon long voyage.

Voulant signifier leur opposition, ses parents lui dirent:

-Il est impossible que tu t'en ailles.

Mais le fils répondit:

-Je ne peux rester en aucun cas. Je dois m'en aller comme convenu -et, leur montrant un document, il ajouta- Voici le pacte écrit.

A partir de ce jour-là, il entama ses préparatifs pour le voyage. Il se fit faire trois paires de sandales en fer et une canne en bois de llokke, et préparer une bonne quantité de provisions de bouche et de viande froide. Le temps s'écoula rapidement; chaque mois passa comme s'il ne s'était agi que d'un jour.

Jusqu'au dernier moment, ses parents s'efforçèrent de le dissuader d'entreprendre son long voyage. Malgré cela, au terme du troisième mois, le jeune homme était décidé à partir. Il prit congé d'eux et se mit en marche, comme si ce fut une marche vers la mort. Ses parents, inconsolables, lui avaient dit:

-Tu ne pourras pas sortir de l'enfer. Tu ne reviendras plus jamais.

-Je reviendrai si je parviens à vaincre le diable. Mais si je ne peux pas prendre le dessus, je ne reviendrai jamais plus -répondit leur fils en s'éloignant.

C'est sur ces mots que le jeune homme se mit à cheminer et à cheminer, nuit et jour, en direction du pays lointain, suivant les traces laissées par les mules. Près de trois mois s'étaient écoulés et c'est avec peine qu'il

put parvenir en vue d'une mer énorme, sur le rivage de laquelle les traces des bêtes disparaissaient. On avait effacé les empreintes de sabots marquées dans le sable et il était impossible de se rendre compte quelle direction elles prenaient. Les trois paires de sandales en fer étaient usées et cela faisait trois ou quatre jours que le jeune homme poursuivait sa marche sans s'alimenter. C'est en vain qu'il parcourut les plages, à la recherche d'empreintes laissées par les mules du démon: il n'en trouva pas la moindre trace dans le sable. C'est alors qu'il aperçut une dame, accompagnée de deux petits enfants, qui était assise au sommet d'un monticule proche. L'un des enfants était relativement âgé et l'autre, tout petit. La dame les distrayait en les faisant jouer, lorsque le voyageur s'approcha et, après l'avoir saluée, lui dit:

-Chère madame, permettez-moi de vous poser une question: dans quelle direction se trouve le village de Tutupaka?

La femme lui répondit:

-Pourquoi es-tu à la recherche de ce village?

-J'ai fait un pari avec Satan -déclara le jeune homme-. Le délai qu'il m'a accordé est bientôt révolu et si je n'arrive pas au village de Tutupaka, à l'échéance prévue, le diable m'emportera sur un char de feu.

-Je ne connais pas le village de Tutupaka. Cependant, je vais poser la question à mon jeune fils; peut-être saitil, lui, où ce village se trouve -déclara la femme.

Et elle posa effectivement la question à l'aîné de ses enfants.

-Je ne connais pas non plus ce village -répondit le garçonnet.

Le jeune homme se mit alors à pleurer, en présence de cette noble dame qui, paraît-il, était la Sainte Vierge.

-Dites-moi, madame, ce que je dois faire dans ce cas - lui demanda le jeune homme sur un ton de supplique, tout en sanglotant.

La dame, qui n'était donc pas une femme ordinaire, ordonna à son fils:

-Mon fils, fais résonner la trompette dans les airs. Bats le rappel. Peut-être ceux qui volent ont-ils vu ce village.

Et l'aîné des enfants de souffler dans la trompette; il fit résonner l'instrument de telle sorte qu'il fût entendu

dans toute la région. Les couples d'oiseaux affluèrent alors et des bandes de petits volatiles peuplèrent la colline.

La noble dame, ayant raconté à tous les oiseaux de quoi il s'agissait, demanda à chacun d'eux:

-Connaissez-vous le village de Tutupaka?

-Non. Nous ne le connaissons pas -répondirent les divers volatiles.

-Vous pouvez repartir, dans ce cas. Je ne vous ai fait appeler que pour cela -déclara la Vierge.

Et les oiseaux s'envolèrent, en s'engouffrant dans les airs.

-Mon fils, fais une nouvelle fois résonner la trompette -ordonna la noble dame à son garçon. Et la clameur de la trompe se répercuta à nouveau dans l'espace, alimentée par le souffle du garçon. Il arriva aussitôt une multitude d'éperviers, d'aigles, de cathartes, de crécerelles et toutes sortes de grands oiseaux qui peuplent et sillonnent les cieux. Seul le condor ne fut pas au rendez-vous.

Après avoir raconté l'histoire à ces oiseaux, elle posa également la question à chacun d'entre eux:

-Où se trouve le village de Tutupaka? Le connaissez-vous?

Les différents oiseaux répondirent:

-Non, non. Nous ne l'avons jamais vu et nous ne le connaissons pas.

Et tous ces oiseaux s'en allèrent, lorsque la dame leur en donna l'autorisation. La Vierge ordonna ensuite, une nouvelle fois, à l'enfant:

-Souffle encore dans la trompette, mon fils, bats le rappel.

Le garçonnet fit résonner la voix puissante de l'escargot sonore, en le faisant vibrer encore plus haut. Ce fut alors le condor qui descendit.

-Connais-tu le village de Tutupaka? Où se trouve-t-il? -demanda la noble dame au mallku.

Et le condor parla:

-Le village de Tutupaka se trouve très loin. En s'y rendant par voie terrestre, il y en a pour deux mois de route. Le village de Tutupaka, ma noble dame, est le village du démon.

En apprenant cette nouvelle, le jeune homme se mit à pleurer.

-Que vais-je faire à présent, ô ma mère! -dit-il à la Sainte Vierge- Puisque je suis en votre présence, je vous supplie de m'aider d'une façon ou de l'autre.

La Dame demanda alors au roi des airs:

-Je suis certaine que tu connais ce village. Quel est le chemin le plus court pour y accéder?

Le condor répondit:

-Le démon coupe à travers la mer. Pour lui, elle constitue l'équivalent d'un pont. Il marche dessus. La voie terrestre est fort longue. L'océan s'étend très loin. Ce jeune homme se trouve pour le moment tout juste à mi-chemin.

La Vierge ordonna au condor:

-Toi, mallku, tu vas conduire ce jeune homme.

-Bien, ma souveraine -dit le condor.

La Dame fournit quelques pains au mallku et au jeune homme. Ils en mangèrent tous deux des morceaux et se rassasièrent. La femme dit ensuite au jeune homme:

-Ce seigneur de l'espace pourra te conseiller. Contente-toi de suivre ses instructions. -Puis elle ajouta à l'adresse du condor-: A présent, emporte-le.

Le mallku fit monter le jeune homme sur son dos et l'avertit:

-Garde les yeux bien fermés. Tu ne dois les ouvrir en aucun cas. Lorsque je te dirai "regarde", seulement alors tu les rouvriras.

Il emporta donc le jeune homme dans les airs. En volant nuit et jour, il lui fit franchir la grande mer. Ils se frayèrent un chemin au beau milieu de l'immense océan. Ils voyagèrent pendant trois nuits et trois jours d'affilée. Au terme de la traversée, le mallku s'adressa au jeune homme:

-Ouvre les yeux et regarde.

Le jeune homme ouvrit les yeux et vit qu'ils avaient franchi l'océan. Le mallku fit descendre l'homme, l'ayant déposé dans une plaine sans fin. Il lui déclara alors:

-Ce que tu aperçois est le village de Tutupaka.

Et lorsque le voyageur regarda dans la direction que le condor indiquait, il découvrit une agglomération couverte d'une fumée épaisse qui tremblait dans le lointain. Tous les édifices étaient coiffés de toits de zinc et la réverbération en était perceptible de loin. Le mallku se mit alors à donner des conseils et des instructions au

jeune homme:
-Ne pénètre pas immédiatement dans le village. Prends d'abord du repos en cet endroit-même. C'est là-bas que réside ton adversaire.

A ce moment, trois jeunes filles s'approchèrent pour aller se baigner dans la mer. La première était vêtue de jaune, la deuxième de vert et la dernière de pourpre. Le mallku poursuivit:
-Ces trois jeunes filles qui approchent sont les filles du démon. Celle qui est vêtue de vert va se dénuder sur le rivage. Surveille avec beaucoup d'attention l'endroit où elle laisse ses vêtements. Tu dois lui subtiliser sa robe sans qu'elle te voie et tandis qu'elle sera en train de se baigner. Tu dissimuleras très soigneusement cette robe verte et tu feindras ensuite de n'avoir rien vu. Après avoir pris son bain, elle sortira de l'eau et cherchera ses vêtements. Elle s'approchera de toi et te posera la question, mais tu n'avoueras pas que c'est toi. A la limite, tu pourras lui déclarer: "Je n'ai vu aucun vêtement", car en te précipitant dessus, tu auras pris soin de regarder ailleurs. Tu trouveras, en même temps que sa robe, ses anneaux et une agrafe en or de sa blouse. Tu les en sortiras et tu enterreras ces bijoux à l'écart. Elle reviendra t'interroger lorsque ses soeurs seront parties en la laissant seule. Elle te suppliera avec insistance: "Rends-moi mes vêtements, donne-les-moi, s'il-te-plaît. Je sais que c'est toi qui les as". Et elle répètera en te pressant: "Rends-moi mes vêtements, remets-les-moi de toutes façons". Cédant à ses exigences, tu lui révèleras le motif de ta présence en ces lieux et tu lui diras: "J'ai signé un pacte avec ton père, c'est pourquoi je suis venu. C'est aujourd'hui l'échéance et je dois me présenter à lui".

Ce sont les instructions que lui donna le mallku. Et il lui conseilla en outre:
-Tu lui rendras ensuite ses vêtements mais pas les bijoux. "Je te rends tes vêtements à condition que tu m'aides à faire quelque chose quand je serai chez toi", vas-tu lui dire. La jeune fille se retirera alors avec ses vêtements en te disant: "Sois sans crainte, je ferai ce que je pourrai pour te venir en aide. Je t'accorderai ce que tu me demanderas". Mais elle reviendra une fois encore. "Mes anneaux se trouvaient dans mes vêtements et je ne les trouve plus", te dira-t-elle. Tu dois lui répondre: "Je n'ai trouvé que ta robe, je n'ai vu aucun anneau". Tu ne dois rien déclarer de plus. C'est alors, afin que tu lui rendes ses anneaux, qu'elle fera allusion à une certaine affaire. Ce sera seulement alors que tu prendras la parole et que tu concluras un accord à l'amiable. C'est également à ce moment que tu évoqueras l'assistance qu'elle devra te prêter chez elle. Quand tu lui auras arraché une promesse ferme, tu lui rendras ses deux anneaux. Mais en aucun cas tu ne lui rendras l'autre bijou.

Voilà les instructions précises que lui donna le mallku; quand il eut terminé, il reprit son vol par dessus les nuages.

Le jeune homme resta sur place, comme le lui avait conseillé le condor. Sans les perdre de vue, il regardait avec ravissement les trois belles jeunes filles qui atteignirent la plage, se dévêtirent et, abandonnant leurs vêtements sur le rivage, pénétrèrent peu à peu dans la mer pour s'y baigner. Elles plongèrent presque jusque dans les profondeurs de l'océan; elles se laissèrent ensuite flotter sur les ondes et s'amusèrent à jouer et à nager.

Sur ces entrefaites, le jeune homme rampait discrètement jusqu'à la robe verte et s'en emparait. Il en fit un ballot qu'il dissimula soigneusement en s'asseyant dessus, tranquillement, comme s'il n'avait rien fait, et en regardant dans la direction opposée.

Après s'être baignées, les demoiselles sortirent des eaux. Chacune d'elles alla recueillir ses vêtements. Deux d'entre elles se vêtirent et la troisième se mit en quête de sa robe. Les trois jeunes filles s'aperçurent de la présence du jeune homme. Celle qui avait perdu ses vêtements s'approcha de lui pour lui demander:
-Monsieur, auriez-vous par hasard ramassé mes vêtements? Je les avais laissés sur le rivage le temps de me baigner dans la mer.
-Je n'ai pas vu le moindre vêtement -répondit le jeune homme-. Je me suis effondré ici dans un état de fatigue tel que je n'aurais eu la force de soulever un vêtement.

La demoiselle regagna alors l'endroit où elle avait laissé ses vêtements et elle poursuivit ses recherches mais ne les retrouva point. Ses deux soeurs retournèrent à la maison

mais elle se rendit une nouvelle fois à l'endroit où était couché le jeune homme et lui dit:

-Il n'y a que toi, monsieur, qui puisse avoir mes vêtements. Je te prie de me les rendre. Je te donnerai en échange ce que tu me demanderas.

Le jeune homme lui répondit alors:

-J'ai signé un pacte avec ton père et je dois me présenter à lui aujourd'hui.

Et la jeune fille de lui répondre à son tour:

-Je sais qui tu es. Ce matin, mon père a dit: "Un homme aurait dû arriver aujourd'hui mais il n'est pas encore là. Je vais encore lui accorder jusqu'à la tombée de la nuit, mais s'il n'arrive pas d'ici là, j'irai le chercher à bord d'un char de feu". Cet homme, ce doit être toi. Je veillerai sur toi chez nous. Je te donnerai ce que tu me demanderas. La seule chose que je te demande, c'est de me rendre mes vêtements

Le jeune homme la supplia à son tour:

-Je te prie moi aussi de me venir en aide en tout ce que ton père exigera de moi.

La jeune fille promit au jeune homme de lui accorder tout ce qu'il voudrait. Il lui rendit alors ses effets.

Elle se retira pour aller se vêtir. Lorsqu'elle fut vêtue, elle revint à l'endroit où se trouvait le jeune homme et lui dit:

-Dans mes vêtements, il y avait deux anneaux et une agrafe en or pour ma blouse. Aie la bonté, monsieur, de me remettre ces bijoux.

-Je n'ai vu aucun anneau. La seule chose que j'ai trouvée, c'est la robe -déclara le jeune homme et il s'enferma dans un mutisme opiniâtre. La jeune fille insista, le poussa dans ses derniers retranchements, en disant:

-Tant mon père que ma mère vont me gronder. "Où as-tu laissé tes bijoux? Où les as-tu égarés? Va les chercher!", me diront-ils. Je te supplie de me les rendre.

Mais le jeune homme s'obstina à nier tout:

-Je n'ai rien vu. Je n'ai rien.

La jeune fille lui fit alors une proposition:

-Ecoute, j'aimerais être ta compagne. Si tu promets de te marier avec moi, je te protègerai de tout quand nous serons chez moi.

Troublé, le jeune homme lui répondit:

-D'accord!

La jeune fille donna alors au jeune homme des instructions en ce sens:

-Prends cet anneau, qui te protègera, s'il devait arriver quelque chose chez moi. Suis-moi à présent et entre dans l'habitation où j'entrerai. Ensuite, tu t'adresseras à mon père en ces termes: "Monsieur, combien ce voyage m'a rompu! Que votre maison se trouve loin! Mais j'ai tenu parole et me voici". Tu lui parleras de la sorte. Et mon père te dira: "Entrez, mon bon monsieur, asseyez-vous et mangeons ensemble". Tu verras, étendu dans un coin, à proximité de la porte principale, un énorme chien de garde du nom de "Ninassu". Tu iras te reposer près de lui. A cet endroit, tu te feras servir un repas somptueux. Tu le recevras mais tu ne dois pas le manger. Tu le donneras à Ninassu. Mon père te dira ensuite: "Allez prendre du repos dans cette chambre à coucher". Toi, tu repèreras une petite chambre avec une porte verte, qui sera entrebâillée. Celles d'autres couleurs seront fermées. Mon père te conduira à l'une de ces dernières: "Acceptez mon hospitalité dans cette chambre", te dira-t-il. Tu lui répondras "Veuillez m'excuser, grand seigneur, mais je ne peux pas loger là" et, franchissant la porte verte, tu te jetteras sur le lit. Tu ne dois accepter que ce lit et en aucun cas tu ne dois goûter les potages qu'il t'offrira. Je veillerai à t'apporter des aliments pendant la nuit et c'est alors que je te dirai ce qu'il conviendra de faire chaque jour.

Ce sont les instructions précises que lui donna la jeune fille et ensuite ils se séparèrent. Elle prit de l'avance et il la suivit de loin, sans le moins du monde s'écarter de ses traces. Il entra par la même porte qu'elle et se laissa tomber sur le sol.

-Seigneur, combien je suis fourbu! -dit le jeune homme en s'écroulant sur le plancher.

Un énorme chien dormait, affalé, dans un coin de la maison. Le jeune homme s'étendit presque à côté de l'animal.

-Ce que ta demeure peut se trouver loin, mon seigneur! -dit le voyageur- Mais j'ai fini par arriver, le jour précis que tu m'avais fixé.

Le démon, qui était alors assis à table et s'apprêtait à manger, lui répondit:

-Ah! Je me disais justement, en observant le chemin: "Quand est-ce que ce jeune homme va arriver?" -Il le convia aussitôt et avec courtoisie-: Entrez monsieur. Asseyez-vous et mangeons ensemble.

-Puissant souverain, je ne le pourrai pas car je suis très fatigué. Laissez-moi reposer ici -déclara le jeune homme en s'excusant poliment.

Le seigneur des enfers lui fit alors servir un repas copieux à l'endroit même où il s'était effondré. Il lui fit apporter une grande variété de potages que le jeune homme reçut en toute courtoisie. Mais le jeune homme tendait le contenu des plats au chien de garde, qui dévora tout en un clin d'oeil. Le jeune homme rendit la vaisselle, feignant de s'être servi.

-Mon souverain, je vous rends grâce. Que notre Seigneur vous récompense de votre générosité -dit-il en guise de remerciement, en rendant les assiettes.

Le démon veilla à ce que ses domestiques retirent le service, tandis que le jeune homme restait étendu dans son coin, à proximité de la porte, repérant discrètement quelle chambre était ouverte. C'est ainsi qu'il vit la petite chambre à la porte verte et entrebâillée alors que celles des autres étaient hermétiquement fermées.

Satan lui désigna une des pièces et lui dit:

-Dormez ici, monsieur, et reposez-vous.

Le voyageur s'excusa alors:

-Grand souverain, veuillez m'excuser mais je ne peux pas entrer dans cette chambre à coucher fermée. Je vous prie de me permettre de goûter votre hospitalité dans cette petite pièce qui est ouverte -dit-il en pénétrant effectivement dans la petite chambre. Et il s'étendit à même les pavés.

Voyant cette attitude, le démon dut se résoudre à faire installer un lit dans la pièce choisie par le jeune homme. L'hôte accueillit le lit, le fit lui-même et s'allongea dessus pour dormir.

Le même soir, le démon convia à nouveau le jeune homme à sa table.

-Tenez-moi compagnie, maintenant. Asseyons-nous ensemble; on nous servira un potage -lui dit-il avec politesse.

-Pardonnez-moi, mon seigneur. J'éprouve une fatigue tellement atroce que je n'aurai pas la force de me lever -dit le voyageur en guise d'excuse.

-C'est bon. Reposez-vous et remettez-vous de votre longue marche. J'ordonnerai que l'on vous apporte à manger dans votre chambre. Mais, tôt demain matin, vous devrez être debout pour me faucher un petit lopin de terre. Un serviteur vous y conduira.

-C'est bon, seigneur -répondit sèchement le jeune homme.

Ce soir-là, le diable fit en sorte qu'un domestique apporte au jeune homme la nourriture dans sa chambre. Mais ce dernier ne toucha à rien: il donna tout au chien de garde.

A minuit, la fille du démon pénétra dans la chambre, apportant des aliments. Le jeune homme mangea ce que lui offrait la jeune fille. Elle lui demanda ensuite:

-Que t'a ordonné mon père?

-Il m'a dit que demain il me faudrait faucher un petit champ de blé, où me conduira un serviteur.

-Mais ce champs de blé est immense! Tu n'en viendrais même pas à bout après dix ans. Mon père est un tyran, qui t'a ordonné cela pour te faire plier. Dieu sait de quelles autres tâches impossibles il va te charger.

-Et comment vais-je m'acquitter de cette tâche-ci? -demanda le jeune homme.

La jeune fille lui dit:

-Au lieu de celui que tu as, je vais te donner cet autre anneau, à qui tu diras: "Petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que ce champ de blé soit nettoyé, fauché et que le blé soit couché". Lorsque tu auras proféré ces paroles, tu abandonneras l'anneau sur le champ de blé. Mais auparavant, tu iras faucher du blé, afin que le guide te voie travailler. Ensuite, tu le mettras en gerbes; après, tu disposeras la faux dans la position adéquate pour couper la moisson. Enfin, tu te prosterneras, face contre terre, pendant que la faux coupera toute seule la moisson. Il n'y aura plus que tes oreilles qui entendront le bruit de l'orge coupée et rien d'autre ("Kkhachekk!... Kkhachekk!... Rispan ruturparinkkaku!"). Cet anneau dirigera les opérations de la récolte. Quand on n'entendra plus le bruit de la faux ("Mañanan, Kkhachekk!... Kkhachekk... ninkkañachu"), tu lèveras les yeux et tu regarderas. Intentionnellement, tu resteras encore quelque temps sur le champ de blé. Tu reviendras ensuite à la maison et, dès que tu arriveras,

tu déclareras: "Je viens à peine de terminer la moisson, grand souverain. Tes champs de blé sont terriblement vastes".

Voilà les instructions que la jeune fille donna au jeune homme. Et lorsqu'elle eut terminé, ils passèrent ensemble le reste de la nuit.

A la première lueur de l'aurore, la jeune fille regagna sa propre chambre.

Elle prépara aussitôt le petit déjeuner du jeune homme, comme le font habituellement les gens de la campagne, et lui donna de la viande froide. La viande du démon était immonde, mais la jeune fille lui apporta de riches mets garnis.

Au petit matin, un domestique, envoyé par le diable, apporta un petit déjeuner au jeune homme dans la chambre où il avait dormi. Le jeune homme reçut le déjeuner mais il le jeta dans le pot de chambre. Il sauta ensuite à bas du lit et sortit.

Le démon avait fait en sorte qu'on lui remît une faux à ce moment-là et que son intendant le conduisît jusqu'au champ de blé. Ce dernier le mena seulement jusqu'à la lisière des blés.

-Voici le lopin de terre ensemencé -lui dit-il et il s'en alla.

Le jeune homme fit semblant de couper le blé, uniquement pour que l'intendant le voie et il mit les premières gerbes en tas.

Après, se conformant aux instructions de la fille du démon, il mit la faux dans la position de couper la moisson et il répéta les mots magiques qu'elle lui avait appris:

-Petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que ce champ de blé soit nettoyé et fauché avec un soin extrême.

Ayant proféré la formule magique, il plaça l'anneau sur la gerbe fraîchement coupée.

Devant ses yeux, le champ de blé s'étendait à perte de vue, couvrant coteaux et ravins. Malgré cela, il se prosterna, face contre terre. D'elle-même, la faux se mit à coucher systématiquement les blés et le jeune homme avait l'impression d'entendre travailler une multitude. Il percevait le bruit particulier de la paille que l'on fauche ("Kkhachekk!... Kkhachekk!... nispas kuchuykusianku").

La fenaison ne dura pas longtemps. Quand cela fit un bon moment que la faux s'était tue, le jeune homme leva les yeux et se mit à regarder autour de lui. Tout était coupé à même hauteur et c'était beau à voir. L'anneau se trouvait toujours à l'endroit où il l'avait laissé. Le jeune homme se releva, non sans un certain respect.

"Ce que la jeune fille m'avait dit était vrai" songea-t-il. "Il me faut de toutes manières l'épouser".

Il poursuivit en marquant un instant d'hésitation: "Je vais rester ici à ne rien faire, car si je rentre tout de suite, le maître va me dire: "Tu as fini aussi rapidement?"

Il resta un bon moment absorbé dans ses pensées, lorsqu'une lettre apparut soudain devant ses yeux. Il la ramassa et la lut. La fille du démon lui envoyait un message urgent. Quand il eut fini de le lire, il résolut de rester sur place. Il ne regagna la maison qu'à la tombée du soir et se présenta devant son maître.

-J'ai terminé, seigneur, la fenaison que tu m'avais ordonnée. Tes terres ensemencées étaient vastes et c'est avec peine que j'en suis venu à bout -lui dit-il.

-Tu as pu en venir à bout? Prends garde de me mentir -lui dit son maître, d'un air préoccupé.

-Si tu ne me crois pas, dépêche un émissaire pour vérifier -répondit le jeune homme.

-Ainsi donc... -dit satan, en faisant un signe de tête dubitatif-. Demain tu prépareras l'aire et tu y rassembleras la récolte.

-C'est bon, mon seigneur -répondit le jeune homme.

Cette nuit-là, quand tous se furent retirés pour dormir, la jeune fille rendit une nouvelle fois visite au jeune homme dans sa chambre à coucher et elle lui demanda:

-As-tu bien tout fait comme je te l'ai dit?

-Oui. J'ai suivi tes instructions à la lettre -déclara le jeune homme-. Tout ce que tu m'avais annoncé s'est réalisé: le blé est complètement coupé.

La jeune fille lui posa une autre question:

-Quelle tâche mon père t'a-t-il confiée pour demain?

-Il m'a dit de préparer l'aire et d'y rassembler la moisson.

La jeune fille lui donna alors de nouveaux conseils et de nouvelles instructions:

-Prends soigneusement note. Demain, tu demanderas deux

grosses cordes, mais qui soient très longues. Tu dois demander cela et tout ce qui est nécessaire pour vanner le grain sur l'aire. Mon père s'y opposera en disant: "Pourquoi as-tu besoin d'autants de choses?"Dans notre village, nous ne pouvons nous passer de ces ustensiles", vas-tu lui répondre. Alors seulement, ils te donneront ce que tu as demandé et tu pourras te mettre en marche vers l'aire, où tu prépareras le travail, sans rien oublier. Lorsque tous les outils agricoles seront prêts pour commencer la besogne, tu diras: "Petit anneau, précieux petit anneau! Je désirerais à présent que l'aire soit complètement dégagée". Après avoir proféré ces paroles, tu te prosterneras, face contre terre, et, au bout d'un moment, tu observeras le champ: l'aire sera totalement plane, comme une belle plaine. Tu dérouleras alors les cordes et tu déposeras sur elles quelques gerbes; ensuite, tu diras ce qui suit: "Petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais à présent voir toutes les gerbes de blé entassées sur l'aire, parfaitement rangées". C'est ainsi que tu dois procéder -dit pour finir la jeune fille et elle s'endormit aux côtés du jeune homme.

Le lendemain matin, au point du jour, la jeune fille servit le petit déjeuner à son amant, comme le veut la coutume chez les paysans. A ce moment, satan se mit à crier de sa chambre:

-Servez son petit déjeuner à cet homme. Il doit aller travailler sur l'aire -dit-il d'une voix énergique.

Les domestiques apportèrent un petit déjeuner à l'étranger, qui leur demanda les outils pour le travail.

-Donnez-moi ce qu'il faut pour la fenaison. J'ai besoin, en outre, de deux cordes, les plus longues possibles -leur dit-il.

Les domestiques retournèrent chez le démon.

-L'étranger demande deux cordes, les plus longues possibles -lui dirent-ils.

-Pourquoi a-t-il besoin de tout cela? -demanda satan.

-Il a dit qu'ils avaient l'habitude de travailler de la sorte chez lui -l'informèrent-ils.

Satan ordonna alors à l'un de ses sujets:

-Qu'importe! Donnez-lui ce qu'il demande!

C'est ainsi que l'on fournit au jeune homme tous les ustensiles agricoles qu'il avait demandés. Dès qu'il les eut reçus, il se dirigea vers le champ de blé. Ayant atteint la

cime où se trouvait l'aire, il se mit à disposer les outils pour vanner le grain et il installa religieusement l'anneau magique sur le sol. Il se prosterna, face contre terre, et il prononça les mots magiques:

-Petit anneau, précieux petit anneau! Je désirerais cette fois que tout ceci soit égalisé, coupé à ras du sol.

Au bout de quelques instants, lorsque le jeune homme se releva, l'aire était merveilleusement plane. Il disposa alors les cordes afin de maintenir compacts les ballots de blé. Il prononça ensuite les mots magiques:

-Petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que toutes les gerbes de ce lieu soit parfaitement entassées en ballots.

Il se prosterna une nouvelle fois, face contre terre, et il entendit qu'on soulevait les gerbes, au bruit caractéristique de la moisson que l'on attache, que l'on charge sur l'épaule et que l'on transporte (Lliutas "Seukk!... Seukk!... Seukk!... nisiakktas phichatak kokarirkkarinku"). Après quelques instants, quand les bruits se furent tus, l'homme se redressa et, agréablement surpris, put constater que la récolte était parfaitement entassée sur l'aire. Ensuite, il ramassa le prodigieux bijou, avec un profond respect.

Le jeune homme se rendit compte qu'il était encore fort tôt. C'est alors qu'apparut, devant lui, une missive de la jeune fille, qui disait: "Mon père a secrètement dépêché un observateur. Mets-toi au travail et ne reste pas assis".

Un homme averti en valant deux, il s'attela à la tâche, feignant de glaner les épis qui étaient restés dans le champ. Sur ces entrefaites, l'émissaire était arrivé et l'épiait. Après un bon moment, alors que le jeune homme avait ramassé une partie des épis disséminés, l'émissaire retourna faire son rapport à satan et lui dit: "Ce type est en train de travailler".

Le jeune homme regagna également la demeure de satan. Ce dernier, quand il le vit, lui demanda:

-Tu as fini ton travail? Tu t'es acquitté de ta tâche?

-Je l'ai fini, seigneur. Voilà, je te rends les outils que tu as mis à ma disposition.

Et, sans ajouter une parole, il gagna sa chambre, pour s'y jeter sur le lit. Le maître de céans ordonna qu'on lui porte de quoi se restaurer. Il reçut les aliments comme s'il avait l'intention de les manger, mais il donna tout au chien, Ninassu. Il ne toucha absolument à rien. Ce soir-là, le démon

vint à sa porte et lui annonça:
-Demain, tu conduiras les bêtes pour leur faire battre le blé.
Le jeune homme lui répondit, sur un ton d'indifférence:
-C'est bon, seigneur.
A minuit, lorsque tous furent couchés, la jeune fille vint rendre visite à son hôte, en lui apportant des aliments. Après l'avoir servi, elle lui demanda:
-Qu'est-ce que mon père t'a ordonné de faire demain?
-Il m'a dit d'aller battre le blé en le faisant piétiner par les bêtes -lui dit le jeune homme.
La jeune fille lui rétorqua:
-Il te sera impossible de déplacer les bêtes jusque là. Elles te tueraient, car elles sont très sauvages. Tu dois demander à mon petit anneau de le faire. Tu ouvriras d'abord la porte de l'enclos des mules et, sur le seuil même de sa porte, tu dois dire: "Petit anneau, précieux petit anneau! Je désire à présent que ces bêtes se retrouvent sur la cime de l'aire". Lorsque les animaux y seront, tu prélèveras quelques gerbes. Tu les éparpilleras en cercle au milieu de l'aire et tu diras: "Petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais maintenant que cette récolte de blé soit uniformément répandue sur le sol et prête à être battue par les animaux". Tu diras ensuite: "Petit anneau, précieux petit anneau! Je souhaiterais à présent que ce blé soit disposé de manière à pouvoir être vanné". Et lorsque le grain formera un monticule, tu diras: "Petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que ces animaux se retrouvent dans leur enclos!".
Après lui avoir donné des instructions en ce sens, la jeune fille se coucha à côté du jeune homme.
Au petit matin, elle lui dit:
-Tu ne dois pas absorber la moindre bouchée des viandes que te fait apporter mon père. Tant que tu séjourneras dans cette maison, il n'y a que moi qui dois te servir. Si, par malheur, tu mangeais la nourriture de mes parents, tu deviendrais l'esclave de mon père.
Fort de cet avertissement, le jeune homme lui demanda:
-Ne serait-il pas possible que je vienne te rendre visite dans ta chambre?
-Non. Mes soeurs s'en rendraient compte et elles iraient le raconter à nos parents. Ces derniers ne voudront jamais

que nous nous mariions. Ils veulent que nous, leurs filles, restions célibataires toute notre vie. Les parents de ce village exigent cela de leurs enfants. C'est pour cela que je veux me marier avec toi. Le moment venu, nous irons vivre dans ton village et tu pourras voir comme je te soignerai bien et comme je t'aiderai.
-Je suis d'accord avec toi, sur tous les points. Il n'est pas possible que, si tu t'occupes de moi et que tu es prévenante à mon égard, tu cesses d'être mon épouse.
Ils ne parlèrent que de cela jusqu'au lever du jour, jusqu'au premier chant du coq.
Ce matin-là, la jeune fille servit à son amant un petit déjeuner extraordinaire. Chaque matin, elle y mettait le même soin extrême et n'oubliait jamais sa viande froide quotidienne. Elle le faisait manger somptueusement, lui réservait les meilleures viandes et le soignait avec amour.
A un moment donné, le démon cria de sa chambre:
-Apportez son petit déjeuner à cet homme -ordonna-t-il à ses domestiques-. Il doit partir pour aller battre le blé. Dépêchez-vous! -dit-il avec insistance.
Les serviteurs s'empressèrent d'obéir et communiquèrent au jeune homme:
-Le maître dit que tu dois partir à l'instant pour aller battre le blé.
Le jeune homme sauta prestement de son lit. Satan se leva simultanément et, prenant une petite fourche, il la remit au jeune homme ainsi que, en guise de balai, une étrille, pourvue d'un gros manche.
-Je ne peux pas travailler avec cet outil qui est un enchevêtrement de fil de fer barbelé -grogna le jeune homme-. Donnez-moi un balai commun -demanda-t-il, fâché. Et satan dut lui donner une petite fourche normale, un balai commun et un aiguillon de bouvier.
Chargé de ces outils, le jeune homme se rendit à l'écurie, en ouvrit la porte et répéta l'incantation:
-Petit anneau, précieux petit anneau! Je veux que ces mules se retrouvent à l'instant même au sommet de l'aire.
Il avait à peine prononcé les paroles magiques que les mules se mirent à trotter d'elles-mêmes, en file indienne. Elles trottèrent directement jusqu'à la cime de l'aire, à l'image d'une bobine de fil qui se déroule. Le jeune homme suivait les animaux, à distance respectueuse.

Les mules atteignirent rapidement l'aire; le jeune homme y arriva peu après. Il souleva à bout de bras un ballot de blé, l'éparpilla en cercle et plaça, avec dévotion, le petit anneau sur le sol.

-Petit anneau, précieux petit anneau! -s'exclama-t-il- Je voudrais que tout le blé qui est entassé sur cette aire soit uniformément éparpillé à la ronde afin d'être piétiné et battu par les mules.

Il se prosterna ensuite, face contre terre, et entendit que la moisson répandue laissait échapper un bruit de paille croquante ("Seukk!... Seukk!... Seukk! nispas palaykka kkaparin").

Lorsque le jeune homme se redressa au bout d'un moment, il put constater que le blé était complètement répandu sur toute la plaine. Il plaça alors la petite fourche dans la position adéquate pour soulever les gerbes. Il disposa le balai dans celle de balayer et, après avoir fait claquer un petit fouet en l'air, il le plaça au centre de l'aire. Il prononça ensuite la formule magique:

-Petit anneau, précieux petit anneau! Je désire que, dès cet instant, la moisson soit piétinée et complètement hachée par les mules.

Il se jeta aussitôt à terre, derrière des bottes de paille, tandis que les mules se mettaient à piétiner le blé. Tout comme dans un enclos, où se trouvent beaucoup d'animaux, on entendait les épis craquer et gémir sous les sabots des mules. Des cris s'échappaient de la moisson éventrée sur toute l'immensité de la plaine. Le battage des blés se passait comme si des êtres invisibles poussaient les bêtes à trotter sur les épis, dans un tumulte fou. Mais seules les oreilles de l'homme percevaient tout cela.

Ensuite, on n'entendit plus rien. Lorsque le silence se fut appesanti depuis un bon moment, l'homme leva la tête, émergeant de ses bottes de paille, et vit que les céréales étaient complètement hachées et que les bêtes, regroupées, restaient calmement au bord de l'aire, récupérant. Il s'adressa alors une nouvelle fois à l'amulette:

-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Comme j'aimerais que cette moisson battue soit réunie en un seul, grand, tas, prête à être vannée.

Et il se jeta à terre. Ses oreilles attentives entendirent la moisson, balayée, être assemblée et entassée ("Scheukk!... Scheukk!... nispa kkachirkkospa").

Lorsqu'il leva les yeux, il aperçut devant lui la moisson entassée. C'était une belle butte, colossale; elle ressemblait aux immenses dénivellations des dunes.

Et il répéta la phrase rituelle à l'amulette, pour que les mules regagnent leur écurie:

-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je désirerais que les bêtes retournent, tout droit, d'où elles viennent.

S'étirant comme un cordon infini, les animaux s'engagèrent, à la vitesse de l'éclair, sur la route qui menait à la grange. Le jeune homme resta sur la cime, où avait lieu le battage du blé. Il regagna son logement beaucoup plus tard.

Le démon se trouvait à l'entrée de la demeure et le jeune homme lui dit:

-J'ai terminé, puissant seigneur. Le blé a été complètement battu, soigneusement décortiqué et les gerbes sont totalement pulvérisées.

-C'est formidable! -s'exclama satan- Mais demain il te faudra vanner le grain. Tu le transporteras à dos de mulets, en veillant à ne pas perdre le moindre grain.

-C'est parfait, grand souverain et seigneur -répondit le jeune homme, sans ajouter un mot de plus.

Le soir, il s'abandonna au sommeil, jusqu'à ce que la jeune diablesse vienne lui apporter son repas et le serve. Pendant qu'il mangeait, la jeune fille lui demanda:

-Qu'est-ce que mon père t'a dit aujourd'hui?

-Il m'a ordonné de vanner le grain demain.

-Il est impossible que tu puisses vanner tout seul tant de blé. Mais sois tranquille, mon petit anneau fera tout le travail. Tu le supplieras de la façon suivante: "Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que ce grain soit vanné et qu'il soit tout propre et pur". Tu demanderas également un autre balai et tu placeras les deux balais dans la position adéquate pour balayer. Tu introduiras les deux petites fourches de part et d'autre de la butte de grain. Il te suffit d'invoquer l'anneau et il se chargera de tout.

C'est en conversant de la sorte que la jeune fille et le jeune homme s'endormirent.

La jeune fille prépara, très tôt le matin, un bon petit déjeuner pour le jeune homme et elle le servit. Elle n'omit

pas non plus de lui donner de la viande froide pour la collation.

Le matin, satan commença à brailler de son lit:

-Que cet homme aille immédiatement vanner le grain. Donnez-lui son petit déjeuner -cria-t-il de sa chambre.

-Le maître dit que vous devez aller sans retard procéder au vannage du blé -dirent les domestiques au jeune homme, pendant qu'ils lui servaient un petit déjeuner.

Le jeune homme leur demanda:

-Il faut que vous me donniez une petite fourche et un balai supplémentaires.

Lorsqu'ils lui remirent ce qu'il avait demandé, mettant les outils sur l'épaule, il s'éloigna.

Lorsqu'il atteignit la cime de l'aire, il plaça un balai de chaque côté du monticule de céréales ainsi que les deux petites fourches. Il disposa au milieu de l'aire la pierre-autel ("Muhu rumitas churaykun chaupi panpaman"). Il déposa dessus le petit anneau.

-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je te supplie de faire en sorte que ce blé soit propre et pur, complètement et soigneusement vanné -demanda-t-il au bijou.

Et il se jeta prestement à terre. Un vent violent se mit alors à souffler de façon continue. Il entendit que la moisson était vannée au fur et à mesure que l'air rugissait ("Scheukk!... Scheukk!... nispan rinrin uyarisiakkjinkka!... wayrachinku").

Au bout d'un certain temps, le silence retomba. Le jeune homme contempla l'aire: sous ses yeux, le grain doré, beau fruit par excellence, s'étendait à perte de vue, complètement nettoyé et pur. Le monticule de céréales vannées constituait une butte, un coteau. Avec une profonde révérence, le jeune homme recueillit l'anneau. Et il reposa son regard sur l'énorme quantité de blé. Cela ressemblait à des grains de gros sable. Le jeune homme emplit la coupe de ses mains d'une poignée de la noble céréale et porta cet échantillon à satan. Il pénétra dans la demeure et lui dit:

-Voyez cet excellent blé de première catégorie. J'ai soigneusement accompli mon travail.

Pour toute réponse, satan lui ordonna:

-A présent, dépêche-toi de le ramener à dos de mules.

En disant cela, il lui remit des sacs de toile, un

aiguillon de muletier (yauri) et des fibres d'agave pour fermer les sacs, au nombre de plusieurs milliers. Chaque sac avait un diamètre équivalent à l'étreinte de deux hommes. Le jeune homme essaya d'en évaluer le poids mais il ne put en soulever le moindre, tout seul. Il déclara alors à satan:

-Je ne serai plus à même de les transporter aujourd'hui. Je suis fatigué d'avoir vanné le grain. Je pourrai m'acquitter de cette tâche demain.

Satan marqua son accord.

Ce soir-là, le jeune homme consulta sa maîtresse:

-Ecoute ce qu'il veut me faire faire: le transport du blé à dos de mules. Comment aurais-je pu charger tant de céréales! En ne sachant que faire, je ne lui ai pas obéi.

Sa maîtresse le conseilla et lui dit:

-Demain matin, très tôt, avant même que les domestiques ne soient debout, tu chargeras les sacs sur le dos des mules. Il te suffit de supplier l'anneau en lui disant: "Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que ces sacs soient tout de suite, méthodiquement, chargés sur le dos des mules". Tu verras comme le petit anneau t'arrangera cela. Tu lui demanderas ensuite: "Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que toutes ces bêtes se retrouvent sur l'aire". Lorsqu'elles seront arrivées à l'endroit indiqué, tu diras: "Petit anneau, précieux petit anneau! Je souhaiterais que tout le blé soit promptement transféré dans les sacs qui se trouvent sur le dos des mules". Quand le grain se trouvera dans les sacs, tu enfileras une fibre dans la grande aiguille et tu l'introduiras dans la bouche d'un des sacs comme si tu étais en train de coudre, et tu diras à nouveau: "Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je désirerais à présent que ces sacs soient bien cousus à l'aide de cette aiguille et de ces fibres". Lorsque tous les sacs seront cousus, tu diras: "Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je désirerais à présent que ces sacs soient chargés sur le dos des mules". Et lorsque les sacs auront été chargés, tu demanderas encore: "Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que les mules chargées de la sorte se retrouvent à l'instant même devant la demeure, sans qu'il en manque une seule, avant que le maître ou les domestiques soient sortis et, qu'au fur et à mesure qu'elles arriveront à destination, tous les

sacs soient déchargés dans un angle de la porte principale". Voilà ce que tu demanderas, mais le prèmier sac tu devras le charger toi-même sur l'une des mules. Les bêtes rechigneront à l'ouvrage, te mordront, essayeront de te déchirer les chairs, te donneront des ruades et te secoueront en faisant des cabrioles. Malgré tout, tu dois charger l'une des premières mules. N'oublie pas de demander toutes les cordes nécessaires, demain matin.

Effectivement, au lever du jour, très tôt, comme l'avait indiqué la jeune fille, le jeune homme pénétra dans l'écurie. Il choisit le sac le plus petit et essaya de le mettre sur le dos d'une des mules. Les bêtes s'emballèrent, le mordillèrent en tentant de lui déchirer la chair, lui donnèrent des ruades et des coups de tête comme pour l'égratigner. Il parvint malgré tout, mais non sans difficulté, à charger une mule et pressa toutes les autres jusqu'à la porte, bien qu'elles résistassent avec entêtement. Il supplia alors l'anneau:

-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que tous les sacs soient à l'instant chargés sur le dos des mules.

Sans aucun atermoiement, l'incantation à peine prononcée, les sacs furent chargés, tous sans exception. Et le jeune homme dit:

-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je désire que toutes ces mules se trouvent à la cime de l'aire.

S'éloignant en file, comme s'il s'était agi d'un cordon interminable, les mules prirent la direction de l'aire. A peine y étaient-elles arrivées que le jeune homme répéta la formule magique:

-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais à présent que ces sacs soient remplis du blé pur comme du sable fin.

Le jeune homme prit simplement le soin de se cacher à l'abri d'une touffe d'arnica qui poussait là à proximité, lorsqu'il commença à entendre le bruit du blé qui coulait dans les sacs ("Uyarinanpakkhkka: Schekk!... Schekk!... nispas, sussuwa palayta hunt' aykachinku kutamakunaman"). Lorsqu'il releva les yeux, tous les sacs étaient pleins à ras bords de céréales. Il enfila alors, en toute hâte, une fibre dans la grande aiguille, fit quelques points au niveau de la bouche d'un sac et répéta la formule magique:

-Petit anneau, précieux petit anneau! Je te demande à présent de faire en sorte que tous les sacs soient cousus.

Ayant proféré ces paroles, il regagna sa cachette et lorsqu'il jeta un coup d'oeil, au bout de quelques minutes, tous les sacs étaient cousus. Il prononça alors l'incantation suivante:

-Petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais maintenant que tous les sacs, sans exception, soient chargés sur le dos des mules.

Il alla à nouveau se cacher en toute hâte et, au bout d'un moment, lorsqu'il releva la tête, il constata que toutes les mules étaient nanties de leur charge, qu'elles étaient à l'arrêt mais donnaient des signes d'inquiétude. Il adressa alors une nouvelle prière à l'anneau:

-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que ces mules chargées regagnent la maison sans détours, que, avant que le maître ni personne n'ait pu les observer, elles déposent elles-mêmes leur charge, au fur et à mesure qu'elles arriveront à destination, et que les sacs soient empilés dans un angle de la porte principale.

Après avoir émis ce voeu, il se coucha sur le sol. Au bout de quelques instants, il redressa la tête pour regarder et ne vit plus les mules, qui étaient retournées. Il se mit aussitôt en marche, lui aussi, courant aussi vite qu'il le pouvait. Lorsqu'il atteignit la demeure, toutes les mules étaient tranquillement à la porte extérieure, libérées de leur fardeau. Les sacs occupaient toute la largeur du portail. Satan n'avait heureusement pas vu arriver les animaux, de sorte que le jeune homme put s'approcher du seigneur des enfers et lui dire:

-Voilà, seigneur, j'ai déjà transporté tout le blé à dos de mules.

-Quoi? Tu peux, dès lors, le décharger -répondit satan.

-C'est déjà fait -renchérit le jeune homme.

Satan se rendit alors sur le pas de la porte pour jeter un coup d'oeil. Le blé était empilé dans d'innombrables sacs. Il passa en revue quelques échantillons de céréale et, sans mot dire, rentra dans la maison, en quête de sa femme, une vieille diablesse.

-Je ne comprends pas comment ce jeune homme a pu faire en cinq jours tout ce que je lui ai ordonné -lui dit satan.

La femme répondit sur un ton de colère et de reproche:

-Pourquoi fais-tu venir ici n'importe qui? Tu vas voir, il va finir par te dominer!

Satan se mit à réfléchir. "Que pourrais-je lui ordonner cette fois-ci? Comment vais-je reprendre l'avantage?", se disait-il. Appelant l'étranger, il lui dit:

-Demain matin, après le petit déjeuner, nous nous rendrons tous, les domestiques y compris, au bord de la mer pour nous y baigner. Pendant ce temps, toi tu travailleras et, au centre de cette cour, tu aménageras un jardin, avec des bancs et des sentiers, une fontaine dont l'eau jaillit de sept sources, et les plantes les plus variées et les plus belles, en pleine floraison. Tu transformeras cet endroit en un espace d'une intense verdeur.

-Bien, mon seigneur -répondit sèchement le jeune homme. Mais, affligé au plus profond de lui-même, il se disait: "Où vais-je aller chercher cette eau? De quelle manière vais-je procéder?"

C'est ainsi qu'il déambula tristement pendant le reste de la journée. La nuit venue, sa maîtresse pénétra dans la chambre, lui apportant de la nourriture, et lui demanda:

-Que t'a dit mon père? Quel ordre t'a-t-il donné?

-Il m'a dit: "Tu vas aménager un jardin. Lorsque nous aurons pris notre petit déjeuner et mâché la coca, tous les occupants de cette demeure, nous irons nous promener au bord de la mer pour nous y baigner et nous reviendrons pour la tombée de la nuit. Pendant ce temps, tu devras aménager le jardin, qui comprendra un jet d'eau jaillissant en sept points, toutes sortes de plantes en pleine floraison, la surface dégagée, couverte d'une herbe d'un vert vif, sillonnée de sentiers et parsemée de bancs pour se reposer. Si tu ne réussissais pas ce travail, nous considèrerions que je t'ai vaincu".

La jeune fille le consola en lui disant:

-Ne sois pas peiné. De toutes les missions qu'il t'a confiées, celle-ci est la plus facile à accomplir.

-Dis-moi alors ce que je dois faire -lui répondit le jeune homme.

-Je vais te donner cet autre anneau en échange de celui que tu as -dit-elle.

Le jeune homme et la jeune fille échangèrent les anneaux et elle lui donna les instructions suivantes:

-Demain, dès que nous serons partis, tu dois soigneusement

refermer la porte, parce que mon père est capable de revenir intentionnellement, en prétextant d'avoir oublié quelque chose, et ce uniquement pour voir comment tu t'y prends. La porte fermée, tu balayeras le sol, tu dessineras les sentiers en les délimitant par des petits pieux de bois, tu marqueras les endroits des bancs et celui d'où doit sourdre l'eau, sans omettre le moindre détail. Tu placeras ensuite l'anneau au beau milieu de la cour et tu lui diras: "Petit anneau, précieux petit anneau! Je désire qu'en ces lieux apparaisse un très beau jardin, avec toutes sortes de plantes précieuses en pleine floraison". Après ces paroles, tu ne feras qu'un bond jusqu'à la maison, où tu t'enfermeras hermétiquement. Tu n'en sortiras que lorsque tu entendras le bruit de l'eau. Tu ouvriras ensuite les portes d'accès à la maison et, feignant d'apporter la dernière touche à ton oeuvre, tu ne bougeras pas tant que toute la famille ne sera pas de retour. Tu peux te promener à ta convenance dans tout le jardin.

Quand elle eut fini de donner ses instructions, les deux amants se couchèrent ensemble et dormirent toute la nuit.

Le lendemain matin, satan s'arrangea pour qu'ils prennent leur petit déjeuner tous ensemble, pour prendre aussitôt ensemble la direction de la mer en un seul groupe. Avant de partir, il rappela au jeune homme:

-Tu feras scrupuleusement tout ce que je t'ai ordonné; sois conscient que si tu ne le faisais pas, je me verrais contraint de te précipiter dans le feu pour que tu y brûles.

L'ayant averti dans ces termes, satan rejoignit le groupe et ils s'en allèrent tous. Sans plus attendre, le jeune homme referma les portes, suivant les conseils de sa maîtresse. Il balaya et nettoya soigneusement toute la cour, délimita les sentiers, marqua les emplacements des bancs et de la fontaine, et, quand tout cela fut fait, il plaça le prodigieux petit anneau sur le sol, avec dévotion et respect, et il prononça la formule du rituel magique:

-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais qu'il apparaisse à l'instant, dans la cour de cette demeure, un très beau jardin tout fleuri, comprenant les fleurs les plus diverses et les plus belles, des sentiers pour se promener, des bancs pour se reposer et une fontaine aux eaux vives, qui sourde de sept points.

Ayant dit cela, il ne fit qu'un bond jusqu'à sa chambre;

il s'y enferma à double tour. Au bout d'un moment, il entendit l'eau de la fontaine aux sept sources qui s'échappait à flots, qui jaillissait bruyamment ("Unucka. Schekk! ... nispas phakkchaykusianña").

Le jeune homme entrebâilla la porte et jeta un coup d'oeil avide. Oh, c'était un régal pour les yeux! La cour était devenue un merveilleux jardin: des fleurs multicolores, dans toute leur luxuriance, resplendissaient au soleil, qui se réverbérait dans la verdeur du gazon. L'eau jaillissait de la fontaine et, telle la rosée, mouillait les plantes du jardin, en les rendant encore plus belles.

La première chose que fit le jeune homme consista à ouvrir en toute hâte la porte principale de la demeure. Il passa ensuite son temps à se promener parmi les massifs de fleurs du beau jardin. Plus tard, après son bain de mer, le démon revint en discutant avec sa femme, à qui il disait:

-Est-ce que ce jeune homme aura fait ce que je lui ai ordonné? Il n'aura certainement pas réussi. De quels moyens aurait-il pu se servir? Où aurait-il pu aller chercher l'eau? Cette fois, je l'ai vaincu. Je vais donc à présent pouvoir le précipiter dans le feu dévorant.

C'est en ces termes que le roi de Tutupaka s'adressait à sa femme, lorsqu'il rentra chez lui et qu'il trouva le jeune homme en train de se promener. Il lui dit alors:

-Eh bien, as-tu fait ce que je t'ai ordonné?

-Voyez, voici le jardin! -répondit le jeune homme.

En découvrant cette merveille, Lucifer se sentit gagné par une rage sourde. Son épouse et ses filles observèrent l'oeuvre avec indifférence. Des fleurs délicates, rares et précieuses donnaient plus d'éclat au jardin, une verdeur intense régnait dans toute la cour spacieuse de la demeure seigneuriale. Silencieux et muet, le maître de Tutupaka se dirigea vers sa chambre. Il mangea en compagnie de son épouse et de ses filles, conviant courtoisement le jeune homme à partager leur repas:

-Entrez. Cette fois, de toutes façons, nous mangerons ensemble.

-Excusez-moi, mais je suis fatigué. Si je reste, ce ne sera que couché. Vous m'avez donné tellement de travail que je me sens complètement vidé -dit le jeune homme en déclinant l'invitation.

Sous ce prétexte, il gagna sa chambre et feignit de se coucher sur le lit. Satan se vit contraint de lui faire servir la nourriture par un domestique.

Sa femme adressait des récréminations à Lucifer en ces termes:

-Tu te vantais à peine en disant: "Je l'ai dominé, je vais le plonger sans rémission dans les flammes dévorantes". Dis-moi, qui as-tu dominé? C'est plutôt lui qui t'a vaincu!

Rougissant de honte, satan n'articula pas une syllabe. Il semblait triste et effrayé.

-Il doit s'être entendu avec l'une de nos filles; c'est pourquoi il t'a tenu en échec jusqu'à présent -continua à lui reprocher sa femme.

La maîtresse du jeune homme écoutait discrètement tout ce que disait sa mère. Sur ces entrefaites, le démon pensait à part soi: "Comment vais-je pouvoir connaître la raison pour laquelle je ne suis pas parvenu à le faire plier jusqu'à présent?"

La femme convainquit alors son mari d'adhérer à la proposition suivante:

-Nous le ferons danser avec nos filles; elles et lui auront les yeux bandés. Nous découvrirons alors comment il est parvenu à nous tenir en échec jusqu'à maintenant. Nous les ferons malicieusement danser dans le jardin qu'il a aménagé et nous lui dirons: "Nous te fiancerons à celle de nos filles que tu parviendras à prendre par hasard, en ne faisant usage d'aucun artifice".

Et le mari de poursuivre en déclarant:

-Nous ne dirons rien à nos filles; elles peuvent se mettre d'accord entre elles.

Lucifer ne leur dit donc rien ce jour-là. Il se promena paisiblement dans le jardin. Il ne confia pas non plus de nouvelle tâche au jeune homme et il lui dit simplement:

-Ta création est très jolie. Elle me semble parfaite. Tu peux te reposer aujourd'hui.

A minuit, lorsque tous se furent retirés pour dormir, la jeune fille se dirigea vers la chambre de son amant, en lui apportant de la nourriture, et elle lui demanda:

-Que t'a-t-il ordonné cette fois-ci?

-Il ne m'a rien ordonné. Il a seulement dit que je pouvais prendre du repos.

-Tu dois savoir ce que mon père et ma mère sont en train de tramer. Ils vont nous faire danser dans le jardin que tu as aménagé, toi et nous trois, leurs filles. Ils te placeront d'un côté du jardin et nous de l'autre et ils te diront que tu dois te marier avec celle à qui tu te heurteras par hasard. Ils pensent connaître de cette manière la raison pour laquelle tu n'as pas encore plié devant mon père. Ils se sont mis d'accord sur ce point car ma mère soupçonne une relation avec moi, bien que mon père ne pense pas de même. Mais tu ne dois pas être sot: lorsque nous serons en train de danser, si nous venons à nous rencontrer, je te donnerai un coup de coude; tu t'agripperas alors à moi et, sans me lâcher, tu diras: "Je me marierai avec celle-ci de tes filles". Et tu ne me lâcheras à aucun prix; tu retireras immédiatement ton bandeau car, autrement, mon père profitera du fait que tu sois aveuglé pour te précipiter dans le brasier ardent où les condamnés brûlent éternellement. Mon père se justifiera en disant: "Ainsi donc, tu voulais te marier avec ma fille?", et il te poussera dans le feu infernal! En revanche, si tu te heurtes à l'une de mes soeurs, elles ne te donneront pas de coup de coude en guise de signal; de cette façon, tu ne prendras aucune d'elles.

Voilà les instructions détaillées que la jeune fille donna à son amant et, cette nuit-là, ils dormirent ensemble.

Le lendemain, satan fit appeler les saltimbanques, les joueurs de kenas et de fifres. Il fit également venir le jeune homme et ses trois filles et leur dit:

-Mes filles, vous allez à présent danser avec ce jeune homme. Celle de vous à laquelle il se heurtera pendant qu'il sera en train de danser l'épousera.

Telle fut la décision du seigneur de Tutupaka.

-Bien, grand souverain. Je n'y vois aucun inconvénient -se borna à répondre le jeune homme.

Comme cela avait été convenu, les saltimbanques, les musiciens et les chanteurs se mirent à entonner leurs chansons. Les instruments jouaient un air de danse. Satan banda les yeux des quatre danseurs; il plaça ensuite ses trois filles à une extrémité du jardin et le jeune homme à l'autre, et il donna le signal du début de la danse.

Les trois jeunes filles célibataires s'amusèrent en dansant; le jeune homme heurta l'aînée, mais elle ne fit aucun cas de lui. Il poursuivit la ronde et heurta la cadette, mais elle non plus ne fit rien. La deuxième des filles passait et repassait devant le jeune homme en décrivant une série de figures de danse. Au terme d'un de ses pas artistiques, la jeune fille heurta le jeune homme et lui donna alors un violent coup de coude. Le jeune homme l'agrippa aussitôt et, sans la lâcher, retira rapidement le bandeau de ses yeux. Il s'écria ensuite avec un accent de triomphe:

-C'est avec celle-ci de tes filles que je vais me marier!

Le démon, perplexe, restait muet. Au bout d'un bon moment, il déclara sans enthousiasme:

-C'est bon, qu'il en soit ainsi.

La vieille diablesse écumait de rage. Elle pensait au plus profond d'elle-même: "Ce vieux fou s'est laissé dominer, même sur ce point".

Le jeune homme ne prétendait lâcher la jeune fille pour rien au monde. Le démon ajouta encore:

-Tu ne pourras pas épouser ma fille immédiatement. Je dois y réfléchir.

-D'accord -acquiesça le jeune homme.

La jeune fille fut enfermée sous cadenas dans sa chambre à coucher par le démon. Entretemps, assis dans la sienne, dans sa solitude, le jeune homme ruminait diverses pensées et il se disait: "Elle ne pourra plus sortir". Contre toute attente, fort avant dans la nuit, la jeune fille pénétra dans la chambre du jeune homme et lui dit:

-J'ai pu m'échapper. En ce moment, mes parents sont en train de laver leur linge sale. Ma mère déclare: "Vieil inutile, tu mènes notre propre fille à sa perte. Quels nouveaux outrages vas-tu encore permettre?". Mon père, sur ces entrefaites, est en train de réfléchir à un moyen pour te soumettre. Mais il s'en faut de peu que tu ne le soumettes toi. De mon côté, je suis en train de préparer minutieusement notre évasion. Et j'ai bien pris note des trésors de mon père.

Après l'avoir mis au courant des modalités de l'évasion, elle poursuivit en disant:

-Je te communiquerai quelque chose d'autre demain soir. Tu refuseras obstinément d'exécuter tout autre tâche. "Je ne ferai plus rien d'autre", lui diras-tu. Tu dois lui mon-

trer combien tu es courageux et ne pas te laisser intimider. Bien qu'il ait placé un cadenas sur ma porte, j'essaierai de me défiler également les prochaines nuits.

Et ils s'abandonnèrent tous deux au sommeil.

Le lendemain, satan ne confia aucun travail au jeune homme, qui passa la journée à ne rien faire. Pendant ce temps, la vieille diablesse et son mari passaient le leur à échafauder des plans. Le démon déclara à sa femme:

-Faisons jeter ton anneau au beau milieu de la mer par un domestique.

-D'accord -répondit la vieille femme.

Ils appelèrent aussitôt un domestique et le démon lui dit:

-Va jeter cet anneau de mon épouse au beau milieu de la mer.

Le domestique emporta le bijou et le jeta exactement au milieu des eaux. L'anneau scintillait dans les abysses. C'était un bijou en or pur, c'est pourquoi il brillait de cette manière.

Lorsque le domestique fut de retour, Lucifer lui demanda:

-As-tu jeté l'anneau comme je te l'ai ordonné?

-Oui, c'est fait. Il se trouve au beau milieu de la mer, brillant comme la lune.

Ce soir-là, le maître de Tutupaka appela l'étranger et lui dit:

-En se baignant dans la mer, ma femme a égaré son anneau. Tu dois aller le chercher. Elle l'a par inadvertance laissé sur le rivage même; il ne se trouve nulle part ailleurs.

-Seigneur, j'accomplirai encore cet ordre-ci, mais ce sera le dernier. Je me suis acquitté de toutes les tâches dont vous m'avez chargé. Lorsque j'aurai retrouvé cet anneau, j'épouserai votre fille, sans autre délai. Je ne vous obéirai plus davantage, car je vous ai vaincu dès à présent -lui répondit énergiquement le jeune homme.

Satan lui répondit:

-Tu m'auras vaincu à partir du moment où tu auras retrouvé l'anneau.

Le démon s'exprima de la sorte, avec la certitude de vaincre cette fois le jeune homme qui, angoissé, se retira pour dormir. Satan enferma sa fille, en prenant les plus grandes précautions, prit soin de bien fermer la porte à double tour et, sur le coup de chaque heure, il appelait sa fille qui, en l'entendant, devait répondre: "Mon père, mon père".

Dans le silence nocturne, le jeune homme et la jeune fille entendaient tout de leurs chambres respectives.

-Comment va-t-elle à présent pouvoir m'indiquer la façon de trouver l'anneau? -se demandait l'amant, assis sur son lit, complètement abattu et en proie à l'insomnie.

Nous ne savons pas comment la rusée jeune fille est parvenue à se libérer en cette circonstance. D'après la tradition, elle aurait placé un petit anneau au sein de son oreiller et lui aurait confié cette mission:

-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Tu entendras à ma place chaque appel de mon père et, en imitant le timbre de ma voix, tu lui répondras: "Mon père, mon père".

Ayant de la sorte assuré ses arrières, la jeune fille put se diriger vers la chambre de son amant.

-Oh, comme tu as bien fait de t'échapper! Succombant à la tristesse, je n'étais déjà plus moi-même. Dis-moi comment je dois faire pour retrouver un bijou, car l'ordre que m'a donné ton père est le suivant: "En allant se baigner, ma femme -m'a dit ton père- a oublié son anneau dans la mer. Tu dois le rapporter. Tu iras le chercher, très tôt demain matin; il se trouve sur le rivage même de la mer".

Visiblement affecté, c'est de cette façon que le jeune homme raconta à sa maîtresse l'ordre reçu. Elle lui dit:

-Oh, non! Ne crois pas qu'il se trouve sur le rivage. Il se trouve au beau milieu de l'océan, où un domestique l'a jeté sur ordre de mon père. C'est à dessein qu'il t'a trompé, pour te dérouter et te vaincre.

-Je te supplie de me dire comment je dois faire pour le sortir de là -lui demanda le jeune homme.

-C'est impossible, même pour notre petit anneau. Mon père a atteint le comble de la perversité.

Ils se turent, l'oreille aux aguets pour entendre ce qui se passait. Lucifer continuait ses appels et l'anneau répondait avec le même timbre de voix que la jeune fille: "Mon père, mon père". La jeune fille se réjouit en entendant cela et elle déclara:

-Mon anneau continue à répondre. C'est le moment de nous en aller.

La jeune fille avait une nouvelle baignoire pour faire sa toilette; ils la portèrent ensemble, ainsi qu'un couteau très affilé. Ils marchèrent, marchèrent beaucoup... et finirent par atteindre les rivages de l'océan, tout en portant

toujours les deux ustensiles, et la jeune fille dit au jeune homme:

-Tu dois à présent me couper en morceaux. Tu recueilleras mon sang dans cette baignoire, sans en perdre une seule goutte. Tu couperas tout mon corps en grands morceaux et tu pénètreras ensuite dans la mer, prudemment. Tu atteindras un endroit où il y a une lueur semblable à celle de la lune; tu jetteras là ma chair, en essayant de viser la lueur. S'il restait un peu de mon sang dans le récipient, tu le rincerais avec de l'eau et viderais ces résidus de mon sang lavés dans la mer même. Si, par malheur, tu perdais de mon sang, je ne pourrais pas revenir. Je vivrai si je dois vivre; et si je dois mourir, je mourrai dans le coeur de l'océan. Mais tu te mettras à genoux au bord de la bord pour implorer Notre Seigneur et demander que je puisse en sortir. Si je ne réapparaissais pas avant l'aube, tu reprendrais ta liberté, allant où tu veux mais pas chez mon père. Si j'en sors, ce sera à minuit, au chant du coq. Nous verrons si le destin nous aide encore; mais si le sort nous est contraire, nous ne nous reverrons jamais plus.

La jeune fille, profondément consternée, s'adressa à lui en ces termes. Les deux amants s'embrassèrent en pleurant, au terme des adieux les plus amers et les plus tristes, et ils se séparèrent en se caressant avec un amour et une tendresse infinies.

La jeune fille et le jeune homme ôtèrent leurs vêtements et se retrouvèrent dans la nudité de leur naissance. Voici comment les choses se passèrent réellement:

Affligé, pleurant toutes les larmes de son corps, l'amant coupa la jeune fille en morceaux. Comme elle le lui avait signifié, il coupa le corps en grands morceaux et ne laissa pas couler la moindre goutte de sang sur le sol. Transportant les morceaux de chair dans la baignoire, il pénétra le plus loin possible dans la mer, jusqu'à ce qu'il vît l'anneau, brillant comme la lune. Désirant atteindre l'endroit étincelant, le jeune homme projeta de toutes ses forces les chairs ensanglantées. Il lava la baignoire avec de l'eau de mer, mais il oublia de laver le couteau sanglant; lorsqu'il se rendit compte de son oubli, il le lava en toute hâte dans la même eau de mer. C'est ainsi que tout se déroula.

Après s'être enfoncé dans la haute mer, le jeune amant regagna le rivage et, se mettant à genoux, il adressa des prières à Notre Seigneur, tout en pleurant. Le visage noyé de larmes, il répétait: "Si elle ne revient pas, il ne me reste plus qu'à me jeter et m'enfoncer dans les eaux profondes de la mer". Il continua à pleurer de la même manière pendant un long moment. Le deuxième chant du coq allait se faire entendre déjà, lorsque l'immense océan commença à s'agiter: les eaux turbulentes se soulevaient en vagues, comme de gros dos, et rugissaient furieusement d'une extrémité à l'autre de l'océan. Un raz-de-marée menaçait de se déclencher et le jeune homme, en proie à une peine effroyable, assistait au spectacle, tandis que ses larmes coulaient tristement. A cet instant, telle une nymphe, la jeune fille émergea des ondes en souriant, au beau milieu de l'océan, brandissant le bijou doré, l'anneau d'or pur. Son amant, à présent rieur et heureux, la regardait de tous ses yeux.

-Voici l'anneau -s'exclama-t-elle triomphalement.

La jeune fille se mit en quête de ses vêtements et s'habilla complètement, tout comme le jeune homme. Remportant la baignoire et le couteau, ils regagnèrent la demeure. En arrivant, ils se mirent à écouter ce qui se passait dans la maison et ils constatèrent que le petit anneau merveilleux continuait à répondre aux appels du démon. Ils rentrèrent discrètement dans la chambre à coucher du jeune homme. La jeune fille lui donna alors les conseils et les instructions suivants:

-Tu n'obéiras plus à aucun ordre de mon père, quel qu'il soit. Tu lui diras seulement: "J'ai accompli ce que tu m'as ordonné: voici le bijou que j'ai pu récupérer dans la mer". Avec un air gêné, tu le présenteras toi-même à ma mère. "J'ai dû le chercher toute la nuit et le petit matin m'a surpris alors que j'étais en mer", lui diras-tu. Tu ajouteras encore: "Je n'ai pu le trouver qu'au prix d'énormes difficultés car ce bijou se trouvait au beau milieu de la mer". Tu le lui porteras dans sa chambre. Mon père et ma mère auront peut-être des soupçons en ce qui me concerne mais n'accorde aucun intérêt à ma personne; au contraire, tu dois déclarer: "Je ne désire plus votre fille, ni ne songe me marier avec elle. Rétribuez-moi mes travaux sous forme d'argent et de façon équitable, car je dois retourner dans ma terre. Mais, auparavant, je veux goûter un bon

repos pour toutes les fatigues que j'ai endurées". Tu dois te comporter de façon très virile, sans quoi il t'ordonnera quelque chose de beaucoup plus difficile. Nous déciderons demain de ce qu'il conviendra de faire.

Sur ces entrefaites, le jour s'était levé. Et la jeune fille de poursuivre:

-Vas-y tout de suite, porte l'anneau. Feins d'être sorti de la mer. Tu dois faire semblant de venir de l'extérieur; frappe donc à la grande porte.

Dès qu'elle eut dit cela, la jeune fille regagna sa chambre en toute hâte. Elle retira immédiatement l'anneau qu'elle mit en dessous de son oreiller, se dévêtit à toute vitesse et se coucha dans son lit.

Entretemps, le jeune homme prit la direction de la plage, feignant d'abord de marcher de ce côté, puis, d'en revenir.

Après un bref instant, Lucifer appela sa fille. Il répéta son prénom à plusieurs reprises, mais sa fille ne l'entendait pas. Il appela alors un serviteur et lui ordonna:

-Va chercher ma fille, qui n'entend pas quand je l'appelle.

Le serviteur alla la chercher mais il revint, en signalant à son maître:

-Il y a un cadenas sur la porte de sa chambre, dans l'état où vous l'avez laissé.

Lucifer lui donna un nouvel ordre:

-Va jeter un coup d'oeil dans la chambre de ce jeune homme. Vérifie s'il est parti.

Le serviteur s'y rendit et ne trouva pas le jeune homme. Il en informa donc son maître:

-Il ne s'y trouve pas, mon seigneur. Il doit sûrement être parti à la recherche du bijou.

Satan réfléchit à voix haute:

-Il ne doit certainement pas l'avoir trouvé et c'est pourquoi il n'est pas encore revenu.

A ce moment, le jeune homme frappa à la porte principale. Le domestique s'empressa d'aller lui ouvrir et, lorsque le jeune homme fut entré, il lui demanda:

-As-tu trouvé l'anneau? Notre maîtresse de maison le réclame sans cesse.

Le jeune homme répondit sèchement:

-Oui, je l'ai trouvé.

Le domestique lui dit alors:

-Donne-le-moi! Je vais le lui porter.

-Il n'en est pas question! -coupa le jeune homme- C'est moi qui le rapporterai à votre maîtresse.

Le jeune homme refusa de remettre le bijou, pendant que Lucifer tendait l'oreille. Le domestique revint l'en informer:

-Ce jeune homme prétend avoir retrouvé l'anneau, mais il se montre irrité et il n'a pas voulu me le remettre. "C'est à moi de le remettre entre les mains de votre souvetaine", m'a-t-il dit.

-Tu dois le recevoir toi! Tu dois le recevoir toi! -lui ordonna satan.

Le domestique vint à la rencontre du jeune homme et lui dit:

-Mon maître dit que c'est à moi de porter l'anneau.

Mais le jeune homme s'y refusa et il ne lâcha pas le bijou. Satan écumait de rage et il se disait: "Je ne m'explique pas comment il a pu le trouver". Il finit par ordonner, de sa chambre:

-Cela n'a pas d'importance! Qu'il porte l'anneau à madame.

Le jeune homme pénétra donc dans la chambre de la dame, lui rapportant l'anneau, et il lui dit:

-J'ai trouvé le bijou, ma maîtresse respectée, et je vous le rapporte. Je ne l'ai trouvé qu'au prix de grandes difficultés après l'avoir cherché pendant toute la nuit. Je n'ai pas pu fermer l'oeil jusqu'au lever du jour. J'ai exécuté tous vos ordres et plus rien ne m'intéresse, même pas votre fille. Payez-moi équitablement pour les travaux dont je me suis acquitté, en argent sonnant et trébuchant. Je désire regagner mon village, je ne veux pas rester dans ce pays.

C'est de cette façon énergique que le jeune homme s'adressa à la femme du démon. Et il ajouta, sur le même ton:

-Il n'est pas question que vous me disiez à nouveau: "Fais ceci, fais cela". Je vous répète que je ne travaillerai pas davantage. Vous m'avez ordonné tellement de choses que je me sens éreinté. J'ai décidé de rester dans cette demeure un mois ou deux: au moins, je me dédommagerai de la sorte des multiples labeurs que j'ai accomplis.

La femme du démon s'indigna terriblement en entendant tout cela. Et elle éclata en reproches contre son mari:

-C'est ce vieux fou qui est le seul coupable! Il ramène des gens de tout acabit et ensuite il se fait vaincre. Il

fait le paon, en claironnant: "Je vais l'écraser, je vais le vaincre". Et finalement, il ne fait rien.

Pendant ce temps, satan avait sauté de son lit. La première chose qu'il fit, fut de se diriger vers la chambre de sa fille. Il ouvrit la porte et la trouva plongée dans un sommeil de mort; elle dormait comme une souche. Satan la réprimanda:

-Pourquoi dors-tu encore? Pourquoi ne réponds-tu pas quand je t'appelle?

-Je ne me suis pas reposée de toute la nuit parce que tu m'appelais sans cesse. Je viens de m'endormir -lui répondit la jeune fille.

-Cela suffit! -cria satan et il fit volte-face.

Il pénétra ensuite dans la chambre de son épouse. La vieille diablesse lui adressa d'âpres récriminations:

-Regarde où t'ont mené tes fanfaronnades. "Je vais le dominer", disais-tu. Dis-moi, comment l'as-tu dominé?

Pour éluder les violents reproches de sa femme, le diable lui demanda:

-Que t'a dit ce type?

La vieille femme le lui rapporta dans les détails:

-Il m'a dit: "Je vais me payer du bon temps, parce que je suis épuisé à la suite de tous ces travaux. Vous allez me rétribuer équitablement, en argent comptant". Il m'a également dit qu'il ne désire plus se marier avec notre fille, qu'il ne s'en ira que lorsque nous lui aurons effectivement payé ce que nous lui devons à juste titre.

Le diable et sa femme finirent par se ranger à cet avis:

-Il faudra qu'il en soit ainsi. Il ne nous reste plus qu'à le payer sous forme d'argent, puisqu'il nous a vaincus.

La nuit suivante, la jeune fille revint dans la chambre du jeune homme et elle lui demanda:

-Que t'a dit mon père? Que t'a dit ma mère?

-Je me suis adressé à ta mère dans les termes que tu m'as indiqués, et elle a failli s'étrangler de fureur -répondit le jeune homme.

La jeune fille lui signala alors:

-Mon père et ma mère sont en train de se mettre d'accord sur le moyen de te payer au comptant; ils se sont dits: "Cela n'a pas d'importance, nous le payerons avec de l'argent".

Après cet échange de paroles, les jeunes amants se mirent à échafauder des projets. Ils finirent par se mettre d'accord sur un point, que résuma la jeune fille: "Dans le courant des jours qui viennent, nous préparerons notre départ sans que mes parents s'en rendent compte".

Comme convenu, ils consacrèrent les jours qui suivirent à leurs préparatifs de voyage. La jeune fille transporta en cachette les trésors de ses parents dans sa chambre. Peu à peu, elle s'empara de tout. Le dernier soir, elle revint dans la chambre où le jeune homme passait la nuit et elle lui annonça:

-Nous partirons dans la nuit de demain. D'ici là, tout sera prêt et bien emballé, et il ne manquera rien. Nous prendrons la fuite dès que je viendrai te chercher.

Le jeune homme se borna à donner son consentement.

Le dernier soir, le jeune homme fit les préparatifs convenus. Lorsqu'il en eut fini, il se mit à attendre la jeune fille.

Lucifer n'avait plus remis de cadenas sur la porte de la chambre de sa fille, depuis que le jeune homme avait dit que cela ne l'intéressait plus de se marier avec elle. Le soir de l'évasion, la jeune fille fit mine de s'abandonner au sommeil et elle se dénuda, non sans avoir au préalable laissé à la porte de ses parents l'anneau que nous lui connaissons.

-Petit anneau, précieux petit anneau! Cette fois, fais s'endormir d'une traite, comme des souches, mes parents et tous les domestiques de la maison, pour qu'ils ne me remarquent pas.

Après s'être livrée à cette invocation rituelle, la jeune fille pénétra dans la chambre du jeune homme et le pressa instamment:

-Allons-y! Fuyons vite!

-On y va! -acquiesça le jeune homme.

Ils transportèrent tous leurs bagages jusqu'à la porte extérieure de la demeure, sans en oublier un seul. La jeune fille pénétra ensuite dans la chambre au trésor de ses parents, où se trouvaient soigneusement détenus les objets les plus précieux et les bijoux en or et en argent. Elle s'empara des pièces qui avaient le plus de valeur, de ce qu'il y avait de plus remarquable et de plus rare dans le patrimoine familial, notamment d'un fauteuil en argent.

Tous deux pénétrèrent aussitôt après dans l'écurie, où se trouvaient les chevaux choisis. La jeune fille appela

chacun d'eux par son nom. Le meilleur de tous était un bel animal, de couleur cendrée et à la robe brillante, du nom de "Apulino"; après lui, se détachait un couple vigoureux: un étalon du nom de "T'okkopipi" et une belle jument, qui répondait à celui de "Wapachula".

La jeune fille choisit d'abord le meilleur des chevaux:
-Apulino, sors -lui ordonna-t-elle impérativement.

Elle appela ultérieurement les deux animaux les plus vigoureux de l'écurie, T'okkopipi et Wapachula, qui sortirent au pas de course, l'un derrière l'autre. Sans perdre de temps, ils chargèrent leurs bagages sur le dos du couple. La jeune fille recueillit ensuite son anneau et ils montèrent tous deux sur le véloce cheval à la robe cendrée. Lorsqu'ils furent à quelque distance de la demeure de Lucifer, la jeune fille s'adressa à son petit anneau:
-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que demain, lorsque mes parents s'éveilleront, ils trouvent ce verger, aménagé par mon fiancé, transformé en dépotoir, et que le blé qu'il a récolté se métamorphose en sable.

Après avoir prononcé ces paroles, la jeune fille éperonna Apulino et ils partirent à toute vitesse, comme l'éclair. Ils atteignirent, en très peu de temps, le rivage de la mer, au dessus de laquelle était érigé un pont, sur lequel ils s'engagèrent au galop. Le jour se leva, le matin monta dans l'univers, alors qu'ils étaient déjà très loin.

A l'aube, satan sauta prestement de son lit. La première chose qu'il fit en sortant de sa chambre, ce fut de jeter un coup d'oeil au jardin, mais ce dernier s'était métamorphosé en dépotoir. Il s'exclama, avec une profonde stupeur:
-Qu'est-ce que c'est que ça! Comment a-t-il pu se transformer en dépotoir!...

Les fleurs avaient disparu, il n'en restait pas une. La fontaine, d'où jaillissait de l'eau en sept points, n'était plus là, elle non plus.

Satan se précipita dans la chambre de sa fille. La pièce était complètement vide, il n'y restait même pas un meuble.

Il se rendit dans la chambre du jeune homme et trouva le même spectacle: une pièce totalement vidée. En constatant cela, Lucifer prit peur et, déconcerté, il s'exclama:
-Que s'est-il passé? Où sont-ils allés?

Il se mit en quête de sa conjointe, la vieille diablesse, et lui communiqua:
-Jette un coup d'oeil à l'extérieur! Il ne subsiste rien du jardin! Et notre fille a également disparu!

En apprenant une telle nouvelle, la vieille se leva de son lit, en toute hâte. Elle passa tout en revue, une chambre après l'autre, sans rien laisser au hasard et elle constata que tout avait disparu. Ses meilleurs chevaux, eux non plus, n'étaient pas là. Le sable s'échappait des sacs de blé, empilés dans l'entrée. Elle examina chaque sac: dans tous, sans aucune exception, il n'y avait que du sable. La diablesse abreuva son mari d'injures. En constatant de telles pertes, elle l'insulta tout son soûl.
-Ils ont filé, il n'y a pas de doute -murmura satan et, enfourchant l'un de ses chevaux, il se lança à la poursuite des fugitifs, en se répérant sur les traces laissées par les animaux. Presque immobile, à un créneau de la plus haute tour de son château, la vieille femme observait son mari et le vit se rapprocher de leur fille.

A cet instant, la fille tourna la tête et vit que quelqu'un était derrière eux. Elle dit alors à son compagnon:
-Mon père est sur nos talons. Je ne sais pas comment nous allons nous tirer de ce pétrin.

Elle métamorphosa hâtivement les chevaux et leur charge en un grand champ clos, très grand. Elle-même se transforma en fleur, mais elle signala auparavant au jeune homme:
-Tu vas te transformer en un petit vieux, avec une houe ébréchée. Mon père te demandera: "Est-ce qu'il n'est pas passé par ici une jeune fille et un jeune homme à cheval?". Tu lui répondras: "Non, ils ne sont pas passés". Tu veilleras à ce qu'il ne cueille pas les fleurs pour les emporter. Tu ne le permettras en aucune manière. "Je vais te rosser", lui diras-tu, en le menaçant de ta petite houe ébréchée. Il s'en ira alors.

Ils se métamorphosèrent effectivement, comme elle l'avait dit. Satan, le père de la jeune fille, atteignit les lieux où poussaient les plantes, ce champ qui, à l'arrivée de satan, était devenu un très beau verger clos, où un pauvre vieux ne possédant qu'une houe ébréchée s'employait à arroser les plantes. Satan lui dit:
-Brave homme, je voudrais te demander quelque chose.
-Demande tout ce que tu veux -lui répondit le vieillard.

-Est-ce que, par hasard, une adolescente et un jeune garçon à cheval, qui conduisaient deux montures chargées, ne seraient pas passés par ici?
-Cela fait longtemps que je n'ai vu personne. Bon an mal an, je reste en ces lieux pour soigner ces fleurs et personne n'est jamais passé par ici. Tu es le premier qui ait atteint ce champ.

Pendant que le petit vieux parlait, Lucifer se mit à contempler les fleurs, avec un tel ravissement qu'il en oublia sa fille. Il tendit la main vers les plantes pour cueillir une fleur et demanda:
-Offre-moi, s'il-te-plaît, une de tes petites fleurs.

Brandissant sa petite houe ébréchée, le petit vieux le menaça de lui en asséner un coup. Lucifer s'effraya lorsqu'il vit la petite houe brandie et prête à s'abattre sur lui.
-Le propriétaire de ces fleurs dirait que c'est ma faute. Il me dirait que c'est moi qui les ai cueillies avec mes mains sales -bredouilla le petit vieux en colère.
-Je m'en vais donc -dit satan et, enfourchant son cheval, il regagna sa demeure.

Sa femme, la vieille diablesse, continuait à observer ce qui se passait de son créneau. A ce qu'il paraît, les démons peuvent voir à n'importe quelle distance; c'est pourquoi, la vieille épouse de satan continua à observer toute la scène et, lorsqu'il fut revenu, elle lui demanda:
-Les as-tu trouvés?
-Qui ça? -interrogea le démon, intrigué.
-Est-ce que ce n'est pas à la recherche de notre fille que tu es parti? -répliqua la vieille diablesse.
-Ah!... -répondit le démon, comme s'il était hébété. Ce ne fut qu'alors qu'il se rappela être parti à la recherche de sa fille.
-Je ne les ai pas trouvés -déclara-t-il-; je n'ai atteint qu'un jardin extrêmement beau.
-Vieil imbécile! Comment peux-tu donc croire les gens? Ces fleurs n'étaient-elles pas notre fille? Ce petit vieux n'était-il pas le jeune homme? -le tança-t-elle au point de lui faire perdre la tête.
-Ah? C'est ainsi que les choses se sont passées? -dit le diable, hébété.
-C'était notre fille, vieux fou! Tu aurais dû cueillir ces

fleurs et les rapporter -le gronda la vieille et elle lui ordonna aussitôt:- Cours donc! Remets-toi à leur recherche!

Poussé par sa femme, le démon se lança à nouveau à la poursuite des fugitifs.

Entretemps, à peine son père avait-il repris le chemin de la maison, la fille arrima sérieusement les charges et reprit la fuite en compagnie du jeune homme.

Ils cheminèrent pendant de nombreux jours, chevauchèrent durant plusieur mois. Le démon galopait derrière eux à toute vitesse, il volait sur son cheval mais il ne pouvait pas les rejoindre.

Soudain, poussée par un pressentiment, la jeune fille tourna la tête et s'exclama:
-Mon père est à nouveau derrière nous! Nous ne pouvons pas nous métamorphoser, une nouvelle fois, en fleurs. Ma mère l'a bien mis en garde. Cette fois, nous nous transformerons en animaux. Tu vas être maintenant un vieux berger.

Les chevaux et leurs fardeaux furent effectivement convertis en une très grande bergerie. La jeune fille se transforma en un gros troupeau de moutons; le jeune homme, en un vieux berger possédant une petite hutte et un petit coin réservé au pacage.

En attendant l'arrivée du démon, le petit vieux faisait paître ses brebis. L'enclos était rempli de petits agneaux qui bêlaient: "bee, bee, beee!", confondant leur voix avec celle des brebis, leurs mères, dans un brouhaha continuel. Satan finit par arriver et il demanda:
-Brave homme, me permettez-vous de vous interroger: est-ce qu'il n'est pas passé ici un jeune homme et une jeune fille à cheval?

Le petit vieux lui répondit:
-Il n'est passé personne par ici. Bon an mal an, je fais paître mon troupeau et je n'ai jamais vu personne. Tu es le premier qui arrive jusqu'ici.
-Ah!... -se borna à grogner satan et, oubliant une nouvelle fois sa fille, il ajouta:- Tes brebis sont belles et leurs agneaux sont mignons. Offre-m'en, ne fût-ce qu'un tout petit.
-Non! -dit le petit vieux- Ils ne m'appartiennent pas et elles sont comptées. Le propriétaire de ce troupeau est un blanc et il m'infligerait de lourdes corvées, allant jusqu'à me dépouiller de mes vêtements.

-C'est bon! -dit satan, vexé; il enfourcha son cheval et partit à toute vitesse en direction de son palais.

Quand la jeune fille vit son père s'en aller, elle reprit son apparence humaine et, enfourchant à son tour un cheval, elle partit avec le jeune homme dans la direction opposée. Ils avaient, dans leur fuite, pris une relative avance.

Le démon revint auprès de sa femme, une nouvelle fois porteur de mauvaises nouvelles:

-Je n'ai rien trouvé; tu m'as envoyé en vain -lui dit-il.

Sa femme lui répondit avec impatience:

-Ces brebis et leurs agneaux, est-ce que ce n'était pas notre fille, par hasard?

-Non -dit le démon-. Il y avait un petit vieux qui s'occupait du pacage.

-Tu es un vieil imbécile! -répliqua-t-elle-. Les brebis étaient notre fille et le vieux berger, c'était le jeune homme.

Et elle administra une grande volée de coups à son mari, tandis qu'elle le tançait vertement: "Tu as fait mille sottises!". Elle lui fit ensuite contempler l'horizon et lui signala:

-Regarde! Comme notre fille est déjà loin!

C'était vrai: il put constater que sa fille se trouvait à une énorme distance.

Lucifer en fureur prit une décision: il monta sur un autre poulain et se lança, une fois de plus, à la poursuite des fugitifs.

La diablesse, sa vieille femme, continuait à tout observer de son créneau. Elle ne le perdait pas de vue. Lorsqu'il fut à nouveau très loin et que sa fille fut à sa portée, cette dernière tourna la tête et, regardant, elle aperçut un cavalier qui approchait par derrière.

-Mon père est à nouveau là. Nous ne pouvons pas à nouveau le mettre sur une fausse piste. Cette fois-ci, nous devons le tuer, il n'y a pas d'autre solution -dit la jeune diablesse avec inquiétude-. Je vais me transformer en fleuve, nos montures en berges, et toi tu te transformeras en pont, en un petit pont minable, avec des piliers branlants.

La jeune fille se métamorphosa effectivement en un fleuve aux eaux tumultueuses et les montures en berges de ce fleuve. Le jeune homme devint un vieux petit pont sans importance, renforcé par des parapets de fascines.

Lucifer atteignit les berges du fleuve au triple galop. Et, sans mettre pied à terre ni se prémunir, il s'engagea brusquement sur le pont. Alors qu'il se trouvait à mi-chemin, le pont se cassa en deux. Le jeune homme avait ployé sa colonne vertébrale afin que le démon tombe dans le fleuve, où il s'enfonça dans les eaux turbulentes. Il luttait énergiquement, ainsi que sa monture, pour sortir de l'eau, mais cela lui était impossible. Tandis qu'il se débattait avec l'énergie du désespoir pour s'en sortir coûte que coûte, le jeune homme lui broya la tête à coups de pierre, lui réduisit le crâne en bouillie. C'est ainsi que le démon mourut, sans rémission. Il avait à peine expiré que les fugitifs, contents, reprirent la fuite au galop.

La diablesse, la reine et la maîtresse de Tutupaka, ne perdit rien de la scène, depuis son créneau dans la tour: elle vit comment la fille assassinait son propre père. Tout en étant témoin du crime perfide, la femme ne put rien faire, malgré son désespoir. En constatant la mort de son mari, elle trépignait, se tordait les mains, en proie à la douleur, sur le seuil de porte de sa demeure, qu'elle avait atteint, tout en se lamentant sur son deuil. Et, en se mordant les lèvres, elle criait:

-Jugez et mesurez l'ampleur du crime de ma fille! Les chiens sont en train de dévorer mes entrailles! Mais c'est moi qui la rejoindrai pour lui donner une sévère leçon.

Elle enfourcha alors un aiglon et partit. Elle se déplaçait à grande vitesse, soulevant un immense nuage de poussière.

A ce moment, sa fille jeta un coup d'oeil en arrière.

-C'est ma mère qui arrive. Nous ne pouvons rien lui faire, mais elle ne peut rien nous faire, elle non plus. Laissons-la courir derrière nous. Peu importe qu'elle nous trouve -dit-elle en éperonnant les montures.

La diablesse finit par la rejoindre et lui parla de la façon suivante:

-Mon enfant, pourquoi continues-tu à fuir! Tu as fait périr ton propre père d'une mort atroce. Je ne te pardonnerai jamais si tu t'obstines à vouloir t'unir à cet homme pour toute la vie. C'est à cause de lui que tu as assassiné ton géniteur. Jamais plus, tu ne pourras dire de

moi: "Elle était ma mère". Je te crache dessus avec le lait de mes seins -et, la maudissant, elle pressa ses seins jusqu'à répandre du lait sur la tête de sa fille.

Elle remonta alors sur son aiglon et regagna sa demeure.

La jeune fille s'élança vers sa mère et, éclatant en sanglots, elle lui dit adieu:

-Si le destin permet que nous nous voyions encore, nous nous verrons encore. Et si la mort doit nous séparer, elle nous séparera -disait-elle, tandis que de grosses larmes tombaient de ses yeux.

Nous ne savons pas jusqu'à quand dura leur séparation. Le jeune homme et la jeune fille poursuivirent leur voyage. La mère retourna dans son foyer pour vivre, en pleurant dans la solitude. Voilà ce qui arriva.

Le jeune homme conduisit la jeune fille dans son village. Il le lui montra à distance:

-Voilà mon village -déclara-t-il.

-Et ta maison, c'est laquelle? -demanda la jeune fille.

Son fiancé la lui désigna, en tendant le bras:

-Voilà ma maison.

La maison du jeune homme se trouvait au centre du village.

-Cette nuit, nous la passerons ici, en dehors du village. Nous ne nous rendrons pas encore chez toi. Tu ne t'y rendras que demain, pour savoir où tes parents nous logeront. Nous porterons nos bagages à l'endroit qu'ils indiqueront dit la jeune fille.

On raconte qu'une petite vieille avait sa demeure dans les environs de l'agglomération. Les amants l'atteignirent et lui demandèrent l'hospitalité, en la suppliant:

-Brave dame, ayez la bonté de nous accorder l'hospitalité chez vous à tous les deux et de nous donner également la possibilité de mettre nos chevaux à l'abri.

-Jeune homme, vous pouvez dormir ici. Vous pouvez également dormir ici, jeune fille -répondit la petite vieille qui, à ce qu'on dit, était une personne extrêmement aimable.

Les deux voyageurs débarrassèrent les montures de leurs fardeaux et les conduisirent au corral de la maison, où il y avait du fourrage sec en abondance et des bottes de paille pour les nourrir. C'était la bonne pâture que leur avait procurée la petite vieille. Les amants passèrent la

nuit dans cette maison.

On raconte que la petite vieille élevait une petite poule et un petit coq au plumage qui frisait. En voyant ce couple d'oiseaux de basse-cour, le jeune homme dit à la petite vieille:

-Madame, comme ils sont mignons votre petit coq aux plumes retournées et votre petite poule, quel beau couple.

-Oui, ils sont fort mignons! En outre, ce petit coq et cette petite poule sont capables de raconter des histoires quand ils chantent -répondit la vieille femme.

-Faites donc en sorte, madame, qu'ils nous racontent quelque chose -la supplia le jeune homme.

-Ils ne peuvent pas chanter pour le moment. Ils ne le font que dans les maisons qui sont en fête.

Devant la réponse de la petite vieille, le jeune homme se dit dans son for intérieur: "Comment des poules peuvent-elles se rendre compte s'il convient ou non de chanter dans tel ou tel endroit? Il a dû le dire malicieusement". Après une brève discussion, la petite vieille et ses hôtes allèrent se coucher et se reposer.

Le lendemain matin, la jeune fille dit à son fiancé:

-Vas-y à présent! Rends-toi à présent chez tes parents et demande-leur où ils nous logeront. Apprends-leur mon existence. Mais je t'avertis que tu ne dois pas te laisser embrasser par la moindre femme. Tu peux le faire avec des hommes, mais si la moindre femme t'embrassais, tu m'oublierais. Fais bien attention si tu ne revenais pas me cher cher pour cette raison. Si c'était le cas, ce serait à bord d'un char de feu que je te reconduirais dans mon village.

Son fiancé lui répondit en sortant:

-Il est impossible que je t'oublie et encore moins que je ne revienne pas. Je reviens tout de suite.

Il était très tôt le matin lorsque le jeune homme laissa la jeune fille en compagnie de la petite vieille. Lorsqu'il pénétra dans son village, enfants et adultes sortirent à sa rencontre. Des hommes et des femmes voulaient l'embrasser en signe de bienvenue; mais lui esquivait les étreintes des femmes, ne permettant qu'aux seuls hommes de le faire. Lorsqu'il franchit le seuil de la maison paternelle, son père et sa mère le reçurent avec effusion, versant des larmes d'allégresse en le revoyant, sain et sauf.

Il n'oublia pas l'existence de sa fiancée en recevant le baiser de sa mère mais, alors qu'il était sur le point de leur dire: "Je suis revenu avec ma fiancée", la cuisinière de la maison, une petite vieille, qui apparut en toute hâte, l'embrassa soudain avec véhémence.

-Tu es revenu, mon petit monsieur, mon petit coeur. "Je ne le reverrai plus", me disais-je. Mais j'ai le bonheur de te voir encore -disait cette vieille importune, qui alla même jusqu'à donner un baiser au jeune homme.

Par ce seul geste, le jeune homme oublia complètement l'existence de sa maîtresse. Il ne songea pas à retourner et ne se souvint de rien. Il se laissa embrasser par tous, hommes et femmes, indistinctement.

Son père pas plus que sa mère ne savaient rien de sa fiancée. C'est pour cette raison que, le croyant seul, ils ne s'occupaient et ne servaient que lui. Et la foule de gens qui venaient le saluer disaient à ses parents:

-Nous allons le marier, pour célébrer son retour.

-C'est une bonne idée -répondaient les parents.

Quand les gens se retirèrent, ils se mirent à lui glisser à l'oreille:

-Tu devrais te chercher une épouse! Choisis celle que tu veux et nous irons lui parler, nous demanderons sa main en apportant la coca et nous nous arrangerons avec ses parents.

Le jeune homme répondit:

-Ce peut être n'importe qui, pourvu qu'elle soit la fille de personnes convenables.

Il y avait dans le village, dit-on, une très jeune fille, qui était l'enfant d'un homme fortuné. Les parents du jeune homme se rendirent chez ceux de cette jeune fille, apportant le petit paquet de coca, afin de conclure l'engagement avec elle et ses parents.

Entretemps, dans la maison de la petite vieille, l'amante attendait toujours son fiancé.

-Il s'est probablement laissé embrasser par l'une ou l'autre femme -disait-elle, en pleurant.

En la voyant ainsi, la petite vieille lui dit:

-Petite fille, mademoiselle, quelle est la cause de tes larmes et de ta peine?

-Mon fiancé, ce jeune homme qui est arrivé en ma compagnie, m'a ramené de mon village. Il est allé voir ses parents et

il ne revient pas. Je dois avoir sombré dans l'oubli, pour lui. Cela fait déjà deux mois qu'il est parti. C'est pour cette raison que je pleure. Je ne trouve pas de moyen de savoir ce qui s'est passé. Je ne connais personne à qui je puisse poser la question.

La petite vieille lui répliqua:

-Petite fille, dis-moi, en toute confiance, tout ce qui s'est passé. Je ne suis pas une mauvaise personne. Tu verras que j'apprendrai la vérité quand je me rendrai au village.

-Ah, comme vous seriez bonne, madame, si vous appreniez la vérité! Il n'y a déjà plus de pâture pour mes chevaux. Et jusqu'à quand vais-je pouvoir tenir avec les trésors de mes parents, que nous avons rapportés ensemble. Par sa faute, j'ai tué mon père. Egalement à cause de lui, ma mère me laisse sombrer dans l'oubli. En pressant le lait maternel hors de ses seins, elle m'a voué à une malédiction éternelle.

C'est ainsi qu'elle raconta tout à la petite vieille qui, après l'avoir entendue, lui dit:

-Ne sois pas affligée, petite fille, mademoiselle. Je me rendrai au village et je chercherai soigneusement à connaître la vérité. J'enquêterai même chez lui.

-Espérons que tu puisses le faire, madame. Je veillerai à l'entretien de ta demeure.

La vieille femme quitta la jeune et se rendit au village, où elle se mit à interroger les connaissances qu'elle rencontrait.

-Quelles sont les dernières nouvelles dans notre village? Ca fait près de deux mois que je n'y ai pas mis les pieds -leur disait-elle.

Les gens du village lui donnaient des nouvelles du genre de celle-ci:

-Tout ce qu'il y a de neuf c'est le retour du jeune homme qui a vaincu le diable. C'est la seule chose, que l'on est en train de fêter depuis deux mois.

"Je vais aller voir le jeune homme. Je vais lui poser la question personnellement", se disait la vieille femme; mais elle ne manquait pas d'interroger toutes les personnes qu'elle voyait et elles lui donnaient toujours la même nouvelle. C'est ainsi qu'elle arriva à la demeure du jeune homme. Elle continua à interroger ceux qu'elle voyait aux

alentours, même devant la porte de la maison. Elle disait à ces voisins:
-Qu'y a-t-il comme nouveautés? Prépare-t-on quelque chose pour les jours qui viennent?
Les voisins lui apprirent:
-Le jeune homme, qui a vaincu le démon, se mariera après-demain.
La petite vieille pénétra alors dans la maison et dit aux propriétaires:
-On me dit que le jeune monsieur est arrivé. J'aimerais bien le voir.
-Il n'est pas ici, il est sorti -lui répondirent-ils.
-Vous serez très pris dans les jours à venir? -demanda la petite vieille.
-Oui, nous allons célébrer le mariage de notre fils avec la fille d'un homme très fortuné, d'une communauté voisine de la nôtre.
-Si c'est le cas, bien que je sois pauvre, je ne l'oublierai pas -dit tendrement la petite vieille.
-Merci beaucoup, madame -répondirent les parents.
La petite vieille prit alors congé d'eux:
-Je dois à présent m'en aller. Au revoir.
Avant de s'en aller, la petite vieille glana des informations à propos de tout, y compris la date de la noce. Lorsqu'elle en sut assez, elle rentra directement chez elle, où l'attendait la jeune fille, pleurant toutes les larmes de son corps. En arrivant, la petite vieille lui dit:
-Ma chère petite, ne pleure plus. J'ai obtenu les informations, je sais tout. Celui qui était ton fiancé, dans moins de trois jours, contractera publiquement mariage avec une autre femme. Je le tiens de bonne source, c'est sa propre mère qui me l'a appris.
La jeune fille lui demanda avec une intime confiance:
-Que puis-je faire, madame? Je te supplie de me conseiller, de m'orienter, car tu es une femme comme moi.
-Petite fille, raconte-moi tout, à moi seule. Dis-moi ce qui s'est passé dans ton village, ce que tu as fait en faveur de cet homme. Dis-moi quels services tu lui as rendus, de quels embarras tu l'as tiré. Raconte-moi tout, sans rien oublier. Ma petite poule sait raconter des histoires tout en chantant. Tu lui apprendras ton histoire

et, le jour où cet homme se mariera, je la lui porterai. Ma petite poule lui racontera tout sans rien omettre. De cette façon, ton fiancé se souviendra à nouveau de toi.
La jeune fille raconta, point par point, toute sa longue histoire. La petite vieille appela son petit coq et sa petite poule et la leur répéta. "Tu chanteras comme ci et, toi, comme ça", leur dit-elle, en insistant bien. Elle dit ensuite à la petite poule: "Vois comme cette jeune fille pleure. Lorsque ton petit coq sera à bout de forces et s'écroulera dans un coin, tu prendras le relais et tu te mettras à lui raconter la suite de l'histoire, en chantant".
Pendant les trois jours qui précédèrent la noce, la petite poule et le petit coq reçurent une instruction très poussée et on leur fit soigneusement répéter ce qu'ils allaient devoir dire.
Le soir de la veille des noces, la petite vieille appela la jeune fille pour lui dire:
-Petite fille, mademoiselle, tu vas rester à la maison. Demain, cet homme contractera mariage avec une autre jeune femme. Ce soir, ce sera ses adieux à sa vie de garçon (Chaykka, kunan ch'issintan 'koñi thapinkka). C'est pour cette raison que je m'en vais maintenant, afin de lui rappeler sa vie.
Après lui avoir confié la maison et lui avoir fait part du motif de son départ, la petite vieille se dirigea vers le village, emportant sa petite poule et son petit coq. La jeune fille était restée pour veiller à l'entretien du ménage mais, en se sentant toute seule dans cette demeure étrangère, elle se mit à gémir et à fondre en larmes.
A l'heure du sommeil le plus doux, la vieille femme pénétra dans le foyer du fiancé, où l'on enterrait sa vie de garçon.
La petite vieille le chercha et lui parla en ces termes:
-Petit garçon, jeune tourtereau, je vois que tu es revenu, que tu as réapparu. Au moment de ton arrivée, j'étais très occupée, c'est pour cette raison que je n'ai pas pu te rendre visite. Je partage d'autant plus ton bonheur à présent que tu vas t'unir à une femme qui constitue un si bon parti et je me réjouis très fort pour toi. C'est pourquoi je te rends visite avec ma petite poule. Tu dois savoir que ma petite poule a la vertu de rendre les personnes gaies. Peut-être parviendrai-je à t'amuser grâce à elle, à l'occasion de ton heureux retour, cher jeune homme.

-Oh, madame, chère madame! C'est vraiment une riche idée!

Mais, au fond de lui, il se disait: "Comment vais-je m'amuser avec ces volatiles". Et il fit servir à la petite vieille plusieurs verres des liqueurs qu'ils étaient en train de boire, mais uniquement des fonds. La vieille cependant donnait ces liqueurs qu'on lui servait à sa petite poule et à son petit coq.

Le jeune homme et sa fiancée, les membres des deux familles, les amis et les autres personnes appartenant à la communauté du fiancé, tous réunis en agréable compagnie et confortablement assis, faisaient bombance, mangeant des mets exquis et buvant des liqueurs. Tantôt le parrain, tantôt la marraine, donnaient de sages conseils tant à la jeune fille qu'au jeune homme.

Tous les invités s'apprêtaient pour le bal, qui allait être célébré au son des kenas et des flûtes. Tous les chanteurs étaient déjà arrivés, ainsi que toute une série de personnes qui allaient donner plus d'éclat à la fête. L'ambiance commençait à s'échauffer. Les kenas, les petites flûtes, les zampoñas éparpillaient leurs notes, quand le petit coq invita la petite poule à danser et ils ouvrirent le bal. C'est comme cela que cela se passa. Le petit coq dansa avec la petite poule, en y mettant de l'enthousiasme et de la grâce.

-Vois-tu, mon garçon, comme ma petite poule danse bien -fit remarquer la petite vieille au jeune homme.

En voyant danser les volatiles, toute l'assistance resta bouché bée d'étonnement. "C'était vrai qu'ils savaient danser", commentaient les personnes présentes et elles riaient en réservant un accueil chaleureux à cette agréable surprise. A partir de ce moment, on servit à la petite vieille les boissons les meilleures, les plus fines et les plus recherchées. Mais la vieille femme donna tout au petit coq; elle le faisait boire en lui ouvrant le bec. Lorsqu'il fut soûl, il se mit à tournoyer sur lui-même, encore et encore, jusqu'à ce que, fatigué de tant tournoyer, il allât s'écrouler dans un coin de la salle, émettant un drôle de bruit en se laissant choir et en tombant. (Hichutas "wich'ikk!" nispa wihch'ukun k'ankachakka). La petite poule continua alors à danser toute seule, en décrivant de gracieuses pirouettes.

-Eh, lève-toi! Eh, réveille-toi! -disait-elle à son petit coq, en lui donnant des coups de bec.

Le petit coq était raide, il dormait comme une souche. Il ne se souciait plus le moins du monde de sa compagne. Comme si elle se sentait dédaignée, la petite poule se mit à chanter au petit coq, en lui faisant des allusions voilées:

-Tu dois m'avoir oubliée complètement, complètement.
C'est pour toujours, peut-être, que tu m'as abandonnée?
Ecoute-moi et dis-moi: tu ne te souviens plus de rien?...

C'est par ces strophes qu'elle débuta son chant. Les personnes de l'assistance faisaient des commentaires et disaient à la petite vieille:

-C'était vrai que ta petite poule savait chanter.

Ils se turent ensuite, pour écouter attentivement. Et la petite vieille leur dit:

-Oui, ma petite poule peut chanter mille choses à vous faire mourir de rire. Vous allez à présent l'écouter, car elle va vous en raconter bien davantage.

Les invités se mirent à prêter une oreille attentive.

-Dis-moi, ingrat, ne te souviens-tu pas de moi?
Pour toi, j'ai quitté père et mère.
Pour toi seul, je les ai voués à l'oubli.
Je n'ai plus de père, je n'ai plus de mère.

Alors que je te délivrais, alors que je te sauvais,
seulement alors tu m'as témoigné de l'amour,
seulement alors tu m'as caressée.
Tu m'abandonnes maintenant, tu me voues à l'oubli.

Tu ne te souviens plus, tu as déjà oublié
la fois où mon père, assisté de ma mère,
t'a opiniâtrement combattu, a durement lutté
pour te soumettre, pour te dominer.

Tu ne te rappelles plus, peut-être as-tu oublié
les rudes travaux, la récolte impossible
que tu as dû faire en un seul jour.
"Trie tout le blé, vanne-le, engrange-le",
t'ordonnait-on, exigeait-on de toi.

Sans arrière-pensée, sans manifester la moindre crainte,
j'ai été ta seule aide, ton seul abri.

Ecoute-moi, ingrat, mauvais amoureux,
tu devras être plongé dans un sommeil éternel.
Je dois te conduire au village maudit,
Tutupaka llakta, où je suis née.

C'est ainsi que la petite poule chantait l'histoire qu'on lui avait apprise. En l'entendant, le jeune homme semblait se souvenir. "Je crois que j'ai été cet amant", se disait-il en son for intérieur. "Où l'ai-je vue? Il me semble avoir connu quelque part cette petite poule et ce petit coq", se répétait-il, entrevoyant de vagues souvenirs.

Le jeune homme s'employa, dès lors, à servir personnellement les boissons à la vieille femme. Il lui versa la bonne chicha, les liqueurs les plus fines. La petite vieille en absorbait une partie et donnait le reste à la petite poule, lui demandant instamment de se remémorer:

-Tu connais beaucoup d'autres récits. Continue à chanter. Récite ces belles histoires que je t'ai apprises.

Et la petite poule de chanter une nouvelle histoire:

-Ame sans tendresse, poitrine sans amours,
tu oublies à présent et ne te souviens plus
des rudes tâches dont t'a chargé mon père,
les grands sacs, gorgés de blé,
l'ordre final: "Tu porteras à dos de mule
ce blé purifié que j'ai semé sur ma terre".

Tu ne savais pas comment faire le travail,
tu ne pouvais même pas soulever un de ces sacs.
Je suis venue à ton aide, j'ai couru à ton secours,
je me suis acquittée, seule, de toute ta tâche.

Ton amour est mort désormais, tu n'as plus présente
à l'esprit la fois où tu as caché ma robe verte
à proximité de la mer, et c'est ainsi que tu m'as trompée.
Tu ne te souviens même pas de cela.

Tu ne te rappelles pas non plus avoir parcouru
les champs de mon village, de jour et de nuit
avec mon bijou aimé, avec mon anneau d'or.

Et la belle fontaine aux eaux cristallines
jaillissant sans fin en sept points,
tu ne t'en souviens pas davantage ni ne m'en remercies.

Mon père t'a ordonné d'aménager
instantanément un jardin resplendissant,
d'une verdeur éternelle et toujours en fleurs.
Tu ne t'en souviens pas, tu l'as également oublié.

En ce moment, tu ne me permets même pas de
me regarder dans tes yeux, tu ne laisses même pas
tes oreilles m'entendre et ta bouche me parler,
et ton coeur est pour toujours loin de moi.

En récitant ces strophes dédiées à son petit coq, la petite poule raconta l'histoire du jeune homme. Pour la stimuler, la vieille femme lui servait verre après verre, tout en observant le jeune homme à la dérobée, mine de rien; elle se rendait compte qu'il commençait à se souvenir de son passé.

Le jeune homme se disait dans son for intérieur: "C'est cette petite poule de la vieille femme qui habite à l'extérieur du village et chez qui nous avons logé. Je me rappelle qu'elle avait coutume de dire: "Ma petite poule sait très bien chanter". Et moi, je me faisais la réflexion: "D'où vient qu'elle sait chanter?" C'est sûrement ma femme qui le lui a appris. C'est en ces lieux que j'ai laissé l'élue de mon coeur. Comment est-il possible que je l'ai oubliée? Je me rappelle qu'elle m'avait recommandé: "Ne te laisse embrasser par aucune femme". Je me rappelle que la toute vieille cuisinière m'a donné un baiser. C'est pour cette raison que je l'ai oubliée. Comment peut-elle se porter? Qu'est-il advenu d'elle? Que m'est-il arrivé pour que je l'ai oubliée? Pourquoi ai-je commis une telle bévue? A présent, je me suis engagé à en épouser une autre".

Voilà les réflexions auxquelles se livrait le jeune homme, en proie à une peine effroyable et présentant l'apparence d'un homme ivre. A ce moment, la petite poule se mit à chanter de nouveau:

-Mauvais amoureux, jeune homme insensible,
tourtereau sans âme, coeur de pierre,
est-il possible que tu ne te souviennes plus
que tu m'as égorgée et coupée en morceaux
et que tu m'as jetée dans la mer pour récupérer,
comme on te l'avait ordonné sous peine de mort,
l'anneau d'or de ma vieille mère?
C'est seulement ainsi que tu as retrouvé le bijou perdu,
grâce à mon aide et à mon sacrifice.

Je ne t'ai pas demandé quels titres tu possédais,
je ne me suis souciée ni de ta patrie, ni de ton lignage,
lorsque j'ai transformé les verts jardins de mon père
en vil dépotoir et son blé en sable.

Si j'avais su de quelles ingratitudes
tu allais me payer, je n'aurais pas voulu t'aider
ni pour ceci ni pour cela ni pour rien.
Je ne pleurerais pas aujourd'hui, si mon vigoureux père
t'avait vaincu, fait prisonnier et soumis.

En ce moment, la maison de mes parents
est en train de se transformer en tas de fumier,
la faim y règne et les bêtes meurent
dans mon bien-aimé village. C'est toi le coupable!

Tu m'as séduite pour que cela se produise,
tu m'as fait quitter mon foyer et mon village.
Maudite par mon père, maudite par ma mère,
je suis frappée à jamais d'une double malédiction,
pour avoir cru en ton amour trompeur!
Amour sans mémoire! Amant de perdition!
Mauvais amoureux! Coeur de pierre!

C'est là-dessus que la petite poule aux plumes retournées termina son dernier chant. "Comme je me sens épuisée!", s'exclama-t-elle et elle s'assit. Entretemps, le petit matin s'était mis à resplendir, c'était l'aube d'un nouveau jour. A peine la poule eut-elle fini son chant, la petite vieille jeta un coup d'oeil à l'extérieur et ensuite, s'emparant prestement de ses deux volatiles, elle déclara au jeune homme:

-Adieu! J'ai au moins contribué à te distraire, en te rappelant ce qui t'était arrivé lors de tes pérégrinations.

Ayant dit cela, elle s'en alla, tandis que le jeune homme restait interdit et hébété comme un somnambule. Il parvint à se lever de son siège et pénétra dans sa chambre à coucher, où, inexplicablement, il trouva une lettre sur son lit. Il en déchira l'enveloppe en toute hâte et lut: "Puisque tu m'as laissé sombrer dans l'oubli, je vais t'emporter sur un char de feu. J'irai ensuite trouver ma mère pour implorer son pardon". Cette lettre était, bien sûr, de la fille de Lucifer.

Quand il eut achevé la lecture de ce message, le jeune homme pâlit de chagrin et d'angoisse. Il entra précipitamment dans les appartements privés de ses parents et leur signala:

-Mon père, ma mère. En arrivant ici, j'étais accompagné d'une autre femme, celle qui m'a libéré de l'enfer. Sans que je comprenne comment, j'avais oublié son existence. Elle m'avait averti: "Tu ne permettras à aucune femme de t'embrasser, à l'exception de ta mère puisqu'elle est ta mère. Si une autre femme t'embrassait, tu oublierais mon existence à l'instant même". Effectivement, lorsque je suis arrivé et que j'ai franchi la porte de cette maison et tandis que je vous saluais et conversais avec vous, sans permettre à personne de m'embrasser, notre vieille cuisinière est sortie de sa cuisine, a couru vers moi, m'a embrassé et m'a donné un baiser. Cela a suffi pour que j'oublie l'existence de ma fiancée. Permettez-moi de la rejoindre. Je demanderai pardon à la femme, avec qui je devais me marier.

Avec la bénédiction de ses parents, il sortit de chez lui et se mit en quête de la jeune fille. Mais la petite vieille était, sur ces entrefaites, déjà arrivée à sa demeure, où l'attendait la fille du diable.

-Chère petite fille, ne sois plus affligée. Ton amant va arriver dans un moment. Ma petite poule hirsute lui a rappelé toute l'histoire de sa vie.

C'est en ces termes que la petite vieille rendit compte de ce qui s'était passé, tandis qu'elle lâchait ses oiseaux Le jeune homme arriva à cet instant. Les larmes tombaient tristement de ses yeux, comme d'une source. Il pénétra jusqu'au milieu de la cour et se mit à genoux:

-Ma petite colombe, mon petit coeur, pardonne-moi, par pitié. Ce n'est pas ma faute si je t'ai oubliée. Je n'ai permis à personne de m'embrasser. C'est, par surprise, sans que je me rende compte de ce qui arrivait, que notre toute vieille cuisinière m'a embrassé. C'est pour cette raison que j'avais involontairement oublié ton existence.

Sur ces mots, le jeune homme demanda pardon à la jeune fille; mais elle, pleurant sur son infortune, sur son effroyable disgrâce, ne voulut pas lui accorder son pardon et, bien plus, elle lui adressa des récriminations:

-Toi, qui es un homme au fond mauvais, je t'avais accueilli dans mon village et chez moi, avec la meilleure volonté du monde. Je t'ai apporté mon aide, partout et toujours où c'était nécessaire, m'acquittant des choses les plus ingénues, veillant à tout; et, en guise de remerciement, tu m'as fait pleurer toutes les larmes de mon corps, tu m'as abandonnée et laissée désemparée. A partir d'aujourd'hui, mon coeur n'est plus à toi.

Comme elle lui donnait cette réponse et qu'elle ne voulait en aucun cas lui pardonner, le jeune homme regagna son foyer, le coeur déchiré. Ses parents venaient de renvoyer la vieille cuisinière. Les invités qui avaient participé à la fête d'adieu à sa vie de garçon attendaient l'arrivée du jeune homme, tout étant préparé pour une noce. Le jour même, on maria le jeune homme à la petite jeune fille qui avait été choisie.

Lorsque les jeunes mariés se retirèrent des lieux où on avait célébré la cérémonie de mariage, un char de feu fit son apparition, crachant des flammes ardentes et faisant frémir l'espace: le jeune homme fut enlevé. Eparpillant des étincelles, semant des langues de feu, le char de feu se perdit derrière la colline du nom de Puka Puka. La fumée qu'il dégageait couvrit l'horizon tout entier, obscurcissant jusqu'au soleil lui-même.

Les parents du jeune homme fondirent en larmes et jetèrent de grands cris. Toutes les personnes présentes furent surprises, consternées, frappées de stupeur. Depuis ce jour-là, le village du jeune homme était gagné par la panique au simple énoncé du nom de Tutupaka et, maintenant encore, on se souvient de l'arrivée du char de feu, comme s'il s'agissait d'un fait récent.

Voilà l'histoire du jeune homme qui avait vaincu le diable.

LE SCORPION DE FRAY GOMEZ.

(A Casimiro Prieto Valdés)

"In diebus illis", lorsque j'étais garçonnet, j'entendais fréquemment les vieilles femmes s'exclamer, en vantant le mérite et le prix d'un bijou:

-Il vaut autant que le scorpion de fray Gómez!

J'ai une fille, couronnement s'il en est de ma vie, fleur de la grâce et écume de mer, avec des yeux plus coquins et plus blagueurs que des greffiers; c'est une fille qui ressemble à Vénus lorsque le jour se lève. Dans mon entichement de père, j'ai donné à cette belle enfant le sobriquet de "petit scorpion de fray Gómez".

En rapportant la tradition suivante, ami Prieto et cher camarade, je me propose d'expliquer les paroles de ces vieilles femmes et la signification du compliment flatteur que j'adresse à mon Angélica.

Le tailleur paie ses dettes en faisant des points, et moi je ne trouve pas d'autre manière d'acquitter la dette littéraire que j'ai contractée envers vous, qu'en vous dédiant ces lignes d'une écriture maladroite.

I

Fray Gómez était un frère lai contemporain de Don Juan de la Pipirindica, celui à la vaillante pique, et de San Francisco Solano. Il remplissait, dans le monastère des pères franciscains de Lima, les fonctions de responsable du réfectoire dans l'hôpital de ces frères dévoués. Les gens du peuple l'appelaient fray Gómez, et c'est également sous cette appellation que le désignent les chroniques du monastère et la tradition. Je crois même que le dossier qui existe à Rome, en vue de sa béatification et de sa canonisation, ne le connaît pas sous un autre nom.

Fray Gómez faisait dans mon pays des miracles à profusion, sans s'en rendre compte et, pour ainsi dire, sans le faire exprès. Il faisait des miracles, comme Monsieur Jourdain "de la prose sans le savoir".

Un jour où le frère lai traversait un pont, un cheval emballé désarçonna son cavalier. Le malheureux resta inanimé sur le sol, avec une fracture du crâne, perdant son sang par la bouche et les narines.

-Il s'est fracassé la tête! Il s'est fracassé la tête! -criaient les gens- Que l'on aille à San Lázaro quérir les saintes huiles!

Tout le monde s'agitait et faisait beaucoup de bruit.

Fray Gómez s'approcha doucement de la victime qui gisait sur le sol, lui mit sur la bouche le cordon de sa bure, lui donna trois bénédictions et, sans l'assistance d'aucun médecin ni de médicament, l'homme au crâne fracturé se retrouva aussitôt sur pied, comme s'il n'avait jamais fait de chute de cheval.

-C'est un miracle, un miracle! Vive fray Gómez! -s'exclamèrent toutes les personnes présentes.

Dans leur enthousiasme, ils firent mine de porter en triomphe le frère lai mais ce dernier, pour échapper à cette ovation populaire, dut regagner son monastère à toutes jambes et se barricader dans sa cellule.

La chronique franciscaine rapporte différemment la fin de cet épisode: elle prétend que, pour se soustraire à la foule en liesse, fray Gómez s'éleva dans les airs et parcourut en volant le chemin qui va du pont à la tour de son monastère. Je ne peux démentir ni confirmer les faits. Il se peut que ce soit le cas ou que ce ne le fût pas. Quand il s'agit d'événements merveilleux, je ne gaspille pas d'encre pour prendre leur défense ou les réfuter.

Ce jour-là, fray Gómez était en veine de miracles. En effet, lorsqu'il sortit de sa cellule, il prit la direction de l'hôpital, où il rencontra San Francisco Solano qui était couché sur un grabat, en proie à une atroce migraine. Le frère lai lui prit le pouls et lui dit:

-Mon père, vous êtes très faible et vous feriez bien d'absorber quelque nourriture.

-Mon frère -répondit le saint-, je n'ai pas d'appétit.

-Faites un effort, révérend père, et tâchez d'avaler ne fût-ce qu'une bouchée.

Et le responsable du réfectoire se fit si pressant que le malade, pour mettre fin à ces supplications qui commençaient à l'agacer, imagina de lui demander ce que le vice-roi lui-même n'aurait pu obtenir, car il était impossible de satisfaire un tel caprice en cette saison-là.

-Eh bien, petit frère, la seule chose que je mangerais volontiers, ce sont des athérines.

Fray Gómez plongea alors la main droite dans sa manche gauche et en sortit ces poissons, aussi frais que s'ils fussent sortis tout droit de la mer.

-Les voici, mon père. Puissent-ils vous rendre la santé. Je m'en vais, de ce pas, les accomoder.

Et le fait est que, grâce à ces poissons bénits, San Francisco fut guéri comme par enchantement.

Il me semble que ces deux petits miracles, que j'ai incidemment évoqués, sont remarquables en leur genre. Il en est beaucoup d'autres, dus à notre frère lai, que je laisse dans mon encrier, car mon but n'est pas de vous raconter sa vie et ses miracles.

Néanmoins, pour satisfaire les curiosités exigeantes, je signalerai que, sur la porte de la première cellule du petit cloître qui, aujourd'hui encore, sert d'infirmerie, on a apposé une petite peinture à l'huile représentant ces deux miracles, avec la légende suivante:

"Le vénérable fray Gómez naquit en Estrémadure, en 1560. Il prit l'habit à Chuquisaca en 1580 et vint à Lima en 1587. Il fut infirmier pendant quarante années, pratiquant toutes les vertus, doté de faveurs et de dons célestes. Sa vie fut un miracle perpétuel. Il mourut le 2 mai 1631, en ayant acquis une réputation de sainteté. L'année suivante, son corps fut placé dans la chapelle d'Aránzazu et, le 13 octobre 1810, sous le maître-autel de l'oratoire, où reposent les pères du monastère. Le docteur Bartolomé María de las Heras assista à la translation des cendres. Cette peinture vénérable fut restaurée par M. Zamudio, le 30 novembre 1882."

II

Un matin, alors que fray Gómez était dans sa cellule livré à ses méditations, on frappa à la porte de petits coups discrets et une voix dit sur un ton plaintif:

-"Deo gratias...". Loué soit le Seigneur!

-Pour toujours et à jamais, Amen. Entre, frère -répondit fray Gómez.

Et un individu quelque peu déguenillé, véritable effigie de l'homme sur qui s'acharne la pauvreté mais dont le visage respirait la droiture proverbiale du vieil Espagnol, pénétra dans la très humble cellule.

Pour tout mobilier, la cellule comportait quatre fauteuils de cuir, une table boiteuse et un grabat sans matelas, sans draps ni couverture et une pierre en guise d'oreiller.

-Asseyez-vous, mon frère, et dites-moi sans détour ce qui vous amène -dit fray Gómez.

-Il se fait, mon père, que je suis un honnête homme...
-On vous connaît. Persévérez dans cette voie et vous mériterez dans cette vie la paix de la conscience et dans l'autre, la félicité éternelle.
-Et il se fait que je suis colporteur, que j'ai charge de famille et que, faute de moyens, mon commerce périclite, bien que je n'épargne pas ma peine ni mes efforts.
-Ne désespère pas, mon frère, car Dieu récompense celui qui travaille honnêtement.
-Mais il se fait, mon père, que jusqu'à présent Dieu fait la sourde oreille et tarde à me porter secours...
-Ne désespère pas, mon frère, ne désespère pas.
-Il se fait que j'ai déjà frappé à plusieurs portes pour demander un prêt de cinq cents douros mais je me suis chaque fois heurté à un refus. Or, il se fait que, cette nuit, plongé dans mes réflexions, je me suis dit: "Allez, Jeromo, courage! Va demander cet argent à fray Gómez, car lui, tout mendiant et pauvre qu'il est, s'il le veut, il trouvera un moyen pour te tirer d'embarras". Et il se fait que c'est pour ça que je suis venu. Mon père, je vous demande, je vous supplie de me prêter cette somme pendant six mois, et vous pouvez être sûr qu'on ne dira pas de moi: "Dans le monde, il existe des gens qui vouent une dévotion à certains saints: leur gratitude dure le temps du miracle; car un bénéfice donne toujours naissance à des ingrats qu'on ne connaissait pas".
-Comment as-tu pu imaginer, mon fils, que tu allais trouver ces fonds dans cette triste cellule?
-Il se fait, mon père, que je ne pourrais pas vous répondre; mais j'ai foi en vous et je suis sûr que vous ne me laisserez pas dans le pétrin.
-La foi te sauvera, mon frère. Attends un moment.

Et, promenant son regard sur les murs nus et blancs de la cellule, il vit un scorpion qui marchait tranquillement sur le châssis de fenêtre. Fray Gómez arracha une page d'un vieux livre, se dirigea vers la fenêtre, prit délicatement la bestiole, l'enveloppa dans le papier et, se tournant vers le vieil Espagnol, il lui dit:
-Tiens, brave homme, prends ce joyau et n'oublie pas de me le rendre dans six mois.

Le bijou était splendide, un véritable joyau de reine mauresque, pour le moins. C'était une broche en forme de scorpion; le corps en était formé d'une magnifique émeraude traversée d'un fil en or et la tête consistait en un gros diamant qui avait en guise d'yeux deux rubis.

L'usurier, qui était un connaisseur, regarda le joyau avec convoitise et offrit au nécessiteux une avance de deux mille douros; mais notre Espagnol s'obstina à n'accepter que le prêt de cinq cents douros, remboursables en six mois, moyennant un intérêt israélite, bien entendu. On rédigea et signa les documents et paperasseries d'usage, l'usurier caressant l'espoir qu'à l'échéance le propriétaire de la broche viendrait lui demander un autre prêt et que, les intérêts aidant, ce serait bientôt lui le propriétaire d'un bijou aussi précieux pour son mérite intrinsèque et artistique.

Mais, grâce à ce petit capital, le commerce du colporteur prospéra si bien qu'au terme du délai assigné, il put récupérer la broche qu'il rendit à fray Gómez, emballée dans le même papier.

Ce dernier prit le scorpion, le posa sur le rebord de la fenêtre et, en lui donnant sa bénédiction, déclara:
-Petite bête du bon Dieu, poursuis ton chemin.

Et le scorpion se mit à escalader librement les murs de la cellule.

LES YEUX DE LINA.

Le lieutenant Jym de l'armée anglaise était notre ami. Lorsqu'il entra dans la Compagnie Anglaise des Vapeurs, nous le voyions chaque mois et nous passions ensemble une ou deux soirées de joyeuse ripaille. Jym avait passé une grande partie de sa jeunesse en Norvège, et il était un remarquable buveur de whisky et d'absinthe; sous l'effet de ces liqueurs, il lui arrivait d'entonner avec une voix de stentor de belles ballades scandinaves, qu'il nous traduisait ensuite. Un soir, nous étions allés prendre congé de lui dans sa cabine, car le vapeur mettait, le lendemain, le cap sur San Francisco. Jym ne pouvait se permettre de chanter à tue-tête dans son lit, comme il en avait l'habitude, question de discipline navale, de sorte que nous décidâmes de passer la veillée à nous raconter mutuellement des anecdotes et des aventures de nos vies respectives, en agrémentant la conversation de plusieurs rasades de liqueur. Il devait être deux heures du matin lorsque nous, les visiteurs de Jym, en terminâmes avec nos anecdotes; seul Jym ne s'était pas exécuté et nous exigeâmes qu'il raconte la sienne. Jym se carra dans un sofa; il déposa sur une table proche une petite bouteille d'absinthe et un siphon d'eau; il alluma un cigare et se mit à raconter ce qui suit:

Je ne vais pas vous raconter une ballade ni une légende nordique, comme les autres fois; il s'agira aujourd'hui d'une histoire véridique, d'une anecdote de l'époque de mon mariage. Vous savez qu'il y a deux ans, je vivais encore en Norvège; par ma mère, je suis Norvégien, mais mon père m'a fait naturaliser anglais. Je me suis marié en Norvège. Mon épouse s'appelle Axelina ou Lina, comme je l'appelle, et si l'envie vous prenait de pousser une pointe jusqu'à Christhiania, allez donc chez moi; mon épouse sera ravie de vous faire les honneurs de notre maison.

Je commencerai par vous révéler que Lina avait les yeux les plus étrangement endiablés du monde. Elle avait seize ans et j'étais amoureux fou d'elle, mais je vouais à ses yeux la haine la plus impitoyable qui puisse naître dans le coeur d'un homme. Lorsque Lina rivait ses yeux aux miens, je sentais une sorte de désespoir, d'inquiétude, m'envahir et j'avais les nerfs à fleur de peau; j'avais l'impression que quelqu'un me vidait une boîte d'épingles par le sommet du crâne et qu'elles s'éparpillaient le long de mon épine dorsale; un froid douloureux envahissait mes artères au galop, et j'avais la chair de poule, comme cela arrive en général aux personnes qui sortent d'un bain glacé, et à celles qui touchent un fruit velu, ou qui voient le tranchant d'une lame, ou qui raclent de leurs ongles un tissu de velours, ou encore qui entendent le froufrou de la soie ou se penchent pour apercevoir le fond d'un précipice. J'éprouvais une sensation identique en regardant les yeux de Lina. J'ai consulté plusieurs médecins de ma connaissance au sujet de ce phénomène mais aucun n'a pu me fournir d'explication; ils se bornaient à sourire et à me dire de ne pas m'en faire, que j'étais un hystérique et je ne sais quelles autres sornettes du genre. Et le comble c'est que j'adorais Lina à l'excès, à la folie, malgré l'effet désastreux qu'avaient ses yeux sur moi. Et ils n'agissaient pas seulement sur mon système nerveux; il y avait quelque chose de plus merveilleux encore: lorsque Lina était préoccupée ou qu'elle traversait certains états psychiques ou physiologiques, quand elle me regardait, je voyais passer sur ses pupilles la forme vague de petites ombres fugitives couronnées de petits points de lumière, et c'étaient les idées, oui messieurs, les idées. Ces entités immatérielles et invisibles que nous avons tous ou presque tous -puisque nombreux sont ceux qui n'ont pas d'idées dans la tête- défilaient sur les pupilles de Lina, en revêtant des formes indescriptibles. J'ai parlé d'"ombres" parce que c'est le terme qui rend le mieux ce que j'ai vu. Elles jaillissaient de derrière la membrane sclérotique, traversaient la pupille et elles étincelaient en arrivant à la rétine; à ce moment, je sentais, au fond de mon cerveau, comme un écho, une douloureuse vibration des cellules, et j'avais à mon tour une idée en tête.

Il m'arrivait de comparer les yeux de Lina au verre du hublot de ma cabine, par lequel, la nuit, je regardais passer les poissons, saisis d'effroi à cause de la lumière de ma lampe, cognant leurs têtes extravagantes au verre compact, dont l'épaisseur et la forme convexe rendaient leurs silhouettes floues et difformes. Chaque fois que je voyais cette procession d'idées dans les yeux de Lina, je me disais: "Allons bon! Voilà encore des poissons qui passent!" Seulement ces derniers traversaient d'une façon mystérieuse la pupille de ma bien-aimée et se ménageaient un repaire dans les recoins obscurs de mon cerveau.

Mais, bah!, je suis un désordonné. Je vous parle du phénomène sans vous avoir décrit les yeux et les charmes de ma Lina. Elle est brune et pâle; ses cheveux ondulés frisent naturellement dans son cou, avec une grâce si adorable que jamais je ne fus autant séduit par la beauté d'une femme que par la nuque de Lina, pour l'endroit précis où celle-ci s'engloutissait dans la noirceur soyeuse des cheveux. Les lèvres de Lina, presque toujours entrouvertes, à cause d'une certaine raideur enfantine de la lèvre supérieure, étaient tellement rouges qu'on aurait dit qu'elles avaient l'habitude de manger des fraises, de boire du sang ou de concentrer les intenses rougeurs; c'est probablement pour cette dernière raison, parce que les lèvres pâlissaient quand les joues de Lina se coloraient de rouge. Sous ces lèvres étaient dissimulées de toutes petites dents si blanches qu'elles illuminaient le visage de Lina, lorsqu'un rayon de soleil les éclairait. C'était pour moi un délice de voir Lina mordre dans des cerises; c'est volontiers que je me serais laissé mordre par cette délicieuse petite bouche s'il n'y avait eu ces yeux démoniaques logés plus haut. Ces yeux! Lina, je le répète, est brune de cheveu et a cils et sourcils noirs. Si d'aventure vous aviez pu la voir endormie, je vous aurais demandé: "De quelle couleur, à votre avis, sont les yeux de Lina?" Il est probable que, influencés par la couleur de sa chevelure, de ses cils et sourcils, vous m'auriez répondu: "Ils doivent être noirs". Quelle erreur! Eh bien, non, messieurs: les yeux de Lina avaient une couleur, bien sûr, mais aucun oculiste ni aucun peintre au monde n'aurait pu la déterminer ni la reproduire. Les yeux de Lina avaient un contour parfait, étaient bien dessinés et grands; sous eux, une ligne bleuâtre faisait le tour de l'oeil, comme s'il s'était agi de l'ombre ténue de ses longs cils. Jusqu'ici, vous le remarquez, il n'y a rien d'anormal. C'étaient là les yeux de Lina, fermés ou à moitié ouverts; mais lorsqu'ils étaient grand ouverts et que leurs pupilles étincelaient, c'était le début de mes angoisses. Personne ne m'ôtera de la tête que Méphistophélès avait son cabinet de travail derrière ces pupilles. Elles étaient d'une couleur qui fluctuait entre toutes celles de la gamme et leurs combinaisons les plus compliquées. Ils ressemblaient parfois à deux grandes émeraudes, éclairées de derrière par des escarboucles lumineuses. Les éclairs verdâtres et rougeâtres qu'ils lançaient, s'irisaient peu à peu et revêtaient mille teintes, comme les bulles de savon; celles-ci faisaient place à une couleur indéfinissable mais uniforme qui les recouvraient toutes et, au centre palpitait un petit point de lumière, des plus mortifiants étant donné les tons félins et diaboliques qu'il revêtait. Les ardeurs du sang de Lina, ses tensions nerveuses, ses irritations, ses plaisirs, les subtilités et les jeux de son esprit, étaient traduits par la coloration que prenait ce point de lumière mystérieuse.

A force de fréquenter Lina, j'ai fini par pouvoir interpréter partiellement les reflets multiples de ses yeux. Son sentimentalisme de jeune fille romantique se manifestait par des éclairs verts; ses joies, par des éclairs violets; sa jalousie, par des éclairs jaunes; et ses ardeurs de femme passionnée, par des éclairs rouges. Ses yeux produisaient sur moi un effet désastreux. Ils exerçaient un empire insoutenable et je sentais ma dignité d'homme humiliée par cette sorte d'esclavage mystérieux, imposée à mon âme par ces yeux que je haïssais comme des personnes. C'est en vain que j'essayais de résister; les yeux de Lina me subjuguaient et je sentais qu'ils m'extirpaient l'âme pour la triturer et la consumer entre deux étincelles de ces regards dignes de Lucifer. L'âme brûlant d'amour et de colère, je finissais par baisser les yeux, parce que je sentais que mon système nerveux était à vif et que mon cerveau palpitait dans mon crâne, comme un bourdon prisonnier d'une ruche. Lina ne se rendait pas compte de l'effet désastreux que produisaient ses yeux sur moi. Tout Christhiana vantait leur beauté et ils ne causaient à personne l'impression terrible qu'ils me faisaient à moi: il semblait que moi seul étais désigné pour être leur victime. Mon orgueil se révoltait parfois car je pensais que Lina abusait de son pouvoir et qu'elle prenait plaisir à m'humilier; ma dignité d'homme avait des sursauts vindicatifs, réclamant des privilèges imaginaires, et à mon tour il m'arrivait de tyranniser ma fiancée, exigeant d'elle des sacrifices et la froissant au point de la faire fondre en larmes. Au fond de moi, je nourrissais un dessein, que je tentais de réaliser en cachette; oui, derrière cette révolte courageuse contre la tyrannie de ses pupilles, c'était ma lâcheté qui se dissimulait: en faisant pleurer Lina, je l'amenais à fermer les yeux, et ses yeux

fermés, je me sentais libéré de mes chaînes. Mais la pauvre petite ignorait l'arme terrible qu'elle avait contre moi; simple et candide, la brave fille avait un coeur d'or et elle m'adorait et m'obéissait. Ce qu'il y avait de plus curieux en ce qui me concerne, c'est que je haïssais ses beaux yeux et que, simultanément, je l'aimais pour eux. Bien que je sortisse toujours vaincu, je me remettais chaque fois à lutter contre ces terribles pupilles, avec l'espoir de vaincre. Et pourtant, combien de fois les rouges éclairs de l'amour me firent-ils l'effet de cent coups de canon tirés sur mes nerfs! Et, par amour-propre, je ne voulus pas faire part de mon esclavage à Lina.

Nos amours devaient avoir une issue, comme ils en ont tous: soit j'épousais Lina, soit je rompais avec elle. La dernière solution était impossible; je devais donc me marier avec Lina. Ce qui m'atterrait dans la vie de jeune époux, c'était la perspective que ces yeux allaient éclairer ma vieillesse d'une façon terrible. Alors que l'époque approchait où je devais demander la main de Lina à son père, un riche armateur, l'obsession des yeux de ma fiancée était devenue insupportable pour moi. La nuit, je les voyais briller comme des charbons ardents dans les ténèbres de ma chambre, terribles et menaçants, au plafond; si je détournais mon regard vers le mur, ils s'y trouvaient incrustés; si je fermais mes yeux, ils adhéraient à mes paupières avec une intensité lumineuse telle, que leur éclat illuminait le tissu des artérioles et veinules de leur membrane. Ereinté, je finissais par m'endormir et les regards de Lina remplissaient mon sommeil d'étaux qui se resserraient et m'étranglaient l'âme. Que faire? J'échafaudai mille projets; mais -je ne sais pas si c'est par orgueil, par amour, ou en vertu d'une notion du devoir bien ancrée dans mon esprit- je n'ai jamais songé à renoncer à Lina.

Lina fut au comble du bonheur le jour où je la demandai en mariage. Oh, comme ses yeux brillaient et quels regards diaboliques ils lançaient! Je l'étreignis dans mes bras, délirante d'amour, mais je dus, au bord de l'évanouissement, fermer les yeux en embrassant ses lèvres tièdes et couleur de sang:

-Ferme les yeux, ma petite Lina, je t'en prie!

Surprise, elle les ouvrit davantage et, me voyant pâle et décomposé, elle me demanda avec frayeur et en me prenant

les mains:

-Qu'as-tu, Jym?... Parle. Grand Dieu!... Es-tu malade? Parle.

-Non... pardonne-moi; je n'ai rien, rien... -lui répondis-je sans la regarder.

-Tu mens, il t'arrive quelque chose...

-C'était un étourdissement, Lina... Cela va passer...

-Et pourquoi voulais-tu que je ferme les yeux? Tu ne veux pas que je te regarde, mon amour?

Je ne répondis pas et la regardai avec crainte. Oh! Ces yeux terribles existaient bien, avec tous leurs insupportables éclairs traduisant la surprise, l'amour et l'inquiétude. En remarquant mon silence gêné, Lina s'alarma davantage. Elle s'assit sur mes genoux, prit ma tête entre ses mains et me dit brusquement:

-Non, Jym, tu me trompes, il y a quelque chose d'étrange dans ton comportement depuis quelque temps: tu as fait une mauvaise action, car seuls ceux qui n'ont pas la conscience tranquille n'osent pas regarder quelqu'un en face. Je trouverai la réponse en te regardant dans les yeux; regarde-moi, regarde-moi.

Je fermai les yeux et lui donnai un baiser sur le front.

-Ne m'embrasse pas; regarde-moi, regarde-moi.

-Oh, je t'en prie, Lina, laisse-moi!...

-Mais pourquoi ne veux-tu pas me regarder dans les yeux? -demanda-t-elle avec insistance, en pleurant presque.

Cela me faisait beaucoup de peine de lui faire mal et j'avais à la fois fort honte de lui avouer mon problème:

-Je ne te regarde pas, étant donné que tes yeux m'assassinent; parce qu'ils me font une peur bleue, que je ne m'explique pas et ne peux réprimer. -Je me tus alors et retournai chez moi, après que Lina eut quitté la pièce, en sanglots.

Le lendemain, lorsque je vins lui rendre visite, on me fit entrer dans sa chambre: Lina s'était réveillée avec une angine. Ma fiancée était alitée et la pièce, pratiquement plongée dans les ténèbres. Cet état de choses me réjouit, et combien! Je m'assis sur le bord du lit et lui parlai avec passion de mes projets pour l'avenir. J'avais réfléchi la nuit précédente et estimé que la meilleure chose à faire pour que nous fussions heureux, consistait à lui faire part de mes souffrances ridicules. Peut-être allions-nous pouvoir nous mettre d'accord... Elle pouvait,

par exemple, porter des lunettes noires. Après que je lui eus révélé mes souffrances, Lina garda le silence pendant un moment.

-Ah, quelles sornettes! -ce furent là ses seules paroles.

Puis, vingt jours durant, Lina ne quitta pas le lit et le médecin, disait-on, avait donné l'ordre de ne pas me laisser entrer. Le jour où Lina se leva, elle me fit appeler. Notre mariage devait avoir lieu quelques jours plus tard et elle avait déjà reçu de nombreux cadeaux de ses amis et parents. Lina me fit venir pour me montrer la robe de fleurs d'oranger, qu'on lui avait apporté pendant sa maladie, ainsi que les cadeaux. La chambre était baignée dans une forte pénombre et je pouvais à peine voir Lina; elle s'assit dans un sofa, en tournant le dos à la fenêtre qui était entrouverte, et se mit à me montrer des bracelets, bagues, colliers, vêtements, quelques colombes d'albâtre, des perles, des boucles d'oreilles et je ne sais quels autres objets précieux. On en venait au cadeau de son père, le vieil armateur: il s'agissait d'un petit bateau de plaisance, c'est-à-dire qu'il ne s'agissait pas du navire lui-même mais du titre de propriété; il y avait également mes cadeaux et celui que Lina me faisait, en l'occurrence un coffret en cristal de roche, tapissé de velours rouge.

En souriant, Lina me présentait les cadeaux et, moi, avec une galanterie d'amoureux, je lui baisais la main. Elle finit par me tendre, en tremblant, le coffret.

-Examine-le à la lumière -me dit-elle-, ce sont des pierres précieuses dont l'éclat doit être apprécié comme il se doit.

Elle repoussa donc un battant de la fenêtre. J'ouvris le coffret et mes cheveux, d'épouvante, se dressèrent sur ma tête; je dus devenir monstrueusement pâle. Je levai la tête, horrifié, et je vis que Lina me regardait fixement avec des yeux noirs, vitreux et immobiles. Un sourire, mi-amoureux mi-ironique, se dessinait sur les lèvres, couleur fraises des bois, de ma fiancée. Je bondis, désespéré, et prit violemment Lina par la main.

-Qu'as-tu fait malheureuse?

-C'est mon cadeau de noces! -répondit-elle tranquillement.

Lina était aveugle. Des yeux de verre étaient à présent logés dans ses orbites, comme des hôtes étrangers, et les siens, ceux de ma Lina, ces yeux étranges qui m'avaient tant fait souffrir, menaçants et moqueurs, ils me regardaient du fond du coffret rouge, avec ce regard démoniaque qui leur était coutumier

Lorsque Jym acheva son récit, nous restâmes tous silencieux, sous le coup de l'émotion. L'histoire était vraiment terrible. Jym prit un verre d'absinthe et le vida d'un trait. Ensuite, il nous regarda d'un air mélancolique. Mes amis, pensifs, regardaient, l'un le hublot de la cabine et l'autre, la lampe qui balançait au rythme du roulis du navire. Jym partit soudain d'un grand éclat de rire moqueur, qui fit l'effet d'un coup de carillon au milieu de nos méditations.

-Mais enfin! Vous croyez qu'il existe une femme au monde qui soit capable du sacrifice que je vous ai raconté? Si les yeux d'une femme vous font mal, savez-vous pour quelle solution elle optera? Elle vous arracha vos yeux pour que vous ne voyiez plus les siens. Non, mes amis. Je vous ai raconté une histoire invraisemblable, dont j'ai l'honneur de vous présenter l'auteur.

Et il brandit sa petite bouteille d'absinthe, qui ressemblait à une solution concentrée d'émeraudes.

LA MOMIE.

Personne ne sut jamais exactement à la suite de quels déboires politiques don Santiago Rosales renonça à son siège de député à Lima et se retira dans son domaine reculé de la montagne pour y finir ses jours dans son hacienda de Tambo chico. Il y vécut en compagnie de son étrange fille, Luz Rosales, une beauté de carte postale, qui laissait muets d'admiration les jeunes gens de la sierra par la splendeur de sa chevelure blonde.

Pour nous, races brunes, la couleur blonde a toujours constitué un attribut mystérieux. Blonds sont les Christs, de même que le premier roi mage qui, dans les crèches de décembre pour enfants, se dirige vers le berceau entre une haie d'agneaux. Les gens de la région entière éprouvaient une sympathie mêlée de crainte pour Luz Rosales, mais personne n'aimait trop son père, ce gentilhomme rogue et sévère, qui, en marchant, brandissait sa cravache.

"Tambo chico" (Petite auberge), ainsi nommée avec une orgueilleuse modestie par quelque matamore espagnol, était l'hacienda la plus importante de la vallée et elle englobait dans ses dépendances, très fertiles, un cours d'eau, deux montagnes et une ancienne construction des indiens, à la fois forteresse et nécropole, qu'ils appellent la "Huaca grande". Elle est érigée au beau milieu de la vallée, se dressant sur la colline avec ses nids de chouettes et rendue plus sinistre encore par la présence de couloirs sombres, où aucun peôn ne voudrait s'aventurer. Il est possible qu'un passage secret la reliât au cours d'eau et on prétend que c'est par là que les émissaires d'Atahualpa se seraient échappés.

D'après la tradition, ils arrivaient avec leurs sacs remplis d'or, quand ils apprirent la chute de l'Empire. Les lingots restèrent là, au fil des couloirs souterrains, disposés à l'image des ailes d'un moulin, comme les rayons du soleil sur les poteries indiennes. S'il n'y avait la vigilance des chouettes qui, de faction, prévenaient le vol en émettant leurs hululements, il devait être possible de les prendre. Les momies des chefs indiens, qui sont enterrés là, s'éveillent si quelqu'un fait mine de violer les sépultures; plus d'une fois, au plus profond de la nuit, on a perçu le bruit de leurs mâchoires chiquant l'amère coca, avec cette interminable mastication des indiens péruviens.

C'est pourquoi, le jour où don Santiago Rosales voulut, en mordu, compléter ses collections, aucun Indien de race pure n'accepta de le seconder. Ce n'est qu'en faisant appel à des peones venus de la côte qu'il put, à dos de mule, faire sortir de la huaca grande les ustensiles en or avec lesquels les indiens enterraient leurs morts; des poteries noires à dessins de pluie; les dieux aux grandes oreilles et au large sourire portant à bout de bras les rayons du dieu Soleil ou un verre de chicha; et enfin les momies admirablement conservées, les momies à l'attitude soumise et souffreteuse, avec leurs cheveux luisants et leurs mains jointes sur la poitrine, les momies à genoux devant Viracocha.

Aucun indien de la vallée n'osa s'opposer au sacrilège. Quatre siècles d'épouvante leur avaient fait accepter, en soupirant, les pires tragédies. Mais, le soir, ils se rassemblaient à la hutte de la vieille Tomasa, qui était une sorcière réputée, pour lui demander protection et vengeance. Personne n'avait eu l'audace de chercher des momies dans cette forteresse en ruines, au cours des quatre siècles de colonie espagnole et de république péruvienne. Tout au plus, les marchands cupides recherchaient-ils dans les pauvres huacas des environs ces coquillages vernis de noir, ces serpents en terre cuite par la bouche de qui l'eau s'écoule en chantant, ou les modèles de collection les plus rares, en l'occurrence les assiettes noires dont le fond met en scène un couple d'indiens en train de forniquer impudemment -rares parce que les images obscènes étaient interdites dans l'Empire-, tout cela était recherché pour être vendu à Lima aux étrangers de passage. Ce sont autant de simples attributs du mort destinés à lui permettre, en s'éveillant à une vie nouvelle, de croquer quelques grains de maïs, de boire la chicha à la cruche et de mâcher la coca, qui lui donnera la force de poursuivre sa route vers le dieu Soleil, au-delà du lac Titicaca. Mais on ne pouvait, en aucun cas, toucher aux momies; les momies sont sacrées. Don Santiago Rosales allait se heurter au pouvoir de Tomasa la sorcière.

Pendant quinze jours et quinze nuits, ce pouvoir sembla tenu en échec. Avec d'infinies précautions, en les achetant au prix du refuge de voyageurs, qui est abusif, les Indiens purent se procurer un mouchoir du maître de l'hacienda ainsi que des cheveux, imprudemment jetés par le coiffeur. Tout cela, combiné à d'étranges mixtures, servit à fabriquer une

poupée aux proportions régulières, qui portait sur la poitrine un coeur visible comme en ont les scapulaires qu'offrent les missionnaires. Et, après avoir consulté l'amère coca, en la mâchant en commun, pour voir si le sort leur serait favorable, en pleurant, ils plantèrent tous au centre de ce coeur une de ces épingles au manche en forme de cuillère d'or, avec lesquelles les femmes agrafent leur mante. Un crapaud gonflé agonisait à proximité des chandelles et la chauve-souris du mur, clouée par les ailes, ouvrait et refermait tristement la gueule. La sorcière se mit alors à émettre d'humbles et mélancoliques lamentations, adressées aux puissances infernales: "Mama coca, mamitay, je te demande, par le diable de Huamachuco, par le diable de Huancayo, par tous les diables à queue...

Les kenas retentirent gaiement dans la vallée jusqu'aux petites heures, annonçant que l'aurore verrait la rédemption de la race vaincue.

Mais, le lendemain, don Santiago et sa fille étaient à cheval, dirigeant les fouilles dans la forteresse. De loin, la chevelure blonde de la "jeune fille lumière" resplendissait de façon éblouissante. Les indiens détournèrent les yeux d'elle avec une crainte visible.

Pendant toute cette journée-là, ils virent défiler à dos de lamas les momies d'un noir de plomb et à la longue chevelure pendante. On devinait qu'il s'agissait de grands personnages, de chefs militaires ou de princes, à l'élégance des poteries et des tissus qui entouraient les dépouilles, aux lamas en or, dont le dos était percé pour la coca d'incinération.

Néanmoins, don Santiago n'était pas satisfait de ses découvertes. Ce qu'il cherchait, c'était une momie de femme, une momie de princesse antique, qui eût été la plus belle pièce de sa collection. On devait poursuivre les fouilles plus loin, dans un de ces souterrains obstrués de sable durci!... Deux très vieux Indiens s'avançèrent alors au devant du maître, tenant leur bonnet à la main et se signant sur la bouche avant de parler, pour la purifier. Avec force sanglots et signes de soumission, ils implorèrent le taita de laisser les morts en paix. Qui allait faire pleuvoir sur le maïs, faire prospérer la coca, si tous les ancêtres quittaient la vallée et que seuls restaient leurs esprits rancuniers, à hanter la nuit les maisons? Le prêtre n'était

pas en mesure de comprendre ces choses, le maître peut-être bien.

Les délégués aperçurent, sur les tables du salon de l'hacienda, où ils l'avaient suivi en gémissant, les momies déterrées, mais ils ne voulurent pas les regarder en face. Ils promettaient tout, comme leurs aïeux aux conquérants espagnols; ils promettaient leurs récoltes et leur bétail si le taita ordonnait de replacer dans le sépulcre de la forteresse les momies des protecteurs de la vallée. Pour toute réponse, le maître fit allusion à l'excellente cravache dont il châtiait les audacieux.

On ne sut jamais si ce fut cet argument ou la beauté de Luz Rosales qui opéra le miracle. Toujours est-il que, deux jours plus tard, les Indiens revinrent de leur propre initiative en proposant d'indiquer l'emplacement des sacs d'or légendaires. Une famille de guérisseurs, dont le plus vieux représentant arriva, affublé d'un poncho violet et portant encore une boucle d'argent à l'oreille gauche, comme les soldats d'antan, avait gardé le secret de génération en génération. On se fixa rendez-vous pour le lendemain, le dimanche, et ce jour-là on but à Tambo chico la meilleure chicha de maïs qui soit. A cinq heures du matin, sans éveiller personne dans la maison, pour que la surprise fût plus grande, don Santiago partit pour la forteresse en compagnie des peones, qui avaient passé la nuit entière, dirent-ils, dans le refuge de l'hacienda.

Lorsque les lampes de mineurs furent allumées, tous descendirent avec le taita dans le labyrinthe de corridors, taillés un jour à même le granit de la montagne. A la lueur vacillante, on voyait encore confusément les peintures rougeâtres, à moitié effacées, qui, avec la même ingénuité que sur les poteries, représentaient une scène de victoire ou la fête du Soleil. Il fallut creuser à l'emplacement qu'ils indiquèrent, jusqu'à ce que le choc de la pioche et la lueur de la lampe révèlent la barre d'argent, qui marquait la fin de la longue galerie. Ils travaillèrent avec acharnement pendant deux heures pour parvenir à soulever une dalle, qui mit à découvert l'excavation pleine de têtes de morts. Là s'amorçait un passage de pierres imbriquées les unes dans les autres, constituant un ensemble aussi parfait que celui du temple du Soleil, à Cuzco. Au fur et à mesure qu'ils s'y enfonçaient, il allait en s'élargis-

sant, et dans les niches des pierres taillées comme des socles figurait, au grand étonnement du passant, une prodigieuse collection de vases antiques. Don Santiago ne se tenait plus de joie, c'était du délire: c'était un formidable musée de poteries! Même Berlin ne possédait rien de pareil!

Le sol de pierre disparaissait sous les tapis de couleurs qui, avec une rigueur géométrique et une ingénuité pleine de grâce, représentaient des profils de pumas, des lamas accroupis, ou ces yeux entourés d'ailes qui, dans les peintures et sur les vases, symbolisent la rapide vigilance du maître. De temps en temps, comme pour intimider l'audacieux, une idole brandissait bien visiblement sa flèche, plus longue qu'une lance; elle était peinturlurée de bleu et de rouge, mais son visage serein respirait une royale noblesse. Au tournant d'un corridor, une lumière verdâtre illumina la grotte du fond. C'est là qu'ils devaient trouver le trésor de l'Inca, les Indiens l'avaient prédit! Ils aperçurent les jarres noires en terre cuite, selon toute vraisemblance, remplies de barres d'or et d'argent, ou de ces perles de Sechura que convoitait le conquérant espagnol. Don Santiago courut vers la faible lumière et s'arrêta, comblé. Il y avait là une momie, la momie de femme qu'il avait cherchée avec tant d'opiniâtreté et qui veillait sur le trésor millénaire!

Soudain, un cri à vous faire dresser les cheveux sur la tête, un cri d'effroi, retentit dans la grotte, tandis que les Indiens se regardaient en silence et se préparaient à jurer qu'ils n'étaient au courant de rien. Don Santiago arracha sa lanterne à un peõn. Le masque de laine brune qui couvrait le visage était le portrait ingénu, voire ironique, de Luz Rosales, avec les deux immenses rectangles bleus qui, chez les momies, figuraient les yeux. Dans son désespoir, il déchira alors les cordes de chanvre, les bandelettes de tissu blanc et noir, pour voir son visage. Accroupie dans une attitude de prière, les bras en croix, la blonde chevelure répandue sur la poitrine morte, c'était sa fille, Luz Rosales, qui se trouvait là; sa fille ou, du moins, sa réplique exacte, son sosie à travers les siècles. Stupéfait, affolé, il sortit en direction du cours d'eau par l'anfractuosité ménagée dans la roche, et, lacérant ses vêtements aux ronces, il courut, courut le long de la berge pour chercher Luz dans la maison de l'hacienda, l'appelant à grands cris du chemin. Mais Luz Rosales avait disparu de Tambo chico

et on ne put jamais la retrouver.

Quelques métis libéraux du "Club du Progrès" expliquèrent plus tard au juge du tribunal de première instance de la province que les Indiens avaient enlevé Luz pendant la nuit et l'avaient embaumée, en faisant appel aux antiques techniques, gardées secrètes et que nous croyons aujourd'hui perdues, puis ils auraient fait macérer le corps de la momie blonde dans de grandes jarres, durant le reste de la nuit.

Mais tous les habitants de la vallée savent fort bien que ce fut de cette façon que se vengèrent les morts de la forteresse. Ils en veulent pour preuve le fait que les momies disparurent de la maison lorsque l'on emmena don Santiago à l'asile d'aliénés et que, les nuits de pleine lune, on les entend encore chiquer la coca nourrissante des aïeux.

FINIS DESOLATRIX VERITAE.

Lorsque je me suis redressé, j'ai eu l'impression d'avoir été animé par une décharge électrique. Mon squelette était intact et je pouvais sans difficulté bouger bras et jambes, dans ce décor tragique. Il ne restait aucune trace de vie sur cette étendue stérile. Tout ce qui, un jour, avait été animé, tout ce qui devait surgir sur la terre à partir du germe, les édifices, les arbres, les hommes, les eaux, le bruit de la mer, tout avait pris fin. Je me trouvais dans un endroit désert parce que dépeuplé. A l'horizon illimité et sombre, rien ne se détachait sur le sol. Le Soleil, comme un immense et jaune foyer, était immobile aux vastes confins et ses rayons désormais froids ne stimulaient plus la terre. D'énormes masses noires de nuages immobiles obstruaient le ciel. Il y avait, autour de moi, un grand amoncellement d'os et c'est avec difficulté que l'on apercevait le sol. Je sentis soudain qu'une vibration uniforme agitait toutes les dépouilles. Comme mus par un courant électrique intermittent, les os luttaient pour se lever et retombaient inertes, comme évanouis. Le pâle reflet du Soleil, mort désormais, jaunissait à peine cette vision douloureuse.

C'est alors qu'au prix de grands efforts je pus me souvenir du passé. Il me semblait être éveillé après un bref som-

meil. Je me rappelai certaines choses et pus reconstituer ce qui suit: la dernière chose dont je me souvenais, c'était que je me trouvais au lit. Une lumière pâle illuminait ma chambre à coucher et un ami, mon médecin, me prenait le pouls, d'un air grave, sans dire un mot. Ma mère et mes soeurs pénétrèrent soudain dans ma chambre. J'entendis des chuchotements, je vis des visages attristés et un seul mot du médecin suffit à les faire éclater en sanglots. Le médecin fit un signe. Je ne pouvais plus bouger; j'avais perdu le contrôle de moi-même et les paupières retombaient lourdement sur mes yeux. Cependant, je restais parfaitement conscient. Je continuais à percevoir les pleurs; je sentis que quelqu'un, ma mère, m'embrassait en pleurant; que l'on déposait un Christ de métal sur ma poitrine; une main plaça un miroir en face de mes lèvres et ensuite tout s'évanouit.

J'ai, bien sûr, dû être enterré dans le cimetière de mon village. Il ne se trouvait pas à plus d'un kilomètre de distance de la ville; nous y possédions un caveau de famille. Pourquoi, dès lors, me trouvais-je dans ces parages désolés, alors que l'esprit animait à nouveau mon squelette à cette heure ultime?

Qui pouvait avoir transféré mes restes dans cet étrange endroit? Par ailleurs, où se trouvaient les êtres qui m'étaient chers? Pourquoi étais-je seul au milieu de tant de dépouilles? Un doute mortel et froid me tenaillait. Je regardai aussi loin que portait ma vue pour chercher sur l'étendue grise quelque chose de tangible, à quoi j'aurais pu me référer, et j'aperçus au loin, très loin, dans l'immense étendue d'os, un squelette qui, comme moi, était debout dans ce champ de désolation. Parmi le grand charnier, il y avait à présent plusieurs squelettes qui se redressaient et tentaient de tenir sur leurs jambes, mais en vain: ils retombaient, inanimés, sur la terre. C'est avec difficulté que j'entrepris ma progression parmi les débris d'os et en direction de ce squelette. Des tibias, des omoplates et des crânes croisaient soudain ma route, à grande vitesse, pour aller rejoindre leurs corps respectifs. J'atteignis l'endroit où le squelette, solennel et grave, se dressait. Il regardait avec une tristesse désespérée cette étendue et ce ne fut que lorsque, dans mon approche, je me plaçai à côté de lui, qu'il se rendit compte de ma présence.

-Qui êtes--vous, esprit, et où sommes-nous? -demandai-je.

Il ne répondit pas.

-Que s'est-il passé? Quel étrange cauchemar vivons-nous? Pourquoi suis-je ici? Ne pourriez-vous pas me répondre? Qui a rendu la vie à mes os? Qui m'a redonné ces sens qui me permettent de raisonner? Pourquoi mon corps a-t-il abouti ici? Dites-moi, combien de temps cela fait-il que j'ai disparu de la vie? Où sont les êtres qui m'étaient chers? Est-ce que ceci est la terre? Est-ce que cet astre est le Soleil? Parlez-moi, au nom de vos souvenirs les plus chers; fournissez-moi une explication qui puisse apaiser ce doute cruel qui me tenaille... Peut-être sommes-nous en enfer?...

Le squelette ne me répondait pas.

-Mais, mon Dieu, dites-moi quelque chose! Combien de temps cela fait-il que j'ai cessé de vivre?... Quand je vivais, j'appartenais à une nation jeune, à un continent neuf; la vie était belle, les arbres égayaient le monde, les cours d'eau coulaient en débordant, un souffle d'activité faisait évoluer la création. Où sommes-nous?...

-Sur la terre.

-Mais, et le temps?

-Il n'y a plus de Temps.

-Et l'espace?

-Il n'y a plus d'Espace.

-Et le soleil?

-Tu le vois là, qui agonise; il ne bouge déjà plus.

-Qu'est-ce qui a tué notre monde?

-Les siècles.

-C'est donc la fin du monde? Dieu nous a appelés?...

-Qui sait!

-Dieu va-t-il se manifester à présent? Peut-être sommes-nous destinés à une autre planète, à une autre vie?...

-Qui sait!

-De nombreux siècles se sont-ils écoulés? L'humanité a-t-elle vécu longtemps? Qu'advient-il du progrès des hommes? N'est-il, par hasard, rien resté de tous leurs efforts, de toutes leurs préoccupations? Le temps a-t-il pu détruire tant de choses magnifiques?

-Qui sait!

-Mais dites-moi quelque chose! Fournissez-moi une explication, mettez un terme à cette torture ou laissez-moi dans le néant, mais ne prolongez pas cet état de déchirement. La fin est-elle pour cette nuit? Y aura-t-il une nouvelle aurore?

-Qui sait!

Sur l'étendue désolée et sombre, quelques squelettes se mirent à bouger et à sortir de leur torpeur. Ils évoluaient loin de nous, dans différentes directions.

-Est-ce que vous êtes chrétien? Avez-vous connu et aimé le Christ?

-Tu parles du Christ. On le connaissait encore à ton époque? Es-tu donc si vieux? D'autres religions se sont succédés dans le monde. L'Humanité a souvent retourné sa veste. Il y a eu d'autres prophètes, d'autres idéaux, d'autres religions, et tellement, que l'Humanité s'est mise à douter de l'existence du Christ et que sa religion ait eu des adeptes.

-C'est impossible. Le Christ vit dans le ciel. Le Christ me sauvera. Le Christ est assis à la droite de Dieu; il était le Fils de Dieu; il veillait sur l'espèce et l'Esprit humains.

-Qui sait!

-Le Christ, quand sera venue la dernière heure de l'Univers, viendra chercher ses enfants, intercèdera pour eux auprès de Dieu, leur fera accéder aux béatitudes éternelles...

-Qui sait!

-Nous y retrouverons tous ceux que nous avons aimés pendant notre vie. Nous y rejoindrons les êtres qui nous sont chers. L'esprit des gens de bien nous y tiendra en sa douce consolation.

-Qui sait!

-Mon âme et mon corps seront rendus à la vie, ainsi que les êtres qui me sont chers. Et tout ce qui fut sera à nouveau.

-Tu n'es pas toi. Tu n'as pas été toi. Tu ne seras pas toi. Ton corps venait de la terre. Ce que fut dans la vie ton sang, avait été auparavant la vie latente d'une série de substances. Ton sang est venu du minéral qu'absorbe la plante et qui, à son tour, a nourri ton père de son fruit; dans ton sang, il y avait des gaz de l'atmosphère qui ont alimenté les poumons de celle qui t'a engendré. Dans ton cerveau, il y avait des neurones, qui se composaient de substances chimiques et qui se rechargeaient à la chaleur du soleil, à l'effluve des corps composés, et en étant stimulés par divers excitants. Ton être tout entier provenait de la nature. Quand tu es retourné à la terre, tes gaz décomposés ont alimenté les feux follets et se sont

perdus dans l'air; tes graisses ont nourri la terre et ont donné de la sève aux arbres du cimetière; de ton cerveau, sont sortis des vers, qui ont donné naissance à des chrysalides et, un jour, les chrysalides ont pris leur envol dans l'espace limité du cercueil, dans les ténèbres, et elles sont mortes en donnant, à leur tour, naissance aux nouveaux gaz qui s'échappèrent par les parois de ta bière. Dans ton corps, il y avait des acides qui pénétrèrent dans son bois et le pourrirent; dans tes os, il y avait des sels et des substances qui se sont décomposés, désagrégés, et ont fourni aux arbres les engrais que leurs racines cherchaient. Un jour, il ne resta rien de ton corps. Tout ce qui constituait l'harmonie de ton être est à présent réparti. Une partie est devenue le bois d'un meuble; une autre, sous forme végétale, est allée s'infiltrer dans les neurones d'un homme; les minéraux ont servi à construire une fortification de guerre; quelque chose de toi s'est dilué dans l'espace avec d'autres éléments. Tu es refondu dans la Nature. Mais le soleil n'agit plus et les substances ne vibrent pas; tout a pris fin d'une façon définitive... Nous ne sommes plus, à présent, qu'une image vague et intangible; nous sommes un souvenir; mais touche tes membres, cherche tes os; tu ne trouveras rien, rien.

Je touchai mes membres et ne perçus rien. J'étais une sorte d'effluve, une idée, quelque chose d'intangible, de vague.

-Mais l'humanité ne peut pas périr ainsi. Nous avons une finalité. Je suis croyant. Je crois en Dieu.

-Dieu était ce qui animait le monde et tu vois bien que le monde n'existe plus. Où est-il, donc, Dieu?

-Dieu existe et est éternel. Il viendra pour ses enfants. Jésus-Christ nous accompagne. J'ai foi en sa venue; il est l'espoir, le recours suprême du monde. Il s'est sacrifié pour les hommes...

-Qui sait!

-Il ne peut pas abandonner les siens. Allons l'invoquer. Suivons-le. Prions, prions, pour l'amour de Dieu; la prière nous rapprochera du Créateur. Jésus-Christ entendra nos suppliques.

Le squelette resta silencieux un long moment, le crâne penché sur le sternum, dans une attitude de désolation.

Je me mis à prier, épouvanté, contrit, gagné par une

crainte tragique: Mon Seigneur Jésus-Christ, Dieu et Homme véritable, Créateur du ciel et de la terre...

-Ne prie pas, c'est inutile.

-Ma mère, ma mère! Où es-tu? Pourquoi n'entends-tu pas mes cris? Pourquoi abandonnes-tu ton enfant? Où se trouvent ton esprit, ton amour immense, ton abnégation et ton martyre? Ma mère, ma mère! -criais-je, désespéré, et ma voix se perdait sans écho dans l'étendue sinistre.

-N'appelle pas, c'est inutile!

-Mais, pourquoi cette torture? Pourquoi cette cruauté? Pourquoi m'a-t-on rendu à la vie, pour quelle maudite raison?...

-Ne proteste pas. C'est inutile!

Je me suis alors agenouillé devant cet étrange squelette et je lui ai dit, en sanglotant, avec toute la sincérité de mon âme:

-Ecoute-moi: allons à la recherche du Christ. Invoquons le Christ; il est le seul qui puisse nous sauver; lui ne nous abandonnera pas; prions, monsieur, prions; montrez-vous pieux, montrez-vous croyant; c'est peut-être à cause de votre manque de foi qu'il ne nous écoute pas. Unissons nos suppliques; ayez foi dans le Christ...

Et lui, avec une tristesse infinie, avec une mélancolie désespérée, avec un désespoir indescriptible, inclinant sa tête affligée, me déclara:

-Mon frère. Le Christ, c'est moi.

Les os s'animaient, s'animaient, et le soleil s'asombrissait peu à peu, restant désespérément fixe à l'horizon.

AU-DELA DE LA VIE ET DE LA MORT.

Buissons touffus de juillet; vent amarré à chaque pétiole incomplet du nombreux grain qui gravite en lui. Luxure morte sur des coteaux phalloïdes de la sierra estivale. Attendez. Cela ne doit pas être. Nous les chanterons en une autre occasion. Oh, quel doux rêve!

C'est dans ce paysage que mon cheval progressait. Après onze ans d'absence, j'approchais enfin, ce jour-là, de Santiago, mon village natal. Le pauvre être irrationnel avançait, et moi je pleurais; du plus profond de mon être jusqu'au bout de mes doigts fatigués, en passant peut-être par les brides elles-mêmes, par les oreilles attentives du quadrupède et en revenant au martèlement des sabots qui donnaient l'impression de faire du sur place, en faisant un clapotis mystérieux et marqué sur la route et dans l'inconnu, je pleurais ma mère, morte deux années plus tôt, qui ne devrait à présent plus attendre le retour du fils égaré et vagabond. Toute la contrée, le beau temps, la couleur citron des récoltes dans l'après-midi, ainsi que l'une ou l'autre ferme que mon âme reconnaissait dans le coin, tout cela commençait à faire vibrer en moi de nostalgiques extases filiales, au point que mes lèvres pouvaient presque se plisser pour fouiller le mamelon immortel, toujours lacté de la mère; oui, toujours lacté, même au-delà de la mort.

Enfant, je devais sûrement être passé par là, en sa compagnie. Oui, en effet. Mais non. Ce n'était pas avec moi qu'elle s'était promenée dans ces champs. J'étais alors trop petit. C'était avec mon père, il y avait combien d'années de cela! Je ne sais plus... C'était également au mois de juillet, à l'époque de la fête de Santiago. Mon père et ma mère étaient sur leurs montures; moi, j'allais devant. La voie royale. Mon père, qui venait d'éviter une collision avec une agave apparaissant brusquement au détour du chemin, s'exclama soudain:

-Femme... Attention!

Et ma pauvre mère n'eut plus le temps de l'esquiver à son tour et fut projetée à bas de ses arçons sur les pierres du sentier. C'est en civière qu'on la ramena au village. Je pleurais beaucoup pour ma mère, et on ne me disait ce qui lui était arrivé. Elle se rétablit. La veille de la fête, pendant la nuit, elle manifestait déjà sa joie et

riait. Elle ne gardait plus le lit, et tout allait pour le mieux. Je ne versais plus de larmes pour ma mère.

Mais, à présent, je pleurais d'autant plus, en l'évoquant ainsi: malade, prostrée, quand elle m'aimait davantage, me témoignait davantage son affection et me donnait davantage de biscuits sous les oreillers et dans le tiroir du guéridon. Je pleurais davantage maintenant que j'approchais de Santiago, où je ne la trouverais plus que morte, enterrée sous les sénevés mûrs et bruissants d'un pauvre cimetière.

Ma mère était décédée il y a deux ans à cette époque. C'est à Lima que je reçus la nouvelle de sa mort et j'appris par la même occasion que mon père et mes frères avaient entrepris le voyage jusqu'à une lointaine hacienda, propriété d'un de nos oncles, afin d'atténuer dans la mesure du possible la douleur causée par une perte aussi horrible. Ce domaine était situé dans une région de la montagne fort reculée, **de l'autre côté du Marañón.** De Santiago, j'allais m'y rendre, empruntant des sentiers sans fin sur les hauts plateaux escarpés et à travers des forêts brûlantes et inconnues.

Soudain, ma monture se mit à souffler bruyamment. Portée par un petit vent léger, une abondante poussière de végétaux m'aveugla presque. C'était une moisson d'orge. Ensuite Santiago fut en vue, sur son plateau accidenté, avec ses toits châtain très foncé sous le soleil déjà à l'horizon. On voyait encore, vers l'Est, à la limite d'un promontoire jaune-rouge, le caveau funéraire regrossi à cette heure par la sixième teinte du méridien ouest; moi je n'en pouvais plus et mon atroce chagrin redoubla, sans espoir de consolation.

J'atteignis le village à la tombée de la nuit. Je franchis le dernier coin et, en m'engageant dans la rue où se trouvait notre maison, je pus apercevoir une personne assise, toute seule, sur le banc de pierre devant notre porte. Elle était seule. Très seule. A tel point que, étouffant le duel mystique de mon âme, elle me fit peur. Ce devait être également dû à la façon paisible, inerte, dont, à moitié gommée par la pénombre, sa silhouette était adossée au parement blanchi à la chaux du mur. Une agitation particulière de mes nerfs sécha mes larmes. J'avançai. Mon frère aîné, Angel, quitta le banc et me reçut, abandonné, dans ses bras. Cela faisait peu de jours qu'il était revenu de l'hacienda, pour affaires.

Ce soir-là, après un repas frugal, nous veillâmes jusqu'à l'aube. Je visitai les pièces d'habitation, les couloirs et les chambres de la maison; et Angel, bien qu'il fît des efforts visibles pour tempérer mon désir de parcourir la vieille demeure aimée, semblait également prendre plaisir à ce supplice de celui qui effectue un pèlerinage aux domaines hallucinants du passé le plus pur de la vie.

Pour ses quelques jours de passage à Santiago, Angel habitait à présent seul dans la maison où, d'après lui, tout était resté dans l'état où c'était à la mort de maman. Il me raconta aussi comment elle était dans les jours qui avaient précédé sa mort et comment s'était passée son agonie. Combien de fois, alors, l'étreinte fraternelle aviva nos entrailles et remua de nouvelles gouttes de tendresse congelée et de pleurs!

-Ah, ce garde-manger, où je demandais du pain à maman, en feignant de pleurnicher! -Et j'ouvris une petite porte, faites de simples planches disjointes.

Comme dans toutes les constructions rustiques de la sierra péruvienne où, à chaque porte, correspond presque toujours un banc de pierre adossé à un mur, il y en avait un, au-delà du seuil que je venais de franchir, en l'occurrence le même banc inoubliable de mon enfance, sans doute refait et reblanchi au lait de chaux d'innombrables fois. L'humble petite porte étant ouverte, nous y prîmes place et y déposâmes également la lanterne que nous portions. Sa lueur alla frapper de plein fouet le visage d'Angel qui, par moment, accusait la fatigue, au fur et à mesure que la nuit s'écoulait et que nous ravivions la plaie, au point qu'il m'apparût parfois presque transparent. En remarquant cela en de tels instants, je lui couvrais de caresses et de baisers les joues, envahies par une barbe naissante et sévères, qui étaient à nouveau trempées de larmes.

Un éclair, de ceux qui viennent de loin, à la saison estivale dans la sierra, mais non accompagné d'un coup de tonnerre, vida la nuit de sa substance. Me frottant vigoureusement les paupières, je me tournai vers Angel. Mais ni lui, ni la lanterne, ni le banc, ni rien n'était plus là. Je n'entendis plus rien, non plus. Je me sentis comme absent de tous les sens et réduit seulement à une pensée. J'eus l'impression d'être dans une tombe...

Ultérieurement, je revis mon frère, la lanterne, le banc.

Mais je croyais à présent remarquer que le visage d'Angel était plus frais, comme paisible et -je me trompais peut-être-, on aurait dit, comme remis de son affliction et de sa faiblesse antérieures. Je le répète, il s'agissait peut-être d'une façon de voir erronée de ma part puisqu'un tel changement n'est même pas concevable.

-Il me semble encore la voir -poursuivis-je en sanglotant-, ne sachant qu'offrir et m'accusant: "Je t'y prends, petit menteur; tu prétends pleurer alors que tu es en train de rire sous cape". Et elle m'embrassait plus fort que vous tous, du fait que j'étais également le plus jeune!

Au terme de la douloureuse veillée, Angel m'apparut à nouveau très ébranlé et, comme avant l'éclair, étonnamment décharné. J'avais donc probablement été victime d'une erreur d'optique, due à l'éclair lumineux du météore, lorsque j'avais cru discerner dans sa physionomie un soulagement et une assurance qui, bien sûr, n'étaient pas imaginables.

L'aurore du jour suivant ne pointait pas encore lorsque j'enfourchai ma monture et que je partis pour l'hacienda, prenant congé d'Angel, qui restait quelques jours de plus à la maison, pour les affaires qui avaient motivé son arrivée à Santiago.

A la fin de la première journée de voyage, il m'arriva quelque chose d'inouï. A l'auberge, où je m'étais installé sur un banc pour me reposer, voici qu'une vieille femme, sortant de la masure et me regardant avec effroi, me demande soudain en me plaignant:

-Que vous est-il arrivé au visage, monsieur? On dirait qu'il est plein de sang! Mon Dieu!...

Je bondis de mon siège. En me regardant dans le miroir, je remarquai que mon visage était effectivement couvert de petites taches de sang séché. Je fus secoué d'un frisson et voulus me fuir moi-même. Du sang? D'où ça? J'avais mis mon visage près de celui d'Angel, qui pleurait... Mais... Non... Non. D'où provenait ce sang? On comprendra la terreur et la panique qui éveillèrent mille pressentiments dans ma poitrine. Rien n'est comparable avec ce coup que je reçus au coeur. Il n'y aura pas non plus de mots pour le traduire ni maintenant ni jamais. Et aujourd'hui, dans la pièce solitaire où j'écris, se trouve ce vieux sang, et mon visage enduit, et la vieille de l'auberge, et la journée, et mon frère qui pleure et que j'embrasse, et ma mère morte, et...

... En écrivant les lignes qui précèdent, j'ai fui sur mon balcon comme une flèche, haletant et en proie à des sueurs froides. Tellement le souvenir de cette mystérieuse tache rouge est épouvantable et écrasant...

Oh, quelle nuit de cauchemar dans cette chaumière inoubliable, où l'image de ma mère morte est apparue, alternant avec des scènes étranges qui volaient en éclats par le seul fait d'avoir été vues, avec Angel, par exemple, qui pleurait des rubis vivants, à jamais!

Je poursuivis ma route. Après avoir trotté pendant une semaine dans la cordillère et dans les terres chaudes de montagne, après avoir franchi le Marañón, un matin, je finis par arriver dans les parages de l'hacienda. L'espace orageux était traversé par intermittences de coups de tonnerre lointains et d'éclaircies fugaces.

J'attachai ma monture à un poteau proche de la grande porte de la maison qui donne sur le chemin. Quelques chiens aboyèrent dans le calme paisible et triste de la montagne fuligineuse. Après combien de temps est-ce que je revenais maintenant dans cette demeure solitaire, enclavée entre les crevasses les plus profondes des forêts!

Une voix qui appelait et contenait en son sein celle des mâtins, à mi-chemin entre la voix jaseuse et alerte des oiseaux domestiques en émoi, parut être perçue de façon étrange par le solipède fatigué et tremblant, qui éternua à plusieurs reprises, tendit les oreilles presque horizontalement en avant et, se cabrant, tenta de m'arracher les brides de la main en faisant mine de s'échapper. L'énorme porte était fermée. On peut dire que je la touchai de façon presque machinale. Cette même voix continua ensuite de vibrer à l'intérieur des murs; et l'instant arriva où, les gigantesques battants du portail se déployant avec un grincement timide, ce timbre buccal vint s'arrêter à mes vingt-six ans accomplis et me laissa brouillé avec l'Eternité. Les portes s'ouvrirent toutes grandes.

Méditez brièvement sur cet événement incroyable, contradiction flagrante des lois de la vie et de la mort, dépassant toute possibilité; mot d'espoir et de foi entre l'absurde et l'infini, indéniable disjonction de lieu et de temps; nébuleuse qui fait pleurer d'inharmonieuses harmonies inconnaissables: c'est ma mère en personne qui vint m'ouvrir!

-Mon fils! -s'exclama-t-elle, stupéfaite- Toi, vivant? Es-tu ressuscité? Que vois-je, Dieu du ciel?

Ma mère! Ma mère en chair et en os. Vivante! Et animée d'une vie telle que je pense aujourd'hui avoir alors senti en sa présence, brusquement poindre à mes narines deux averses de grêle désolées de décrépitude, qui s'abattirent ensuite et pesèrent sur mon coeur jusqu'à me faire ployer de façon sénile, comme si, par un fantastique tour de force du destin, ma mère venait de naître et que je provenais en revanche d'époques tellement reculées, qu'elles éveillaient en moi un sentiment paternel à son égard.

Oui. Ma mère était là; vêtue intégralement de noir; vivante; et non plus morte. Etait-ce possible? Non. Ce n'était pas possible. En aucune manière. Cette femme n'était pas ma mère. Elle ne pouvait pas l'être. Et ensuite, qu'avait-elle dit en me voyant? Elle me croyait donc mort?

-Fils de mon âme! -ma mère éclata en sanglots et courut pour me presser contre son sein, avec cette frénésie et ces larmes de bonheur par lesquels elle se manifestait toujours lors de tous mes retours et de tous mes départs.

J'étais comme pétrifié. Je la vis jeter ses bras adorés à mon cou, m'embrasser avidement et comme si elle voulait me dévorer, puis sangloter en me faisant des câlineries et en me prodiguant des caresses mais plus jamais les larmes dont elle me baignait ne repleuvront sur mes entrailles. Ensuite, elle prit brusquement mon impassible visage à deux mains, me regarda ainsi, plongeant ses yeux dans les miens, me pressant de questions. Après quelques secondes, je me mis également à pleurer, mais sans changer d'expression ni d'attitude: mes larmes semblaient être de l'eau pure que versaient les deux yeux d'une statue.

Je finis par mettre de l'ordre dans toutes les idées dispersées de mon esprit. Je reculai de quelques pas. Et je fis alors comparaître -oh mon Dieu!- cette maternité que mon coeur ne voulait pas recevoir, dont il ne se souvenait et dont il avait peur; je la fis comparaître devant je ne sais quel cadre très sacré, inconnu de moi jusqu'à ce moment, et je poussai en sa présence un cri muet et à double tranchant, sur le même rythme que le marteau s'approche et s'éloigne de l'enclume, que l'enfant lance son premier cri en étant arraché au ventre de sa mère et par lequel il semble vouloir lui indiquer qu'il est venu au monde vivant et, simultanément, lui donner un code et un signal afin qu'ils se reconnaissent pour les siècles et les siècles. Et, hors de moi, je poussai un gémissement:

-Jamais! Jamais! Ma mère est morte il y a longtemps. Ce n'est pas possible...

Epouvantée par mes paroles, elle eut un soubresaut, comme si elle doutait que ce fût moi. Elle me serra à nouveau dans ses bras et nous continuâmes à verser des larmes que n'a jamais versées ni ne versera jamais aucun être vivant.

-Oui -lui répétais-je-. Ma mère est déjà morte. Mon frère Angel le sait également.

C'est alors que les taches de sang que j'avais remarquées sur mon visage, se présentèrent à mon esprit comme des signes d'un autre monde.

-Mais, fils de mon coeur! -murmurait-elle, presque sans forces- Es-tu mon fils mort et que j'ai moi-même vu dans son cercueil? C'est bien toi! Je crois en Dieu! Viens dans mes bras! Mais quoi?... Ne vois-tu pas que je suis ta mère? Regarde-moi! Regarde-moi! Touche-moi, mon fils! Peut-être n'y crois-tu pas?

Je la contemplai une nouvelle fois. Je touchai son adorable petite tête grisonnante. Et rien. Je ne croyais rien.

-Oui, je te vois -répondis-je-, je te touche. Mais je ne crois pas. Une chose aussi impossible ne peut pas se produire.

Et je me mis à rire de toutes mes forces!

LE REVERS DE LA MEDAILLE.

"Deux textes... ont inspiré cette initiative. L'un est ce fragment philologique de Novalis... qui ébauche le thème de l'identification totale à un auteur déterminé. L'autre est un de ces livres..."
J. L. Borges

En revenant, ce jour de mars 19..., de cette belle promenade de détente à la campagne, après avoir pris le dernier tram de l'après-midi, monsieur Samsa et sa famille résignée eurent la désagréable surprise de constater que la bestiole, celle-là même qui était censée être décédée le matin et qui, aux dires de la servante, avait même été jetée à la poubelle, se tapissait sous la table de la salle à manger, émettant des sifflements aigus qui réglaient sa respiration agitée de façon inopportune. Grete, qui avait été la dernière à être sur ses gardes, ne put s'empêcher de s'accrocher de toutes ses forces au bras de son père lorsqu'elle la reconnut, détournant simultanément la tête de cet objet qui lui inspirait de la répulsion, tandis que la mère, presque défaillante, se couvrant la bouche de ses mains, semblait subitement résignée à ce que les beaux projets qu'ils avaient tous trois échafaudés au cours de la journée ne puissent jamais se réaliser: le déménagement dans un plus petit appartement moins coûteux, la recherche d'un mari honorable pour Grete, le soulagement de la souffrance injuste engendrée par la métamorphose du fils; tout s'écroulait, comme soufflé par cette forte respiration animale qui provenait de dessous la table. Quant au père qui, en d'autres circonstances, aurait réagi énergiquement, il était tellement déconcerté que son visage n'accusa pas le coup. C'est ainsi qu'ils restèrent tous trois paralysés pendant un bon moment avant que la bestiole, qui avait battu en retraite lorsqu'elle avait vu les trois membres de sa famille, eût complètement disparu dans l'obscurité de sa chambre.

Monsieur Samsa ferma alors la porte de rue derrière lui et, accablé par le poids d'une telle fatalité, il s'assit à la table, prenant en main un visage défiguré par une subite résignation, qu'il sentit infiniment plus puissante que lui. Grete courut vers la porte de la chambre de son frère et la ferma à double tour; elle prit ensuite place à

côté de sa mère, qui semblait sombrer dans la somnolence d'une douleur métaphysique.

Tous trois restèrent un long moment ainsi, absorbés par un silence que même les bruits espacés de la tranquille mais citadine Charlottenstrasse n'interrompirent pas. Ils ne cherchèrent aucune explication au phénomène -la contradiction était évidente, par exemple, entre la mort de Grégoire constatée le matin et sa réapparition l'après-midi-, car le malheur familial était d'une ampleur telle qu'un élément négatif supplémentaire -se dirent-ils- n'altérait en rien le fatidique ordre des choses qui avait frappé leur existence et auquel ils croyaient ingénûment avoir échappé en cette journée champêtre, par des projets et des plans artificiellement ébauchés.

Grete, à son retour de la cuisine, dont elle rapportait trois assiettes de bouillon fumant, récemment réchauffé, osa interrompre ce silence:

-Père, mère, je renonce! Je m'en vais! Je ne peux plus supporter cela! -dit-elle avec une voix lourde et épaisse, mais apathique, grise.

La mère sembla ne pas l'entendre car elle ne leva même pas les yeux -bien qu'il soit possible qu'elle fut trop absorbée par des pensées circulaires, comme perdue dans ces rues sans issue où, fréquemment, elle cheminait en esprit depuis le funeste événement-. Le père semblait pourtant souhaiter cette interruption, cette négation du silence, et il en profita pour résumer la situation, à voix basse et entrecoupée, et pour trouver une solution rapide -s'il en existait une!- à cette tragédie qui, ce soir-là, dépassait les limites mêmes de ce qui était supportable.

-Ne dis pas cela, Grete -répliqua le père, en se penchant sur la table-; tu oublies que je suis le chef de famille et que c'est à moi de prendre les décisions.

Monsieur Samsa sembla adresser cette première phrase plus à lui-même qu'à sa fille, car la pause par laquelle il la prolongea fut comme un laps de temps qu'il s'octroya pour y réfléchir. Monsieur Samsa arrêta soudain, après un autre moment de silence, une cuillerée de bouillon à mi-chemin entre sa bouche et l'assiette, pour annoncer avec conviction sa décision finale:

-Nous nous en allons! -dit-il avec sérénité et sans hésitation; et, cherchant le regard approbateur de sa famille,

il ajouta:- Oui! Dès demain, en revenant de mon travail, je me mets à la recherche d'une maison. De n'importe quoi! Un appartement loin d'ici, en dehors de la ville si c'est possible. Et toi, Grete, tu fais de même!

Une partie de l'enthousiasme de la famille sembla revenir pendant un moment, bien que madame Samsa ne participât pas à cet optimisme forcé; la tranquillité, avec laquelle elle ingurgita pourtant le bouillon et, ultérieurement, un morceau de fromage, sembla tout au moins ne pas être un signe de désapprobation. Ce soir-là, monsieur Samsa et sa fille restèrent à parler, fort avant dans la nuit, sans déjà plus se préoccuper de ce que l'on pût les entendre de l'autre pièce, où ils supposaient que Grégoire était l'oreille collée à la porte, à écouter -pour autant qu'il eût, bien sûr, conservé son sens de l'ouïe...-.

Quelques jours s'écoulèrent avant qu'ils ne trouvent un nouveau logement, tandis que les projets se développaient, éludant le point épineux du transfert de la bestiole, jusqu'au moment où Grete le soulevât en posant une question qui, par sa simplicité, en mettait le poids inéluctable en évidence. En voyant cependant son père se crisper à la seule mention du nom de Grégoire, et pressentant pour la même raison que les forces lui feraient défaut pour trouver la solution la plus appropriée, Grete s'empressa de déclarer:

-Nous pouvons difficilement l'abandonner; cela nous attirerait un scandale avec le propriétaire! Nous ne pouvons pas, non plus, comment dire... le supprimer... C'est Grégoire, père; mon frère, ton fils! Je pense que nous pourrions le conduire dans la cave du bâtiment, tu sais, dans cette pièce abandonnée à côté des chaudières, où je me réfugiais parfois pour jouer, lorsque j'étais petite; personne n'est jamais entré là; personne n'y pénètrera, j'en suis sûre. Oui, voilà, père! Là, il sera bien! Par ailleurs, nous voyons que Grégoire n'a pas besoin de manger, il ne le fait plus depuis un certain temps déjà. Il doit se nourrir de... -et Grete n'osa pas, sous le regard terrible que lui lança son père, compléter son idée où -qui sait?- Grégoire apparaissait happant des insectes au vol ou les extrayant des soubassements et des rainures du sol.

La solution approuvée, la manière de l'attraper fit également l'objet d'une soigneuse stratégie. Le père et la

fille songèrent à diverses modalités, qui étaient toutes engendrées par la crainte qu'éveillait en eux cet être maintenant étranger, qui s'était appelé Grégoire. Et ce fut à nouveau la fille qui, s'efforçant de trouver la solution la plus simple, proposa ce qui apparut en définitive comme le moyen de transfert le plus adéquat. Grete partit de la supposition que son frère avait encore conservé un certain degré de rationalité -le fait qu'il battait en retraite vers sa chambre lorsqu'il les voyait n'en était-il pas une preuve?- et que, s'il ne pouvait plus parler et qu'il lui était difficile de comprendre les membres de sa famille, Grégoire, en voyant, par exemple, une couffe vide qui était introduite dans sa chambre, se traînerait tôt ou tard dans sa direction.

Le répugnant tour de rôle, qui consistait à épier Grégoire par le trou de la serrure pour agir au moment opportun, finit par porter ses fruits: lorsque Grete le vit bien lové au fond du panier, elle appela aussitôt son père et, nantis d'une couffe encore plus grande, ils prirent la chambre presque d'assaut, couvrant un panier de l'autre. Ils perçurent des gémissements et des mouvements latéraux à l'intérieur du paquet et ils vécurent tous deux pendant un moment, avec la crainte et l'incertitude dans leurs gestes maladroits, un identique sentiment de dépravation, de méchanceté, qui les envahit complètement, leur faisant éprouver de la honte pour ce qu'ils ressentaient comme étant un crime, un fratricide et un "filicide" à la fois.

Grégoire Samsa s'éveilla, avec une étrange sensation de froid dans les quelques pattes qui s'agitaient encore, faute de contrôle, au contact d'un sol de pierre qu'elles ne connaissaient pas; mais, étant donné que cela faisait longtemps que leurs extrémités avaient cessé de remplir leurs fonctions, il fut agréablement surpris de constater qu'il y avait encore de la vie dans certaines parties inférieures de son corps. Il sentit également que le froid parcourait la cicatrice que lui avait faite l'objet incrusté dans son dos. Il se tourna alors lentement et perçut un léger rayon de lumière, qui filtrait par un soupirail à l'autre extrémité de la pièce. Cela dut lui prendre des heures -ces heures, ce temps qui, déjà, ne comptaient plus pour lui- pour arriver jusqu'au soupirail et, chemin faisant, il crut peu à peu

identifier l'endroit jusqu'à ce que, en se frottant par hasard, dans l'obscurité permanente de la cave, à un objet qu'il discerna, un jouet de sa soeur dont un rat jaillit, épouvanté, il reconnût pleinement l'ancien refuge d'enfance de Grete.

En contrebas même du soupirail, qui donnait à ras du trottoir de la Charlottenstrasse, s'amoncelaient des caisses en bois que Grégoire se proposa d'escalader afin de s'installer définitivement en face de cette nouvelle fenêtre. Il sut qu'il avait mis des jours entiers pour mener à bien son entreprise, car il en vit la succession dans les changements entre la lumière naturelle et cette autre, celle du réverbère, qu'il aurait pu décrire avec précision sans même le voir, tant sa familiarité avec cette timide sentinelle nocturne, qu'il connaissait depuis tant d'années, était grande, depuis que sa famille avait déménagé là, en raison de la faillite du commerce de son père, lorsqu'il avait dû les prendre à sa charge tous les quatre.

Il tomba plusieurs fois à la renverse, échouant dans ses tentatives, mais rien ne lui aurait été plus agréable que se rompre le cou, et ce fut peut-être ce sentiment d'abandon devant la mort qui lui donna le courage nécessaire pour se maintenir en vie. Et lorsque Grégoire Samsa, couché sur son flanc gauche, les pattes pendant dans le vide, vit, ce matin-là, l'instant précis de l'aube où le réverbère de la rue s'éteignait et où le premier tram de la journée passait devant le bâtiment, il remarqua également, non sans surprise, malgré sa fatigue, qu'il avait recouvré la vue car il parvenait aussi à percevoir le mur laiteux de l'hôpital d'en face. Une légère bruine humidifia alors ses paupières, chose qui ne manqua pas de l'importuner car, sachant que plusieurs de ses membres inférieurs étaient depuis longtemps empêtrés dans des excréments -qui remontaient à l'époque où il s'alimentait encore- et dans la saleté prolongée de son corps lui-même et de ses alentours, il songea que la pluie ne ferait qu'accentuer la décrépitude de ses facultés déjà précaires; il se dit qu'il préférait pourtant courir ce risque que gésir, à l'abri de la pluie et des intempéries naturelles d'un climat -c'est certain- hostile aux infirmes, au fond d'une cave dans l'attente d'une mort qui semblait ne pas se préoccuper de lui ou, pour le moins, l'avoir oublié.

Grégoire Samsa remarqua, dans les jours qui suivirent, qu'il recouvrait partiellement ses sens, ce qu'il attribua,

bien sûr, à sa nouvelle situation; privé de la faculté de dialoguer, unique stimulant -pensait-il- de la réflexion qui nous maintient alerte, il se dit que le milieu ambiant pouvait fort bien pourvoir au remplacement de celle-ci; ainsi, sa nouvelle situation lui permettait d'autant moins d'avoir un contact indirect, lointain, à jamais distant -c'est certain-, avec les gens, avec ce genre humain auquel -il le pressentait- il avait cessé d'appartenir. Pouvant se passer complètement de nourriture et de repos -dans l'acception de sommeil-, ce qui -se dit-il- le différenciait des animaux (se trouvait-il par hasard à mi-chemin entre l'être humain et ses origines? -se prit-il à songer une fois), Grégoire Samsa sentit la tranquillité de son inexorable destin: voir à travers le soupirail, sans être jamais vu, le spectacle quotidien des gens, dans leurs diverses attitudes et manières, dans leurs tailles et couleurs variées, les sentant, les regardant dans leurs positions les plus dénuées d'inhibition. Et, se souvenant de ce qu'un jour il avait pensé, là-haut, dans sa chambre à coucher, en regardant avec déplaisir la triste figure de la Charlottenstrasse, rendue exiguë par ce monstrueux hôpital, que dans n'importe quelle rue du monde, à un moment quelconque de son insouciante histoire, survenaient tous les événements, bons et mauvais, dont était capable l'être humain, en quoi chaque rue était exceptionnelle -une idée qui avait découlé de cette autre selon laquelle tous les hommes se reflètent dans chaque homme-. Il sentit, en fin de compte, que le besoin pressant de se jucher au sommet de ces caisses, le visage collé au soupirail, n'avait pas été si extravagant que cela.

Longtemps, le spectacle de passants et d'automobiles, de trams et de charrettes tirées par des chevaux, ne sortit pas d'une vulgarité visqueuse que, à défaut d'être en possession de toutes ses facultés, Grégoire avait cessé de percevoir dans toute son ampleur car, même le quotidien -il l'apprit de son poste d'observation- présente des caractéristiques particulières, régies par des lois et des rites propres. L'idée le réconforta et le réanima toutes les fois où, découragé par les luttes constantes qu'il devait entreprendre contre des insectes et des rongeurs de diverses espèces, il était sur le point de se laisser chasser de son territoire.

Un jour, la dépression fut telle -sentiment qu'il pensait par ailleurs avoir oublié en même temps que tant d'autres- qu'il fut sur le point de se pencher en arrière pour se laisser tomber et aller s'écraser sur la pierre en contrebas. Ce devait être un crépuscule -car Grégoire Samsa était arrivé à établir une rudimentaire échelle de la division du temps, qui se basait sur les vagues souvenirs qui lui restaient des heures, des mois et des années-, lorsqu'il entendit une voix féminine prononcer, gênée, bouleversée, le prénom de Grégoire. Il fut surpris -ou crut être surpris- en entendant cette conjonction de sons qui, en trois syllabes, l'avait identifié pendant tant d'années. Il chercha alors à regarder dans la direction où il entendait les voix, au moment où, presque en face de la grille, une femme et un homme, tous deux d'un âge avancé, tenant chacun un enfant par la main, s'arrêtaient pour parler. Il entendit la femme qui, après avoir réprimandé le garçonnet, qui se prénommait Grégoire, pour une espièglerie quelconque qu'il venait de commettre, lui dit qu'elle avait vécu dans cette maison presque jusqu'à la mort de ses parents et de son frère, il y avait de longues années, tandis que l'homme disait à la fillette qu'il tenait par la main:

-Tu vois, Grete, ta grand-mère a tenu sa promesse de te conduire à l'ancienne maison où elle a vécu en compagnie de tes bisaïeuls et de son frère, celui en uniforme, de la photo que tu aimes tant...

A partir de ce moment, à partir de cette expérience, plus auditive que visuelle, car Grégoire avait à peine entrevu les personnages qu'il connaissait par intuition-, à partir de cet instant qui, pour lui, constitua un avertissement, Grégoire se mit à vivre des situations qui, bien qu'elles fussent à coup sûr fortement espacées dans le temps, furent pour lui une succession presque inopinée d'événements qui le firent réfléchir sur le malheur supposé que représentait pour lui cette métamorphose lointaine, si lointaine.

Une nuit où, lassé du silence sépulcral de la Charlottenstrasse, il passait son temps à observer une araignée qui prenait au piège un insecte en l'attirant au centre de sa toile -qui, par hasard, était tendue dans son dos, entre les deux lèvres et au-dessus de sa blessure béante-, Grégoire entendit très près de lui, à l'extérieur, une forte respiration intermittente qui attira son attention; il scruta alors et vit un homme qui, alternant ses mouvements de souffles presque bestiaux, violait une femme qui gisait inerte, à côté de l'égoût du coin; lorsque l'homme eut terminé, il le vit se lever, frotter les genoux sûrement empoussiérés de son pantalon et, sur un geste aux alentours de son cou, par lequel il semblait nouer une cravate, s'éloigner lentement, tranquillement, pour se perdre dans une des venelles de la nuit.

Une autre fois, Grégoire Samsa fut témoin d'une conversation incendiaire entre deux hommes qui, évoluant jusqu'à sombrer dans les plus viles injures, aboutit à une rixe silencieuse où ils se mirent à jouer du couteau. A un moment donné, lors d'un de ces reflets instantanés des feuilles luisant par intermittence lorsque la lumière du réverbère les léchait, Grégoire vit qu'un des hommes, chancelant, essayait vainement d'enrayer le flot de ses entrailles qui s'échappaient tumultueusement entre ses doigts, se répandant sur le trottoir, où la victime s'effondrait un moment plus tard, baignée dans une indescriptible flaque de sang et de tripes, qui fit que Grégoire ferma instinctivement les yeux -une habitude, celle de battre des paupières, qu'il croyait avoir également oubliée-.

C'est ainsi que Grégoire Samsa assista, de son poste d'observation privilégié, à des scènes qui allaient des cas d'urgence les plus pathétiques qui franchisaient le portail de l'hôpital d'en face -transformé avec le temps en une clinique d'assistance publique et de premiers soins- jusqu'aux incursions journalières de milliers de gens qui luttaient pour prendre le tram de cinq heures, écrasés par la bureaucratie de leurs existences insignifiantes, en passant par ces rendez-vous manqués, sûrement pris au hasard, qui laissaient, abandonnées et blessées, de fugaces illusions brisées par des attentes déçues à côté du gardien illuminé de la Charlottenstrasse.

Grégoire Samsa commençait à penser que son destin n'avait, après tout, pas été si malheureux et que sa répugnante métamorphose l'avait peut-être préservé de tant de dangers, qu'il aurait courus à chaque instant dans des conditions normales de vie, quand, en quelques jours, une palissade en bois s'éleva autour de l'immeuble où se trouvait son refuge,

le privant pour toujours du spectacle de la rue qui jusqu'alors -ce fut à ce moment qu'il le comprit réellement- lui avait insufflé de la vie.

Il n'eut pas grand-peine à imaginer -en se souvenant vaguement au passage, comment, encore enfant, il s'arrêtait pour regarder les constructions qui, tant de fois, avaient été responsables de ses arrivées tardives en classe-, ce qui l'attendait à court terme. Et ce matin-là, lorsqu'il perçut le bruit des machines qui couvraient les voix des ouvriers évacuant rapidement les alentours et qu'il entendit un grand fracas de pierres et de briques qui s'écroulaient, tandis que les murs de la cave se déformaient et se crevassaient, Grégoire Samsa songea, en se réconciliant pour la dernière fois avec lui-même, que le prix qu'il devait payer ne devait pas être moindre pour tant d'années de paix et de tranquillité accumulées, depuis qu'un matin, il y avait si longtemps, il avait cessé de se rendre à son travail et que sa vie -si on pouvait l'appeler ainsi- s'était par bonheur transformée à jamais.

Collection "IDES... ET AUTRES", série "FANTASTIQUE":

N° 3: "Fictions d'Amérique Latine" (anthologie)

N° 5: "SF et fantastique allemands" (anthologie)

N° 6: "Paralittératures de la péninsule ibérique" (id.)

N° 18: "Labyrinthes en eau trouble", recueil de textes de Mario Levrero (Uruguay)

N° SP: "H. P. Lovecraft inédit/Fantastique et mythologie modernes"/Jacques Van Herp (textes + essai)

N° 21: "Amérique Latine fantastique" (anthologie)

N° 23: "La pierre dans l'eau"/H. Belevan (roman péruvien)

N° 26: "Pérou fantastique" (anthologie)

N° 27: "Théorie du fantastique"/H. Belevan (essai)

N° 29-30: "Espagne fantastique" (anthologie)